

Rocailles : choses de mon
pays / Francis Maratuech ;
avec une préface de Charles
Buet

Maratuech, Francis (1853-1908). Auteur du texte. Rocailles : choses de mon pays / Francis Maratuech ; avec une préface de Charles Buet. 1882.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.

FRANCIS MARATUECH

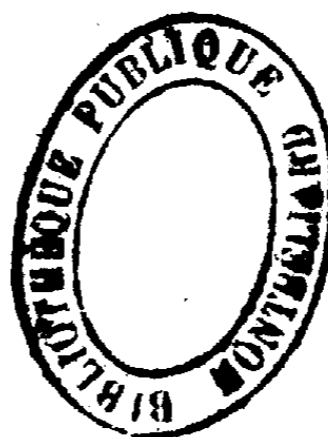
ROCAILLES
CHOSSES DE MON PAYS

AVEC UNE PRÉFACE

DE

CHARLES BUET

*Je suis le glaneur, je recueille
Le souvenir vite effacé ;
Et je compose, feuille à feuille,
Le livre d'or du temps passé.*

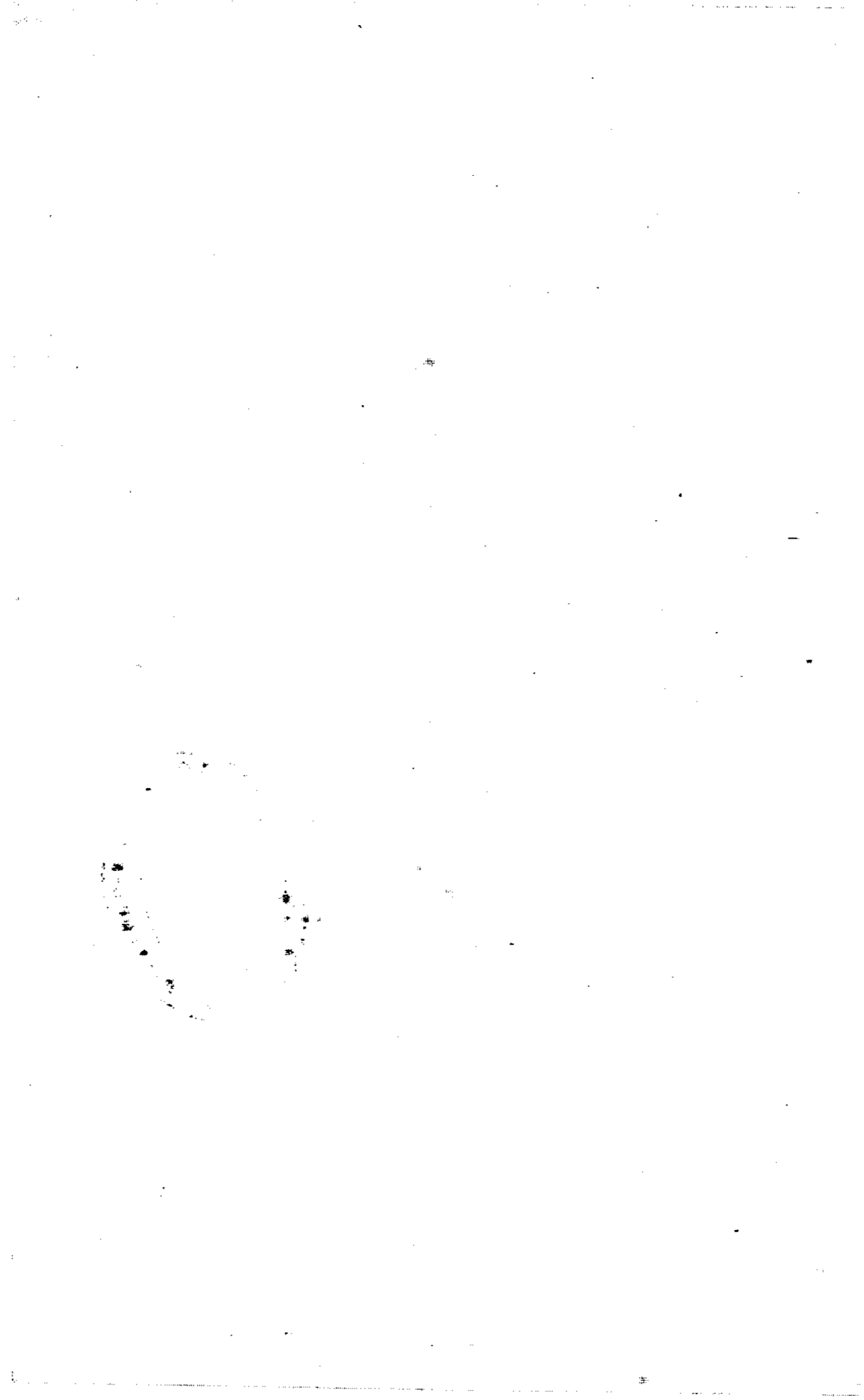


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31, Passage Choiseul, 27-31

M D C C C L X X X I I



A. Batailly

ROCAILLES •

—watsw—

CHOSSES DE MON PAYS

TULLE, J. MAZEYRIE, IMPRIMEUR



A CHARLES BUET

— MOYEN —
CHER MAÎTRE ET AMI,

Vous m'avez promis une « Préface » et, comme je ne veux pas vous faire repentir de votre générosité, je vais tâcher de simplifier la chose. Je vous écris ce billet pour vous présenter, officiellement, le manuscrit de Rocailles, vous y répondrez par une lettre, — et ce sera tout.

Vous ne lirez peut-être pas le manuscrit parce qu'il est long, vous lirez certainement — avec votre bienveillance habituelle — ce poulet que j'ai l'intention de faire court, quoique ce soit bien difficile à un jeune auteur parlant pour la première fois au public de son premier-né : « de ce volume qu'il faut, fatalement,

voir tué sous soi, pour être pris au sérieux dans la bataille littéraire, » --- comme le dit cruellement Monsieur mon Editeur.

Il y a un peu de tout dans ces Rocailles, composées d'humbles petits cailloux de mon pays : des nouvelles historiques, des légendes, des pages intimes et, aussi... quelques vers. Les vers ? je vous adjure de ne les point lire, vous qui ne supportez les poètes que quand ils atteignent la taille des Sully-Prudhomme ou des Coppée, mais pardonnez-leur en songeant que je ne les ai commis que pour essayer de faire pour « ma petite patrie » ce que vous avez fait, dans vingt romans, pour votre pittoresque pays de Savoie : la faire aimer et la faire connaître ; --- c'est une circonstance atténuante, cela, je suppose ?

Vous êtes un lettré et un travailleur, je suis un « impressionniste » et un paresseux : c'est peut-être pour cela que nous nous entendons si bien, depuis tantôt huit ans que j'ai eu l'honneur de gagner votre amitié généreuse, — dont vous voudrez bien me pardonner aussi de faire publiquement étalage. Et, quoique vous ayez des théories passablement décourageantes et découragées sur la dite amitié que vous appelez « un dérivatif », « le vésicatoire du cœur », laissez-moi espérer que la nôtre durera, d'abord parce qu'elle est née de notre correspondance : on peut oublier un ami, une lettre se retrouve, quelquefois, par hasard, --- ensuite, parce que, dès avant le Prêtre, je savais que vous iriez haut et loin : c'est pourquoi, peut-être, je

me suis accroché à votre fortune, et je ne vous « lâcherai » pas de sitôt, soyez-en bien convaincu !

Vous voyez que je vous explique, naïvement, comme quoi ma sympathie est faite, aussi, d'un peu d'intérêt, et comment j'ai tenu à mettre votre nom en tête de ce livre --- pour le sauver de l'oubli.

« Rocailles ! quel titre de lézard ! --- a dit un de mes futurs lecteurs, --- un lézard, ça reluit, c'est une fleur des ruines... »

Oui, mes Rocailles sont bien une œuvre de lézard se chauffant paresseusement au soleil, au milieu des ruines de beaucoup d'illusions, parmi les giroflées et les myosotis, --- fleurs du regret et fleurs du souvenir, ce qui est tout un.

Monsieur le Public ne se dérangera pas pour si peu, je le crains ; aussi aurais-je pu surgir carrément, avec mon nom obscur et « rocailleux », sûr de passer inaperçu. J'ai préféré y mettre des formes et me faire présenter par un frère aîné, déjà vétéran de la lutte : les lecteurs m'en sauront gré.

De plus, comme je suis assez ~~de~~ « de ma province » pour donner à la première de mes œuvres ce sous-titre : CHOSES DE MON PAYS, j'ai tenu, avec une coquetterie non exempte de chauvinisme, à faire enchâsser ces petits cailloux dans les atours coquets de l'art typographique.

Si je réussis --- et quand même --- je taillerai sans doute bientôt, dans l'un de nos blocs de granit, rose ou gris, une œuvre plus forte, moins personnelle et

plus originale : ce ne sont pas les matériaux qui manquent !

En attendant, pour toucher Monsieur le Public, en général, et Messieurs les Critiques, en particulier, je dois déclarer qu'il me faut beaucoup d'encouragements, autorisés et sympathiques, comme le vôtre.

Je n'espère pas, ou mieux, je n'espère plus, depuis que j'ai vu que, pour parvenir, le talent suffit à peine -- quelquefois -- aux vaillants ; quand on est paresseux... il faut du génie !...

Hélas !

FRANCIS MARATUECH.

Ferrières (Lot), février 1882.





A FRANCIS MARATUECH

— 245 —

NE pensez-vous pas, mon cher ami, que nous sommes, vous et moi, singulièrement présomptueux de supposer que Monsieur le Public prendra de l'intérêt à nos petites correspondances, et croyez-vous vraiment à l'utilité des Préfaces, — en général, — et de celle-ci, — en particulier ?

La meilleure préface n'est-elle pas admirablement résumée dans le fameux proverbe, d'une application si journalière,

si multiple, si voilée d'apparences et si réelle de réalités :

« Passez-moi la rhubarbe, je vous passerai le séné ! »

Cet aphorisme pharmaceutique est l'épée de chevet d'à peu près tous les Préfaciers, gens fort occupés d'ailleurs, et qui parviennent facilement à mécontenter leur client, le public et eux-mêmes, puis vont répétant partout la délicieuse définition de ce grand homme d'esprit, Nestor Roqueplan, — qui en avait tant, de l'esprit, qu'il en faisait de l'égoïsme :

« L'ingratitude est l'indépendance du cœur ! »

Mais, vous et moi, nous sauvons la situation avec un cynisme charmant. Nous esquivons la Préface, et nous devisons la plume à la main, comme des artisans qui, la journée finie, se délassent au coin du feu par un agréable bavardage. Viendra qui voudra causer en notre compagnie !

Souffrez-donc que, pour commencer, je ne réponde pas aux flatteries de votre missive. Un des superbes héros de Balzac ne

dit-il pas : « La gloire ! Je suis dans la boutique, et je sais comment on la fait » ? Aujourd'hui, mon cher ami, tout le monde a du Génie, du Talent et même de la Facilité. Vous connaissez des rhétoriciens imberbes qui rédigent de fort jolis vers : on a mis au monde une centaine de sonnets avant d'avoir de la moustache, — et dénombrer les odes, acrostiches, ballades et autres bouts-rimés qui s'entassent dans les tiroirs dont on a toujours perdu la clef, serait une arithmétique fastidieuse.

L'esprit ne se promène plus solitairement par les rues. Il est escorté du talent. Nous avons des docteurs à ne savoir qu'en faire, et moi, qui ne suis pas bachelier, j'envie et je regarde avec terreur des élèves en cordonnerie qui sont munis de tous leurs parchemins.

Il n'est personne qui n'ait un article de journal sur la conscience, et depuis les graves magistrats folâtrant avec la Muse, jusqu'aux demoiselles coupables de « Petits Cahiers » et de « Pensées » inscrites au

jour le jour sur un calepin mystérieux, tout Français balafre d'un bec de plume les feuillets d'un beau papier, qui n'en peut mais, et serait si nécessaire, utile et agréable, — s'il restait blanc.

Cette rage d'écrire est un signe des temps. Nous vivons au siècle de papier : heureusement qu'on le frelate comme tout le reste, ce papier ! et qu'il s'en ira en poussière avec les fadaïses dont on le couvre si abondamment ! Dans cent années, je l'espère, il ne restera rien de nous, ni de nos œuvres.

C'est donc offrir un appât médiocre à la vanité d'un homme que de le complimenter de son talent ; il le doit à la bonté de Dieu ; il s'en sert rarement selon les vues de Dieu, et par surcroît, ce talent dont on le flatte est un don funeste à la paix de son esprit, de son cœur et de son corps. Il le paie de toutes façons, et bien cher. Il en souffre, il n'en vit jamais, et il en meurt toujours. Je ne veux, cher ami, citer aucun exemple.

Mais ceux qui ont reçu de Dieu ce don si précieux quand on en peut user dignement n'ont pas le droit de l'enfouir dans les ténèbres. De même que les Riches d'argent ne sont que les usufruitiers de leurs biens, de même les Riches de science ou d'esprit ne sont que les dépositaires de leur savoir et de leurs idées. Et voilà pourquoi, si nous devons au féroce Public le fruit de nos veilles, on nous doit un peu de louange et beaucoup d'encouragement.

On nous doit !... C'est une dette rarement payée, car les créanciers ont beau faire courir le bruit que « Qui paie ses dettes s'enrichit », les débiteurs ne s'en font pas moins récalcitrants.

Vous avez la chance, vous, d'être un de ceux qui aimant l'Art pour les satisfactions intimes dont il fait jouir, ne craignent ni les déboires, ni les humiliations de l'existence littéraire, la pire de toutes au point de vue purement humain, car les résultats matériels n'équivalent jamais à la somme d'efforts dépensés, mais la plus

belle et la plus noble pour celui qui, foulant aux pieds les récompenses terrestres, va chercher sa couronne et ses joies dans les régions sereines de l'Intelligence.

Vous avez renoncé d'avance à Paris, à ses pompes et à ses œuvres.

Mollement enseveli dans votre paresse, épris de votre ciel bleu, de vos montagnes pelées, de vos vallées vertes, de la nature ardente et rugueuse de votre Quercy, vous y restez loin de notre soleil de gaz oxyhydrique, loin de nos mondes bizarrement enchevêtrés, loin de nos tourbillons où tant d'hommes s'agitent avant de s'y noyer. Enfin, vous n'êtes pas soldat de la conquête, et vous faites à Paris la grâce de ne le point venir prendre d'assaut, à la suite de l'armée méridionale qui l'envahit.

De tout quoi je vous blâme et vous félicite bien sincèrement.

Je vous blâme, parce que je ne crois pas aux tentatives de décentralisation. Je vous félicite, parce que vous montrez du

courage, et peut-être de la sagesse, en vous acharnant à la besogne ingrate qui vous démontrera la cruelle vérité du proverbe :

« Nul n'est prophète en son pays. »

Il y a, sans doute, une exception à faire pour le pays des Cadurques !

Enfin, mon cher ami, en ce temps où tout s'effondre, où tout s'écroule, il y a du mérite à se cantonner dans ce jardin des Hespérides, où les pommes ne sont pas d'or, mais où l'on échappe aux abominables sottises de la politique, aux discussions stupidement stériles des partis, aux agitations vaines et bêtes, aux scandaleuses spéculations, où l'on peut, en un mot, ne rien entendre, ne rien savoir, soit de la Chambre, soit de la Bourse,—deux cavernes où l'on ne s'amuse guère, je vous en réponds !

Travaillez donc en paix, sous votre azur diapré de blancs nuages. Soyez debout à l'aurore et respirez les brises matinales parfumées des senteurs du thym, de

la bruyère et du cytise. Errez dans les bois ombreux, gravissez vos rochers à larges entailles. Regardez l'eau couler sur les pierres, écumeuse et bruyante. Ayez un bon chien qui s'étende à vos pieds, au coin de l'âtre, une bonne vieille servante qui vous gronde si vous vous attardez. Nous autres, nous ne connaissons rien de toutes ces choses.

Et c'est pourquoi votre livre, qui nous en parle, sera le bienvenu.

Rocailles !... N'est-ce pas un titre un peu Pompadour ? Mais j'ai pu voir, du moins, que vous ne sacrifiez pas à la mièvrerie sentimentale. On en a bien assez de ces lamentables rapsodies des cœurs déchirés par l'amour d'une inhumaine ! de ces fadeurs empuanties de patchouly, de ces contes de boudoirs ou de pensionnats, de ces bergerades, et de ces champêtres récits où paysans et paysannes sont ou Estelle et Némorin, — ou des brutes (ce qu'en définitive je préfère).

Vos légendes ont le goût du terroir.

Elles nous montrent un Quercy vrai, curieux, typique. Et je regrette que vous n'avez pas mis en tête du volume votre « Quercy à travers les âges ». Neût-il pas été la meilleure préface ? J'aime aussi « Dans les prés ». Vous voyez la nature en idéaliste. Je la préfère décrite exactement. Mais vous avez la jeunesse, qui sert de prisme, et décompose les rayons pour jeter sur toutes choses l'émerveillant éclat de la pourpre, de l'azur, de l'écarlate, la cristalline transparence de l'émeraude et les scintillements de l'or.

Votre mosaïque de prose est donc agencée avec goût. Je sais bien que vous êtes artiste !

Pourquoi ne lirais-je pas vos vers ? S'ils sont mauvais, ne les publiez pas. Si vous les publiez, c'est que vous les jugez bons. Mon ami François Coppée, qui est un très grand poète, ne dédaigne point les livres de poésie qu'on lui envoie de toutes parts. Il prétend qu'il y a toujours un poète, au fond d'un homme qui fait des vers, et que

parfois on dégage l'étincelle du génie de tout un fatras de versifications. Je veux bien le croire, moi qui n'ai jamais su mettre un alexandrin sur ses douze pieds.

Mais tout ignorant que je sois des chemins du Parnasse, tapissés de chrysanthèmes et de pervenches, bordés de lauriers et de myrtes, j'ai aperçu néanmoins les sommets sublimes de la montagne sacrée. Je n'ai pas bu à la source d'Hippocrène, mais j'ai admiré son eau limpide. Et pour en finir avec cette mythologie surannée, je vous avoue tout bonnement que, n'ayant pas lu un seul poème jusqu'au sixième lustre de mon âge, je me suis alors pris tout à coup d'un bel amour pour la Poésie.

Et c'est parce que j'ai lu, sur le tard, Hugo, Lamartine, Baudelaire, Musset, Coppée, Banville et toute la pléiade, que je les ai sincèrement admirés et aimés. Ils éveillaient en moi des émotions et des enthousiasmes ignorés de ma jeunesse, ils m'apprenaient un langage délicieux et que mon oreille n'avait point entendu.

Rassurez-vous donc, cher ami. J'ai des volumes de poésie dans ma bibliothèque, et les feuillets en sont coupés.

« Il en est jusqu'à cent que je pourrais nommer ! »

Je vous lirai donc. Non que j'aie la niaiserie de vous comparer à ceux que je viens de nommer, mes maîtres et les vôtres ! Mais, parmi les oiseaux, il y a l'Aigle et l'Hirondelle, le Rossignol et la petite Mésange, — qui chante aussi très bien !

Et notre seigneur le Public, despote irresponsable, tyran à mille têtes, — sans compter les cœurs ! — vous lira aussi, mon cher poète. Pour atrabilaire, défiant et railleur qu'il soit, il aime les JEUNES qui ont la foi. Il y en a peu. Il aime ces ardeurs irréfléchies, ces aspirations généreuses, ces attendrissements vrais, ces larmes saignantes, ces joyeux sourires, ces illusions couleur de rose, ces adorables mensonges, qui sont les grelots de la jeunesse, trop tôt fêlés, cassés, perdus.

Vous aurez donc le succès. Votre livre

est bon. Il fait honneur à votre petite patrie, à votre coin natal, que vous chérissez. Il est un fleuron à la couronne de gloire du Quercy, l'antique province illustre dans les fastes du passé, — et simplement orgueilleuse pour le présent d'avoir Cahors, nid de l'Aigle!... ou de l'Epervier?

N'est-ce pas assez, très-cher? Vous m'allez accuser d'être loquace. Qu'est-ce que cela fait? puisque vous seul lirez ces pages écrites au courant de la plume, un soir de Chandeleur, dans le grand silence de Paris endormi...

CHARLES BUET.

Paris, 2 février 1882.





AU QUERCY



PAYS des vieux dolmens et des chênes robustes,
Vieux sol, toujours fécond, aux bases de granit ;
Souvenirs du passé gravés aux pierres frustes
Où le passereau fait son nid ;

Fierté des forts croulants sous des manteaux de lierre,
-- Nids d'ossements blanchis et de mousse tissus, ---
Maisons comme un tombeau recouvertes de pierre,
Toits fleuris et remparts moussus ;

Mélancoliques nuits berçant les landes grises,
Grands horizons coupés de bois mystérieux,
Parfums et souvenirs que nous portent les brises,
Gonflant le cœur, mouillant les yeux !

Larges et fiers plateaux, idylliques vallées
Où passent librement des souffles généreux ;
Échos de chants d'amour, plaintes désolées,
-- Voix des souffrants, voix des heureux !

Je veux vous recueillir, ainsi que des médailles,
Pour vous garder à temps du jaloux avenir,
Dans mes vers ciselés enchâsser vos rocailles,
Faire un livre du souvenir !

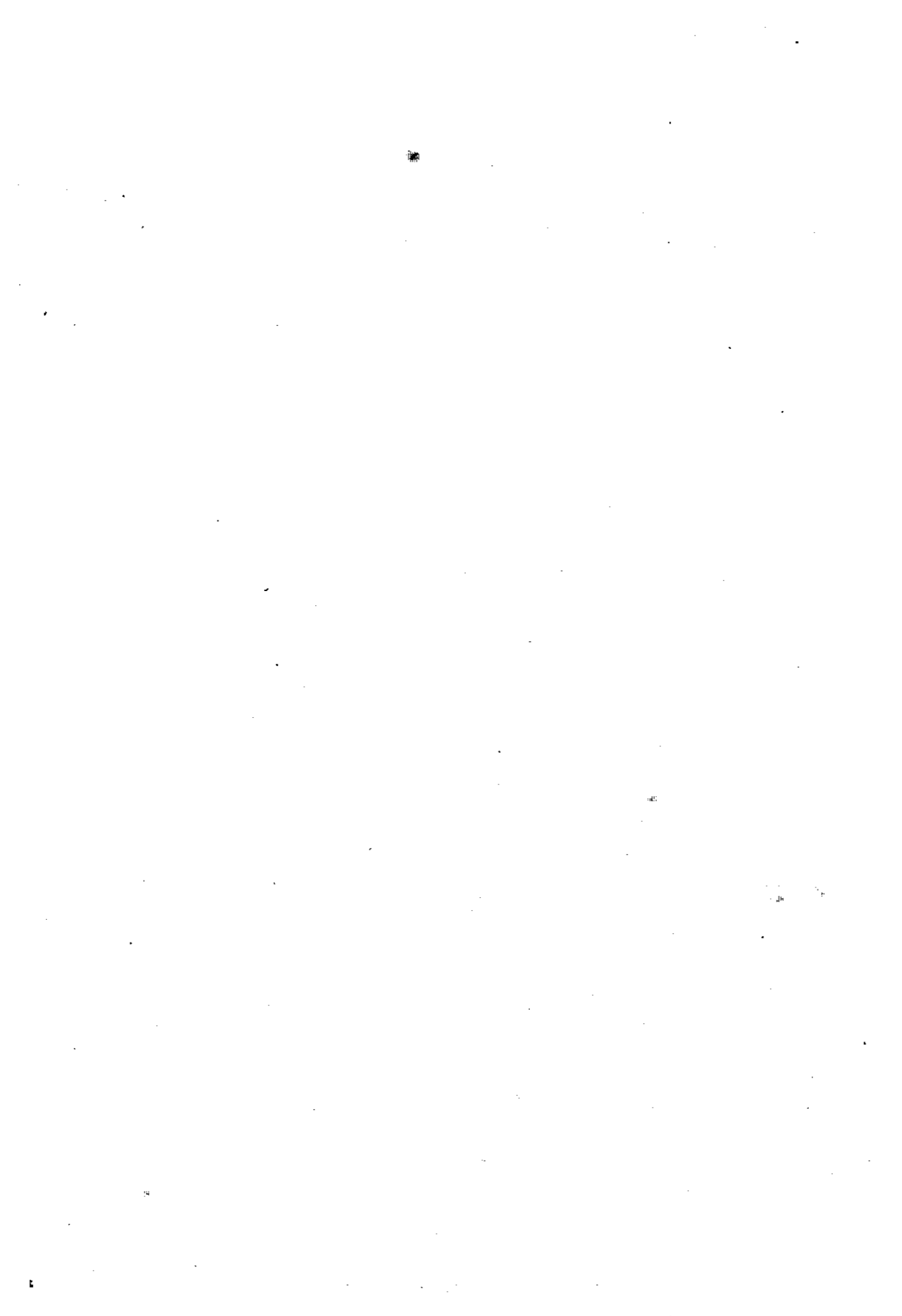
Un livre qui dira vos beautés, votre histoire,
Vos lugubres récits, vos naïves chansons,
Livre tout imprégné de ce besoin de croire
Né de nos vastes horizons !...

QUERCY, cœur indompté de la grande Patrie,
Je n'aimerais jamais, qui ne t'aimerait pas !
A ta gloire d'hier que le temps a flétrie,
Que l'on retrouve à chaque pas ;

Aux tumulus en fleurs, rustiques nécropoles,
Aux vieux remparts gaulois qui croulent à ton front,
Je veux fixer un jour l'éclat des auréoles
Que tant d'autres jalouseront !...

Et je te chanterai, race énergique et forte,
Qui vis de ton soleil et de tes vins brûlants,
Et je veux arrêter ce que le temps emporte
De souvenirs étincelants !...

Fantaisies historiques





ORGUEIL

—*—
VEILLÉE DE NOËL
—

LA « ville d'Orgueil » sur la côte du Lot est passée à l'état de légende, et cependant, fort longtemps, elle eut des coutumes qui lui étaient propres et qu'adopta le pays d'alentour.

La ville, ou mieux la forteresse d'Orgueil, avait été bâtie vers le commencement du IX^e siècle pour commander la rivière et défendre la contrée contre les incursions des pirates du Nord. C'est au moins ce qu'en pensent messieurs les savants cadurciens, d'accord avec la tradition qui, pour ces choses

lointaines, ne se trompe pas plus souvent que les savants eux-mêmes.

Cette forteresse, admirablement située, empêchait le débarquement, en amont et en aval, aussi loin que portaient les engins dont elle était pourvue.

D'ailleurs la garnison d'Orgueil inquiéta peu les Northmans ; la nuit, elle restait prudemment enfermée dans ses murs et croyait avoir fait tout son devoir quand elle avait postés en sentinelles ceux de ses soldats qui avaient la meilleure vue : cela la protégeait contre les surprises, mais n'empêchait pas toujours les débarquements.

Dans la journée, pour charmer les ennuis d'une réclusion forcée, les hommes d'armes pêchaient tranquillement à la ligne du haut des remparts. Mais tous les documents que j'ai pu recueillir sur l'antique Orgueil se taisent sur les prouesses et hauts faits dont ses environs durent être le théâtre pendant cinq ou six cents ans. On ne commence à voir clair dans son histoire que vers l'an 1450, époque à laquelle se place un fait digne de

figurer dans les vieilles chroniques du moyen-âge, sous cette rubrique :

COMO LA CIOTAT D'ORGÜEL
FUET PRENSO PER UN TROUPEL DE CRABAS
L'AN DE NOSTRE SENHOR MCCCCL

Ce fait, le voici dans toute sa simplicité, tel que, pendant une halte de chasse, me le raconta, l'an passé, Durand, le hardi braconnier, après boire infatigable conteur.

Nous étions arrivés au sommet d'une colline en dos d'âne, resserrée entre deux profonds ravins, et qui s'avance en cap dans la rivière. Pour avoir de l'air et un coup d'œil plus étendu, nous étions allés nous asseoir au centre d'un bouquet de chênes qui croissent, à l'extrémité nord, à l'endroit le plus élevé du promontoire, surplombant le Lot de près de cent pieds.

Mon chien traquait çà et là ; au bout d'un instant, je le vis gratter avec fureur au pied d'un vieux pan de mur, agrandissant un petit trou circulaire. Tout à coup il poussa un

gémissement et retira sa patte ensanglantée. Je crus qu'il avait été mordu par quelque serpent, ou qu'une pierre tranchante l'avait blessé, je m'avançai et j'aperçus une pointe fort oxydée qui sortait de terre; appelant alors mon compagnon, nous nous mîmes à gratter à trois — le chien s'était piqué d'émulation et avait repris son travail avec ardeur; — besognant des mains et des pattes « nous » finîmes par dégager un de ces superbes éperons triangulaires à longue pointe d'acier garnie d'une boule de fer destinée à l'empêcher de pénétrer trop avant, — éperons portés par les hommes des combats épiques d'autrefois, qui marchaient enveloppés d'une carapace d'airain. — Ce vieux morceau de ferraille pesait bien deux livres!

Comme je me relevais avec une fierté d'archéologue en bonne fortune, mon guide haussa légèrement les épaules et me dit dédaigneusement : « Ça, ce sont les Anglais qui l'auront oublié par là. »

Je le fis s'expliquer, et, après m'avoir donné sur Orgueil les détails qui précèdent, il en-

tama la narration suivante dont l'intérêt était doublé par la vivacité du geste et par le pittoresque des images ; je vais essayer de me la rappeler en la dénaturant aussi peu que possible :

« — Vous voyez bien ce grand arc brillant que le soleil de midi fait resplendir de l'écluse de Vire à l'écluse de Soturac ? entre ces deux points le Lot coule tranquille, sans un écueil, sans une ride ; il n'en était pas de même autrefois — il y a quarante ans seulement ; — avant les travaux de la canalisation, la rivière, si paisible aujourd'hui, courait encaissée, déchirant ses flots aux arêtes aiguës, et, si vous remontez quatre cents ans, vous pouvez imaginer ce qu'était la plaine d'en face, enserrée entre les deux bras de la rivière et abandonnée après une guerre longue et désastreuse, la « guerre de cent ans ! » C'était un grand champ marécageux couvert de saules et de bouleaux, vrai repaire de lutins et de fées.

« Mais la petite garnison du château se moquait de tout cela. Quant aux provisions

de l'année, la chasse suffisait à ses besoins, et ils savaient réquisitionner le blé et le vin du plateau qu'ils payaient quelquefois... lorsque ils y songeaient.

« Ils vivaient donc tranquillement dans leur nid de vautour, accessible seulement au midi, du côté du plateau, par un chemin étroit resserré entre les deux profonds ravins qui se changent en torrents aux premières pluies d'hiver ; ils regardaient couler le Lot au pied du donjon, entre eux et la plaine boisée, presque sûrs de n'être jamais attaqués de ce côté-là.

« Inutile autrefois contre les Northmans, le fort avait servi plus tard aux Anglais, qui s'y prélassaient depuis tantôt trois cents ans.

« Cependant le Ciel se lassait peu à peu de voir tant de parasites s'engraisser aux dépens de notre belle France. Les mécréants avaient eu beau faire brûler vive Jehanne, la vaillante Pucelle, cela n'arrêtait pas les représailles que Dieu dirige de là-haut. Leurs alliés les abandonnaient, les grandes villes

étaient reprises ; à Formigny, leur dernière armée venait d'être détruite.

« Je l'avoue à notre honte, ce furent les petites villes-fortes du pays qu'ils gardèrent les dernières. La plus fidèle aux Anglais, Montcuq, venait d'être reprise à son tour, mais ils tenaient encore ici, sur la motte de terre où nous sommes assis.

« Or, en ce temps-là, sur la rive droite du fleuve, vivait un vieux baron qui s'était vaillamment battu contre les Anglais à l'époque de Jehanne, à la suite des braves Dunois, Lahire, Xaintrailles, tous noms que le peuple, qui n'est pas savant de reste, sait tout de même sur le bout du doigt.

« Le vieux baron avait conservé son château du Fossat où il tenait vaillante garnison, et il lui restait encore un beau morceau de propriété autour.

« Une chose le chiffonnait cependant et troublait sa vieillesse : ces maudits étrangers tuaient à sa barbe presque tout le gibier ! Quelques jours avant la Noël de 1450, il aperçut messieurs les Anglais chassant sur l'autre

rive en temps de neige, et le digne homme eut mal au cœur en songeant à tous les pauvres lièvres qu'allaient exterminer ces félons; alors il se jura sa foi de preux chevalier que, dans quinze jours, ceux-là ne chasseraient plus sur la terre de France.

« Rentré chez lui, il songea longtemps aux moyens de s'emparer du fort : il ne disposait que d'une poignée d'hommes et n'osait pas trop compter sur les gens du pays parce que — vous le savez aussi, Monsieur — nous autres paysans attachés à la terre, sans être précisément poltrons, nous aimons notre tranquillité, et depuis trois cents ans on avait eu le temps de s'habituer un peu aux cheveux rouges de ces mangeurs de bœuf; aussi nous les laissions en paix, tant qu'ils ne nous cherchaient pas noise.

« Le baron ne comptait donc guère que sur lui et sur ses gens d'armes. Longtemps il se tourna et se retourna sur le lit où il s'était jeté tout habillé. Les nuits d'hiver sont longues, aussi, vers les trois heures du matin, n'y tenant plus, d'un bond il sauta à terre

comme un jeune homme et alla réveiller son piqueur. Le digne baron se frottait les mains et sa figure était toute épanouie ; le piqueur vit ainsi tout de suite que son seigneur et maître avait une idée. Il ouvrit les oreilles et les yeux tout grands pendant qu'on lui parlait ainsi :

« — Ecoute, Durand, (je dois ajouter, sans fausse modestie, que le dit Durand était le père du père de l'aïeul de mon grand-père, ce qui nous mène un peu loin) ; ça Durand, mon gars, es-tu toujours bien avec la femme de ce grand poil rouge de la garnison, qui tue tous nos lièvres et qui vient chasser sur nos terres pendant que tu chasses sur les siennes ?

« Mon ancêtre avait bien supposé que le bon seigneur venait lui communiquer une idée qui lui trottait rapport aux Anglais, mais il ne s'attendait pas à être réveillé à pareille heure, par cette froide nuit d'hiver, pour avoir à répondre à semblable question. Il crut que M. du Fossat battait un peu la berloque, vu qu'il était déjà sur l'âge, le pauvre cher homme, — et, à tout hasard, et pour ne pas

le contrarier, sans trop comprendre, il sourit jusqu'aux oreilles.

« — Ah ! farceur, fit le baron joyeux, c'est bon ! ne te brouille pas avec Madame ; nous en reparlerons demain... j'ai une idée !

« Durand dit à M. le baron que, du moment qu'il croyait ces choses, ce devait être vrai, et que, pour ce qui était d'abandonner sa chère dame de cœur, il n'y avait pas songé... au moins encore.

« Sur ce, monsieur le baron regagna ses appartements.

« Le lendemain, mon ancêtre eut l'honneur d'avoir une longue conférence avec lui. En voici le résumé fidèle, tel qu'il a été transmis, de générations en générations, à votre serviteur :

« — Or ça, Durand, mon ami, tu vas faire dire aux deux chevriers, Larose et le Bossu, d'amener ce soir, sans tambours ni trompettes et le plus naturellement possible, toutes leurs chèvres au château. Avec une dizaine de nos gens, tu iras ensuite au bord de la rivière, au delà du coude, vers Soturac où sont

amarrés nos bateaux, et, à travers la plaine, vous les traînez jusqu'ici à quelques centaines de pas en amont d'Orgueil.

« Le piqueur écoutait ces instructions la bouche démesurément ouverte, et, plus que jamais, il achevait de se convaincre que le digne seigneur avait perdu la tête. Il n'y avait pas en effet la moindre corrélation entre les ordres donnés et l'interpellation de la nuit.

« Comme s'il eût deviné sa pensée, le vieux baron ajouta :

« — Va, sois discret, et, ce soir, je t'expliquerai la chose.

« Suivant le vœu de monseigneur, les chèvres furent enfermées dans les étables du château, et une demi-douzaine de barques attendirent sur la berge, cachées dans les roseaux, le bon plaisir du maître.

« Quand vint le soir, M. du Fossat réunit dans la salle d'armes toute sa petite garnison; le vétéran avait pris pour la circonstance sa mine sévère et solennelle des veilles de batailles; à tous ceux qui étaient là il fit jurer que pas un ne divulguerait le plan de campagne.

qu'il allait dévoiler ; puis, s'étant assis sur un fauteuil élevé, il leur parla ainsi :

« — Demain, mes amis, est la veillée de Noël que l'on passe en recueillement et en joie pour faire honneur au Sauveur du monde ; or, nous ne saurions faire œuvre meilleure qu'en chassant les Anglais, nos voisins, de la dernière forteresse qu'ils détiennent dans le pays. »

« A ces mots, chacun ouvrit l'œil, et ce fut dans la salle un long murmure de satisfaction.

« M. le baron reprit : — Hélas ! vous le savez tous, nos ennemis ont de l'artillerie, nous n'en n'avons pas ; ils sont perchés sur une montagne, nous sommes en plaine ; ils sont entourés de remparts, et, pour les approcher, il faut traverser la rivière, grimper aux flancs d'un rocher à pic ou attaquer, au nord, par un étroit défilé garni d'embuscades ! Donc, pour rendre la lutte égale, il est indispensable de s'introduire par ruse dans la place. Après, quand nous n'y serions qu'une poignée, notre courage et notre bon droit feront le

reste ; mais ils sont sur leurs gardes et les tromper ne sera pas facile, donc voici ce que j'ai imaginé :

« Demain matin, les trois quarts de ceux qui sont ici partiront au jour pour la chasse, par petits groupes, et traverseront la rivière au gué de Vire ; le rendez-vous est Mauroux où nous resterons fort tard à festoyer. Il est bien entendu que, comme d'habitude, votre camarade Durand se sera ménagé une entrevue avec sa belle Anglaise, ce qui lui sera d'autant plus facile que nos ennemis sont occupés à célébrer leur *Christmas* à leur manière et que, surtout, il est dans les bonnes grâces de la dame qui lui ouvre, plus souvent qu'il ne le faudrait pour la sûreté du fort, la poterne du Chemin de l'Abîme. Il demeure entendu que nous serons tout près de là quand notre ami en sortira sur le minuit ; il nous laissera passer et Dieu fera le reste ! »

« Des cris d'enthousiasme accueillirent cette proposition, et Durand comprit enfin le rôle de « passe-partout » qu'allait jouer sa bien-aimée dans cette importante affaire.

« — Silence, étourdis, ajouta le baron, je n'ai pas blanchi sous le harnais pour oublier comme vous toute prudence : il est clair que si, à notre entrée dans le fort, nous trouvions du premier coup trop de gens prêts à nous bien recevoir, nous ne ferions rien de bon ; j'ai prévu cet inconvénient en préparant de quoi amuser messieurs les Anglais : vers onze heures du soir, mon vieux valet de chambre et quelques domestiques de confiance embarqueront les chèvres sur les barques que j'ai fait traîner ici. Comme le départ aura lieu un peu en amont, grâce à la disposition des ilots, le courant les portera en diagonale vers Orgueil, ce qui fait que les passagères pourront se passer de rameurs, rôle qui serait, je l'avoue, médiocrement amusant. Tout s'effectuera dans le plus profond silence, mais, au moment de lâcher tout, ils auront eu le soin d'allumer simultanément les torches que nous aurons fixées aux cornes des pauvres bêtes et... vogue la galère ! Je vous jure, amis, que cela fera, à minuit, sur la rivière, une fort belle illumination par ce sombre temps de dé-

gel! Ceux qui restent ici se chargeront en outre de bien éclairer tous les étages du château et de faire grand vacarme, comme au retour d'une joyeuse chasse. Nos ennemis seraient bien peu curieux si chacun ne s'empressait pas de monter au donjon pour voir ce bizarre spectacle, abandonnant ainsi sans défense une partie du fort.

« Ce fut dans la salle d'armes un éclat de rire sonore dont tremblèrent toutes les vieilles armures, et le bon seigneur lui-même, se départant un moment de sa gravité, rit silencieusement dans sa barbe...

« Le lendemain, comme les cloches des environs sonnaient la seconde volée d'appel pour la messe de minuit, la sentinelle du donjon, qui, par ce temps humide, sombre et glacé, se morfondait dans la lanterne de pierre, fit soudain entendre le signal d'alarme et dégringola, tout effarée, l'escalier en colimaçon qui aboutissait dans la vaste salle où les chefs commençaient à fêter l'avènement de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

« — Qu'as-tu donc vu, poltron ? — fit ru-

dement sir Pudding, aventurier parvenu de la guerre de cent ans, à mine patibulaire, que sa haute taille et la couleur de ses cheveux avaient fait surnommer par les gens du Fossat le « Grand-Carotte. »

« L'infortunée sentinelle, pour se donner du courage, essaya d'articuler le fameux *God-damn*, mais, trébuchant ahurie, elle alla tomber comme un bœuf assommé sous la table où ronflaient déjà deux ou trois capitaines d'armes.

« — Aôh ! fit tranquillement sir Pudding, c'est grave peut-être ; allons voir, Messieurs, ce qui se passe là-haut.

« Il se leva un peu lourdement, et, suivi de son état-major plus ou moins chancelant, gravit l'escalier de la tour.

« Le spectacle aperçu de la plate-forme était au moins bizarre : du nord, en descendant lentement le Lot un peu en diagonale, une centaine de feux follets arrivaient, groupés çà et là et dansant dans la brume.

« Peu à peu le bruit du ressac fut dominé par des clameurs confuses, cela ressemblait à

des plaintes lointaines ; tandis que, de l'autre côté, à gauche, le château du Fossat était brillamment illuminé, et que, comme au donjon tout à l'heure, tout annonçait que l'on y faisait aussi joyeux réveillon.

« — Par les cornes du diable ! — fit un soldat dont les dents claquaient un peu, sans doute à cause du froid, — si ce n'est pas notre voisin d'en face qui nous joue un tour de sa façon, je crois que c'est Satan en personne qui dirige une expédition contre nous !

« — Ne jure donc pas, interrompit un officier en bégayant, c'est *lui*, c'est le Diable en personne... il porte des cornes.. voyez !...

« Mais il n'y avait pas à s'y tromper, déjà les barques tournant, chavirant, s'accrochant aux écueils, étaient, tant bien que mal, arrivées presque sous le fort. C'était un piteux concert de bêlements plaintifs, et, éclairés par des torches fixées à des cornes noires, on voyait des mentons poilus et des yeux suppliants...

« — Vous le voyez bien, poltrons, ce sont des chèvres ! cria Pudding, d'une voix de tonnerre.

« C'étaient les pauvres bêtes, en effet, qui toutes n'avaient pas osé se jeter à l'eau et qui remplissaient jusqu'au bout leur office de chandeliers.

« Un formidable éclat de rire retentit sur la terrasse, chacun voulait faire plus de bruit que son voisin pour prouver qu'il avait eu moins de peur. Depuis un quart-d'heure, presque toute la garnison se pressait là pour avoir part au spectacle ; maintenant les propos allaient bon train :

« — Quelle infernale idée a eue le baron de nous envoyer ses chèvres ?

« — Il a pensé peut-être qu'elles monteraient mieux à l'assaut que ses soldats, ou qu'elles incendieraient les remparts.

« — Voyez donc, en voilà qui débarquent.

« — En chasse, elles sont à nous !

« Mais la parole expira dans la gorge de celui qui parla le dernier. Souriant et calme, M. du Fossat surgit soudain et alla familièrement taper sur l'épaule de sir Pudding.

« Comme devant une apparition, les soldats

reculèrent, traçant un large cercle autour des deux ennemis.

« — Or ça, mon voisin, commença le baron sur un ton tout à fait délibéré, vous vous en doutez sans doute? je viens traiter amicalement avec vous de la reddition de votre bicoque.

« Le Grand-Carotte n'osait point en croire ses yeux ; il se demandait s'il n'était pas dans la salle du festin, subissant sous la table un drôle de cauchemar. Il contemplait M. le baron qui était là tout tranquille, en justaucorps de buffle, la dague à la ceinture, jouant négligemment avec son sifflet d'appel : — petite tenue de chasse de l'époque.

« — La reddition du fort ! s'exclama enfin Pudding, après s'être mordu la lèvre jusqu'au sang pour s'assurer qu'il était bien éveillé ; — la reddition du fort ! Et qui le prendra ?... Vos chèvres ? Ah ! ah ! ah !

« Cette idée parut si plaisante à l'Anglais qu'à deux mains il se serra les flancs et rit longtemps sans pouvoir se remettre. Ses soldats regardaient, ahuris.

« M. le baron attendait patiemment qu'il eût fini.

« — Arrêtez-moi ce... ce... cet homme !

« Les soldats hésitèrent.

« — Tout doux, beau sire, fit le brave seigneur avec le plus grand sang-froid, oyez-moi donc un instant, s'il vous plaît, et j'ai tout lieu de croire que vous cesserez de rire ; mes hommes d'armes se sont emparés de tout le reste du fort pendant que vous étiez ici à bayer aux corneilles ; ils ont tout doucement tué ou bâillonné ceux de vos gens qui n'avaient pas été assez curieux. Madame Pudding et mon brave piqueur Durand sont dans le souterrain aux poudres, occupés à deviser de douces choses ; seulement, Durand tient une mèche allumée, prêt à nous faire gentiment sauter si vous n'êtes pas sage et si je ne l'ai pas rejoint dans un quart-d'heure.

« Le Grand-Carotte ne riait plus maintenant. Quand M. du Fossat lui eut parlé irrévérencieusement de sa femme, il lui sembla qu'il « voyait rouge », et, tirant son poignard, il fondit tête baissée, comme une bête féroce,

sur son ennemi qui s'y attendait un peu et esquiva le coup.

« Ce furent les soldats anglais qui le désarmèrent tout en lui expliquant qu'il ne fallait pas, par amour-propre, exposer toute une brave garnison à prendre le chemin des nuages; que, si ce qu'avancait le voisin n'était pas vrai, il serait plus amusant de le pendre haut et court, le lendemain, à la place du drapeau.

« Pendant ces explications, M. le baron, comme s'il eût été chez lui, sifflait trois fois dans son sifflet d'argent.

« Aussitôt une vingtaine de lurons, un peu déchirés et barbouillés de sang, bondirent sur la plate-forme, la dague à la main droite et une torche dans la main gauche pour éclairer la scène.

« — Si vous le voulez bien maintenant, Monsieur, reprit le vieux gentilhomme avec son exquise courtoisie, vous allez m'accompagner et vous pourrez vérifier par vous-même l'exactitude des faits que j'ai avancés touchant la poudrière et madame Pudding.

« Le Grand-Carotte rageait, mais il fallut s'exécuter ; tous ses soldats surpris venaient d'être désarmés en un clin d'œil par les nôtres ; la porte de l'escalier était bien gardée et le moindre mouvement hostile aurait pu provoquer un massacre.

« On lui prouva que sa femme et les poudres étaient bien, en effet, sous la sauvegarde de maître Durand. Or, de ce moment, l'Anglais ne parla pas plus qu'un poisson.

« La garnison et son chef furent mis en lieu sûr, en attendant l'échange, et le lendemain, au matin, les bonnes gens des environs furent fort surpris de voir flotter la bannière du Fossat sur les murs d'Orgueil.

« La portion des assaillants la plus maltraitée avait été le troupeau de chèvres ; quelques-unes s'étaient noyées, d'autres avaient été légèrement brûlées, parce que les torches s'étaient consumées jusqu'au bout. Mais M. du Fossat, qui n'était pas chiche, les paya grassement à leurs propriétaires.

« Quant à mon aïeul, qui n'avait jamais été difficile, il épousa la veuve du Grand-Carotte,

lequel s'était bien et dûment pendu au plafond de la chambre où le baron l'avait fait enfermer pour la nuit.

« Vous savez en outre, Monsieur, que deux ou trois ans plus tard, il n'y avait plus un soldat anglais sur le sol de la France. »

Voilà, lecteur, comment mon compagnon de chasse m'apprit que, la nuit de Noël, en l'an 1450, la forteresse d'Orgueil avait été prise par M. du Fossat, — grâce aux intrigues de son piqueur et grâce surtout... à un troupeau de chèvres.





CHOSSES DE MON PAYS



A la mémoire d'Edg. Montbrun.

LORSQUE vous nous viendrez, ami, n'allez pas croire
Aux sites enchanteurs que vous avez rêvés ;
Vous pourrez recueillir quelques pages d'histoire
Puis sourire au réveil des songes achevés...

On nivelle le sol de la tombe gauloise,
Le dolmen ne sert plus que de tente au berger
Et les hauts lieux déserts, que partout l'on déboise,
Sont chauves et mesquins pour un œil étranger.
Ce pays était beau d'une beauté sauvage,
Il avait ses grands bois, ses mœurs et son langage,
Mais le siècle est venu passer son lourd niveau
Et, comme à la Bretagne, et comme à la Savoie,
Il a dit, dépeçant cette nouvelle proie :
« Assez d'antiquités, du nouveau ! du nouveau ! »

Nous avons des *tramways* et des routes mal faites,
Et la vapeur partout, fière de ses conquêtes,
Vient siffler, en passant, nos *oppidum* gaulois,
Mais le vieillard caduc, et la fille rieuse,

Ont oublié déjà leur langue harmonieuse,
Pour un français bâtard dédaignant le patois !
Déjà, chaque dimanche, alors qu'on fait bombance,
Sur le seuil entr'ouvert de nombreux cabarets,
--- Où nos politiciens goûtent les vins claires, ---
On rit de ceux qui n'ont pas fait leur tour de France !
Les garçons de labour deviennent élégants,
On raille la morale, on discute le Code ;
Depuis que les cités nous indiquent la mode,
Les vachères, ma foi, je crois, portent des gants !

Venez quand même, Edgard, ami, venez sans crainte,
Il est des héritiers d'une autre race éteinte
Et de grands souvenirs qui font battre le cœur :
FOUILLADE nous montra comment on se rachète,
Comment, vaincu, l'on peut tomber comme un athlète,
--- Car mourir noblement, c'est mourir en vainqueur !
Venez ! nous mêlerons le sacré, le profane,
Et nous retrouverons, dans un site idéal,
ESPÉRIE, une sainte, et ROSE DE MONTAL :
Suzanne évangélique et moderne Ariane !
Nous chercherons tous deux où le passé cacha
Notre UXELLODUNUM vaincue et rayonnante,
--- Cette motte de terre où César trébucha
Quand le dernier Gaulois y vint planter sa tente !

Puis je vous montrerai Prayssac, un ~~bourg~~ bien fier
D'une gloire sans tache, une gloire d'hier :
Là, sur le sol désert d'une place inconnue,
Un grand homme oublié --- BESSIÈRE --- a sa statue ;
Je l'aime, --- et chaque fois que j'y passe, je sens
Quelque reflet de lui, de sa noble mémoire,
Qui me remet au cœur tous les instincts puissants.
Bessièrès, voyez-vous, est toute notre gloire.
Lorsque je bégayais, j'appris sur les genoux
D'une femme aux grands yeux d'azur, tristes et doux,
Que ce Bessièrès fut l'honneur de la famille.
Il partit. Ma grand'mère était petite fille,
Quand, sortant du lycée, un jour, il s'enrôla
Avant quatre-vingt-neuf ; or, depuis ce temps-là,
Il ne vint que trois fois, sans bruit, sans équipage,
Mais il n'oubliait pas ses sœurs et le village,
Si bien qu'il mourut pauvre, encor jeune, à Lutzen,
Maréchal, duc d'Istrie, et, qui vaut davantage,
En enfant du pays, en soldat, en chrétien !

Pardon ! ces souvenirs, beaucoup trop longs, vous las-
Je me réserve un jour pour vous dire tout bas (sent !
Comment l'oubli de tous et l'égoïsme, effacent
Les noms des vieux héros dont notre siècle est las !





COMMENT BESSIÈRES
DEVINT MARÉCHAL DE FRANCE

*Il vécut comme Bayard.
Il mourut comme Turenne.*

PETIT, me dit un jour ma grand'mère en me faisant asseoir à ses côtés ; petit, laisse-moi te parler un peu de ton grand-oncle le maréchal que tu n'as pas connu :

Il était mon frère aîné, jeune, brave, intelligent et beau comme le fait l'histoire. Jean-Baptiste Bessièrès se destinait — comme son père — à guérir les maladies qui affligent l'humanité, au lieu de charger à grands coups de sabre à la tête d'une armée les ennemis de la France.

Il était l'aîné d'une nombreuse famille,

puisque j'avais cinq sœurs et un frère qui venaient avant moi et après lui.

Ce qui fait que notre père Bessières, le médecin-chirurgien, avait beaucoup de peine à soutenir sa nombreuse famille, bien qu'il travaillât beaucoup et qu'il eût des clients jusqu'aux environs de Bordeaux...

I

C'était un soir d'août 1786, nous étions tous silencieux et tristes, assis dans la grande salle du logis. Mes sœurs aînées et notre cousine Antoinette préparaient en soupirant un trousseau; tandis que nous — les petites filles — nous jouions machinalement et sans bruit, délaissées dans un coin.

Notre mère allait et venait, affairée, essayant d'oublier par le travail la préoccupation qui plissait son front habituellement si serein. Elle emplissait d'effets soigneusement empilés deux grandes malles bardées de fer.

Notre père, assis à son bureau, causait à

demi-voix avec Jean-Baptiste, le fils aîné, le brillant collégien qui venait de terminer honorablement ses études et qui se disposait à aller étudier la médecine à Montpellier.

C'était donc pour Baptiste que se faisaient ces apprêts, c'était à cause de lui que maman avait le visage pâle, les yeux gonflés et rouges, et que notre père s'interrompait de temps en temps, avec une impatience douloureuse, lorsque nous laissions échapper quelques cris.

Pour lui surtout, qu'Antoinette, notre grande cousine, venait régulièrement tous les jours, depuis une semaine, travailler au trousseau de l'ami d'enfance qui, pour bien longtemps, allait quitter le pays; elles tombaient pour lui ces larmes limpides qu'elle essuyait furtivement...

Nous comprenions presque tout cela; aussi, grâce aux recommandations de notre père et à la tristesse qui nous entourait, nous n'apportions pas dans nos jeux notre entrain habituel.

De plus, une crainte vague pesait sur nous : depuis trois longues journées nous vivions

presque dans les ténèbres, car le ciel était couvert de nuages noirs, épais et immobiles, qui semblaient s'amonceler d'instant en instant.

Bien que l'on n'entendit aucun roulement de tonnerre, tout faisait présager un terrible orage... Mais pas un bruit lointain, pas un souffle dans l'air !

Seulement on disait tout bas à la cuisine, et mes sœurs disaient tout haut au salon que l'on avait aperçu dans le ciel des signes étranges. Quelque chose d'extraordinaire se préparait sans doute, et Bertrand — notre frère cadet — était sorti pour examiner l'état de l'atmosphère...

Tout à coup on ouvrit violemment la porte de la cuisine, et Jeanneton, notre robuste servante, entra rouge, essoufflée :

« Je courais pour faire votre commission, notre dame — dit-elle à ma mère — lorsque, arrivée hors du bourg, à la petite grange de Lafon, j'ai entendu une voix qui disait à mon oreille — bien que je fusse seule sur la grande route : — Où vas-tu, malheureuse ? mieux vaudrait que tu restes chez toi !... — Et je me

suis *ensauvée* pour revenir ici. Quand vous me chasseriez, Madame, je ne partirais pas avant que ce maudit temps ne se soit éclairci. »

— Bien, Jeanneton, depuis longtemps je connais ton courage, mais je croyais que tu n'avais peur du surnaturel que la nuit!

Malgré l'apparente tranquillité de notre mère, nous avons remarqué que, de temps en temps, elle allait à la fenêtre pour consulter le ciel avec une sorte d'inquiétude, et nous — les petites — nous n'avions pas perdu un mot du récit de Jeanneton.

Antoinette, « elle », n'avait compris qu'une chose, et son cœur, plutôt que sa bouche, avait murmuré en parlant à mes sœurs : « Tant mieux! un orage se prépare, *il* ne partira pas demain... »

Bertrand, qui depuis une grande heure recueillait des observations atmosphériques, fit à son tour irruption au milieu de notre paisible réunion, et, se jetant dans un grand fauteuil, il commença, après s'être épongé le front à plusieurs reprises, le détail de ses visions.

— Maintenant, dit-il, vient de passer au-

dessus de ma tête une flamme brillante, allant du nord au sud, elle avait la forme d'un sabre recourbé, — tout le village peut le dire avec moi, — et au même instant, sur le toit de notre maison et sur les arbres voisins, voltigeaient des milliers de petites flammes bleues semblables à celles d'un punch.

D'ailleurs, vous le savez bien, père, — ajouta Bertrand, interpellant directement les deux causeurs qui n'avaient point voulu paraître écouter, — vous savez tous comme moi que c'est ainsi depuis deux jours et que l'on voit dans l'air des croix, des poignards et des épées : c'est comme avant la prise de Jérusalem par Titus ! Il est bien permis de donner à ce fait une cause surnaturelle, puisque l'histoire nous apprend que cette malheureuse ville fut avertie de sa ruine prochaine par les combats que se livraient sur les nuages de fantastiques armées de feu !

Mon père sourit à cette réminiscence classique du fougueux rhétoricien et ajouta sérieusement :

— Notre petit village de Prayssac n'a cer-

tainement pas assez d'importance pour que Dieu lui fasse cet honneur ; aussi, Bertrand, tu me permettras, malgré ta savante comparaison, de ne point l'assimiler à une Jérusalem punie pour un grand crime... Mais ces présages pourraient bien s'adresser à notre chère France ; là-bas, au cœur de la capitale, une secte de philosophes impies ou athées a préparé peu à peu un bouleversement social, et les idées de MM. de Voltaire, Diderot, Rousseau et consorts ont même pénétré — j'ai malheureusement pu m'en convaincre facilement — dans nos petites villes de province. Ils ont commencé, les infâmes ! par nier Dieu et par saper la morale, sûrs d'affaiblir ainsi le prestige de la royauté si dignement représentée aujourd'hui par notre bien-aimé Louis XVI.

Ton aïeul, (que le lecteur n'oublie pas que c'est ma grand'mère qui parle), avait prononcé ces paroles avec toute l'animation qu'il mettait habituellement dans ses discours dès qu'il abordait ce sujet.

— Certainement, mon père, — hasarda Baptiste, — mais qui sait si de ce mal ne naî-

tra pas un peu de bien, et si d'utiles réformes...

— On ne s'arrêtera pas aux réformes !

Une conversation presque prophétique s'établit dès lors entre le père et les fils.

Ma mère et les aînées en profitèrent pour aller à la cuisine préparer le repas du soir : là elles retrouvèrent la grosse servante tremblante et blottie sous le manteau de l'âtre.

La soirée se passa à parler de ce qu'on avait vu, de ce phénomène qui effrayait les plus instruits. De moment en moment, un voisin entrait, et d'une voix basse et solennelle, nous annonçait que l'on venait de voir passer sous la voûte sombre : tantôt une croix, tantôt une épée... d'autres disaient des fantômes de feu !...

II

Le lendemain on se leva, sans attendre le soleil, dont on commençait à se passer. L'heure du départ approchait, puisque, le soir

même, notre père et Baptiste devaient aller coucher à Cahors.

Le ciel, plus sombre que jamais, projetait sur la campagne des teintes lugubres ; ma mère, cessant de se contraindre, pleurait à chaudes larmes, et mon père, assis à son bureau, cachait dans ses mains son front pâle et soucieux.

Notre frère aîné nous prodiguait à toutes ses plus tendres caresses, il tâchait de distraire *les petites*, et le jeune homme insouciant, l'écolier avide de mouvement et de bruit trouvait dans son cœur de douces paroles qui faisaient tour à tour sourire ou pleurer mes grandes sœurs.

Antoinette suivait sa tante pas à pas, l'aidant dans les mille apprêts du départ et lui montrant, par un regard, par un mot, combien elle aussi ressentait l'amertume de cette indispensable séparation.

Oh ! c'est qu'Antoinette aimait beaucoup notre frère : ils avaient vécu côte à côte dans le même village, presque sous le même toit, et avant d'aller au collège, Baptiste, dans ses

jeux, l'avait plusieurs fois nommée, « sa petite femme. »

Depuis !...

Mais, chaque chose en son temps.

On allait enfin célébrer solennellement le repas du départ, lorsque Bertrand, toujours en observation, accourut pour nous dire que l'on entendait, venant aussi du nord, un bruit continu, tel que celui que fait la rivière brisant contre une digue.

Nous nous précipitâmes tous aux fenêtres et nous vîmes arriver, avec une rapidité vertigineuse, un immense nuage noir qui semblait raser la terre... Des éclairs de toutes formes et de toutes couleurs jaillissaient de ses flancs... Ce fut comme une rapide vision.

Mes sœurs, affolées, s'élançèrent vers la partie de la maison opposée à l'orage. Nos parents emportèrent de force les plus jeunes, qui voulaient *voir*, et tous, réunis du côté de la grande cour, nous attendîmes en priant...

Ce ne fut pas long.

Un grand bruit comme un éclat de foudre.

C'était la porte, en chêne massif, qui s'en-

fonçait brisée ; c'étaient les barres de fer qui la maintenaient qui retombaient tordues !

Puis une éclaircie soudaine se fit au-dessus de nos têtes et nous montra, — à la place du plafond et du toit emportés, — le ciel menaçant et blafard, sillonné d'éclairs. Un vent violent s'engouffra dans la chambre où nous étions maintenant à découvert. Voilà ce dont je me souviens...

Je me sentis ensuite mollement bercée dans un tourbillon d'air chaud, comme pendant mes songes d'hiver, lorsque je m'endormais, toute petite, aux chants de ma mère et aux bruits de la rafale.

Il me sembla que je m'éveillais, longtemps après, non loin de ma plus jeune sœur qui pleurait, perdue comme moi dans un champ de sable.

La campagne présentait un aspect bizarre : des vêtements multicolores habillaient les arbres dépouillés de leurs feuilles ; des flocons de laine recouvraient d'une blanche toison le buisson au pied duquel nous étions couchées.

Presque au même instant toute la famille

accourut pour nous chercher. Ce que je viens de raconter avait eu la durée d'un éclair, et nous avions été doucement portées, à cent pas de la maison, derrière un buisson d'aubépine.

Ce furent des pleurs et des cris de joie que les mères comprendront, quand on nous retrouva saines et sauvées, nous que l'on croyait à jamais perdues ! On nous rapporta triomphalement dans l'habitation démantelée.

Nos sœurs nous plaisantèrent beaucoup sur notre promenade aérienne et nos parents tombèrent à genoux pour bénir la Providence qui, pendant ce terrible *cyclone*, avait conservé tous les membres de la famille.

Le moment d'effroi avait été prompt comme la trombe elle-même, il ne tint pas contre les plaisanteries de mes deux frères qui regrettaient, disaient-ils, de n'avoir pas été du voyage ; et... nous songeâmes joyeusement au dîner interrompu.

Nous y songeâmes joyeusement ! oui, nous, « les enfants », car, du départ, il n'en était plus question, et nous nous préoccupions fort

peu de ce que pourraient coûter les réparations qu'allait nécessiter l'état de notre logis à ciel ouvert.

Antoinette, empressée, courut à ce qui avait été la cheminée : le pot-au-feu était en place dans la cuisine déserte, proprement recouvert. Nous regardâmes, et Jeanneton poussa la première un cri d'indignation : l'appétissante poularde, qu'elle y avait mise et qui mijotait depuis le matin, était remplacée par un mélange sans nom de sable, de copeaux et de feuilles carbonisées.

Un éclat de rire argentin retentit parmi les enfants. Mon père et ma mère sourirent tristement...

III

Je l'ai déjà dit, notre aisance n'était pas la fortune, et mon père, obligé de faire élever, à la fois, deux jeunes gens, avait fait une brèche considérable aux réserves qu'il pouvait avoir. Quant au reste, il le conservait religieusement

pour pourvoir aux besoins de son fils aîné pendant son séjour à Montpellier.

Cet orage, enlevant toiture et planchers de notre vaste demeure, lui apportait la gêne, sinon la ruine.

C'est à quoi il songea pendant tout le repas, qui fut plus triste et plus silencieux que ne l'avait fait présager la gaieté nerveuse et factice du début.

Aussi, vers la fin, il déclara que Baptiste ne partirait pas, et qu'il le remplacerait, avec Bertrand, dans la surveillance et la direction de la culture de ses propriétés, lorsque les nécessités de son état l'obligeraient à s'absenter.

Bertrand, satisfait, battit des mains ; son frère eut un soupir de regret qui lui valut un long regard de reproche de la douce Antoinette. Ce regard ne fut interprété que par sa mère, assise à côté d'elle, et qui lui serra silencieusement la main.

Cependant notre maison s'emplissait peu à peu. Le village entier était accouru, après le premier moment de stupeur, pour nous offrir ses services.

Nos parents se décidèrent à habiter provisoirement le rez-de-chaussée, à peu près intact. Mais le premier étage avait pour nous, enfants, des charmes qui nous y retenaient : le plafond, en effet, était formé par la splendide voûte où le soleil étincelait maintenant dans toute sa gloire. La terrible trombe avait entraîné les sombres nuages qui nous menaçaient depuis trois jours ; à peine si, de temps en temps, passaient au-dessus de nos têtes quelques flocons aux découpures bizarres, que je contemplais anxieusement avec mes jeunes sœurs.

Je dirai dès maintenant que les réparations se firent rapidement, mais qu'elles coûtèrent 3,000 écus, une somme pour l'époque !

Le soir de ce même jour, quatre heures après la catastrophe, une lourde chaise de poste arrivait à grand fracas de ferraille sur la route royale. Elle s'arrêta devant notre porte, tandis que Jean-Baptiste, mu par un pressentiment secret, s'élançait vers la fenêtre, et que Bertrand lui disait, d'un ton moqueur :

— Tu te trompes, frère.

Il ne se trompait pas : c'était une famille amie, venue des environs d'Agen pour passer avec nous les derniers beaux jours. Un couple élégant et d'un certain âge descendit d'abord de la voiture, puis le père tendit la main à une jeune fille brune et sémillante qui sauta légèrement sur la route avec toutes les grâces de la jeunesse, de la distinction et de la beauté.

Non, Baptiste ne s'était pas trompé et il put voir ses parents, restés en bas, aller à la rencontre des bienvenus.

Mais il resta immobile, accoudé à la fenêtre, comme fasciné, et n'osant pas descendre trop vite, de peur, sans doute, de provoquer des remarques malignes.

Antoinette aussi regardait, rêveuse, par l'autre fenêtre béante : il lui semblait que l'arrivée de cette belle étrangère lui enlevait quelque chose de son bonheur et de sa quiétude.

Et bientôt, avant que nous eussions toutes eu le temps de descendre, avant que l'on nous eût appelées d'en bas, la sémillante brune

s'élança dans la salle illuminée par d'obliques rayons d'or, en s'écriant :

— Bonjour, petites sœurs !

Baptiste s'était retourné, comme ébloui ; il porta vivement la main à son front et ébaucha le geste gauche du collégien qui fait mine de retirer son képi absent, puis, rougissant prodigieusement, il resta immobile devant la jeune fille.

— Ne voulez-vous pas serrer la main de votre amie ? fit Adèle Lapeyrière, souriant doucement.

— Le soleil l'éblouit, remarqua malicieusement Bertrand.

C'était bien, en effet, une sorte d'éblouissement qui immobilisait ce grand jeune homme blond au regard ardent, et qui donnait à son salut, habituellement plein d'aisance, une gaucherie qui n'était pas sans charmes.

Elle semblait bien fière de son empire, la jeune fille, au regard à la fois caressant et moqueur, et elle savourait longuement cet embarras qu'elle causait.

Bessières prit enfin la main mignonne que

sa visiteuse lui tendait et balbutia quelques phrases embrouillées.

A l'instant, et comme si elle l'avait pris en pitié, Antoinette, quittant son poste d'observation, s'avança vers l'étrangère et souhaita une bienvenue cordiale à celle qui désormais devait être une amie, bien que son cœur eût déjà pressenti une rivale.

Elles étaient bien belles, les deux jeunes filles qui restèrent un instant, la main dans la main, plongeant jusqu'au fond de leurs âmes leurs loyaux et limpides regards !

Elles étaient surtout belles par le contraste.

Antoinette, grande et blonde, fraîche et robuste fleur de nos montagnes, le front nimbé d'ardents cheveux qui se fondaient dans les feux du couchant, comme ces fils diaphanes que la Vierge, dit-on, laisse tomber du ciel.

Son regard, bleu comme une nuit d'été, avait moins de vivacité peut-être, mais plus de douceur pénétrante que celui de sa compagne. Antoinette était l'ange gardien qui promet un bonheur paisible ; la brune Adèle,

au front mat, à l'œil créole, la femme brillante, qui sait se faire admirer : ses gestes gracieux semblaient commander ; c'étaient la gloire et ses enivrements qu'il fallait à la brillante jeune fille.

Ton grand-oncle, enfant, restait immobile, mais ses longs cheveux, rejetés en arrière, découvraient son large front, où passaient des pensées généreuses ; son œil étincelait maintenant ; dans un mirage sans doute il voyait l'avenir.

— L'une sera mon ange gardien, murmura-t-il ; l'autre, ma compagne et mon génie !

— Pauvre Antoinette !...

IV

Pauvre Antoinette... Le lendemain de cette scène, Bessières et la jeune étrangère causaient seuls dans la même chambre. Il n'était plus effarouché, le timide étudiant ! Sa voix vibrait persuasive et tendre, pendant qu'assis aux

côtés d'Adèle, il retenait dans sa robuste main la main mignonne de sa compagne :

— Adèle, je sens que je ne suis pas destiné à vivre ici de la vie calme et monotone du propriétaire campagnard... L'air libre des champs me convient sans doute..., mais il est toujours le même ! Il me faut les grands voyages et les grandes actions. Le roi a encore de brillantes armées et là-bas, en Amérique, une jeune nation se fonde. Le marquis de La Fayette, Lamotte-Piquet, d'Estaing et le bailli de Suffren ont montré, sur terre et sur mer, au nouveau monde, ce que peuvent les fils de la France, cette reine de l'ancien !

Depuis Chevert, le simple soldat peut grandir dans les camps, surtout quand il prend cette triple devise : « Son pays, son roi, sa dame ! » ajouta le jeune homme, en pressant doucement la main que lui abandonnait sa compagne.

Oui, je veux m'enrôler dans le premier régiment qui passera... ils sont si beaux ! A toi, je serai à toi après la première victoire.

— Bravo ! j'en suis aussi, s'écria Bertrand, interrompant brusquement le tête-à-tête.

— Vous écoutiez, frère, c'est mal, fit M^{lle} Lapeyrière, souriant et lui rendant son bonjour amical.

— Oh ! j'écoutais !... la leçon d'histoire moderne de mon frère ; aussi, pour me punir, je m'engage à garder votre secret, à une seule condition, c'est que Son Excellence M. le futur *maréchal Bessières* voudra bien me permettre de m'enrôler avec lui et de faire, joyeux paladin, mes premières armes à ses côtés !...

En bas, une conversation matinale avait également lieu entre les parents des jeunes gens :

— Femme, disait notre père, Antoinette se consolera, elle n'a qu'une bonne amitié pour notre fils aîné, rien de plus. D'ailleurs... elle est raisonnable !

Ma mère hocha la tête en soupirant et répondit :

— Elle est toute ainsi, cette jeunesse aveugle, elle va chercher au loin le bonheur qui

frappe à sa porte... Elle croit le trouver dans les agitations de la vie, quand il a quelquefois fait son nid dans une demeure modeste comme la nôtre.

— C'est vrai, repartit mon père, en adressant à sa femme un reconnaissant regard, c'est vrai, mais il faut laisser faire la Providence, qui sait si cet orage ?...

Au même instant, entraient Antoinette sous le fallacieux prétexte de demander à ma mère je ne sais quel article de ménage, ce qui fit qu'elle obtint ainsi une conversation particulière.

— Baptiste veut nous quitter, dit-elle sans ambages. Je l'ai deviné : comment en serait-il autrement, puisqu'il ne me fait pas ses confidences, parce qu'il craint mes sermons, — c'est ainsi qu'il appelle les conseils que je me permets de lui donner ; moi, une petite fille qu'il a vue pas plus haute que ça, — ajouta-t-elle en souriant amèrement. Oui, j'ai deviné cela et bien d'autres choses...

Encouragée par le douloureux silence de ma mère, elle reprit :

— Il veut aller au loin chercher le bonheur, puisse-t-il le trouver où il croit qu'il réside?... Notre amie Adèle est devenue bien belle... elle serait belle à la cour du roi Louis XVI; de plus, elle est pieuse, intelligente et bonne. mais elle a trop d'ambition... pour *lui*!

Ainsi parlait Antoinette, le front appuyé sur l'épaule de sa tante, et bientôt leurs larmes confondues tombèrent dans un même rayon de lumière.

— Il le veut, chère fille, c'est pour son bonheur, et nous devons l'aimer pour lui.

C'est ainsi que s'accomplit le double sacrifice de la mère et de la fiancée.

Quand vint l'heure de la réunion générale, aucun front ne portait la trace des émotions de la matinée. Seulement Antoinette et Adèle se rapprochaient instinctivement, attirées par la même sympathie, et toutes deux, ce soir-là, se promenèrent longtemps, bien longtemps, en avant de nous toutes, dans le vaste jardin.

Ce qu'elles se dirent? nous ne le sûmes jamais; leurs résolutions furent sans doute dictées par les anges dont on croyait sentir,

pendant cette calme soirée, l'haleine tiède et parfumée sous le berceau de chèvrefeuille.

Mais je ne dois point oublier (ajoutait ma grand'mère), de disculper le futur maréchal : s'il acceptait ainsi le sacrifice d'Antoinette, c'est qu'il l'ignorait complètement. Accoutumé à la voir dès l'enfance, il la confondait, avec ses sœurs, dans le même sentiment d'amour fraternel. Elle ne lui avait jamais dit ses espérances, et les raisonnables conseils et les gronderies amicales qu'elle lui prodiguait, lui faisaient éprouver, tantôt du dépit, tantôt une sorte de vénération.

Adèle, au contraire, lui était apparue, plus tard, à l'âge où le cœur s'éveille à demi, entourée de cette auréole que donnent l'inconnu, la grâce coquette et la distinction native.

V.

Un mois après, jour pour jour, un régiment du roi passait à Prayssac, tambour battant,

enseignes déployées ; il campa deux jours aux environs.

Quelques officiers vinrent loger chez nous...

Ai-je besoin de dire le reste ? Lorsqu'il repartit, Bessièrès et Bertrand le suivaient comme engagés volontaires, et mon père nous disait, en essuyant une larme :

— Bast ! c'était leur vocation. Il y a bien assez longtemps que notre famille fournit des médecins au pays. Ces deux soldats ne tueront pas autant de gens que moi dans le cours de ma vie.

Le reste appartient à l'histoire.

Quinze ans après, Bessièrès, général de brigade, commandant en second la Garde Consulaire, épousait Adèle Lapeyrière, qui avait charmé les ennuis de l'attente en se faisant redire les exploits de son fiancé, et en visitant de temps en temps sa blonde amie Antoinette, qui lui répétait en souriant de son sourire d'ange :

— Tu étais née pour lui... Je n'aurais jamais fait qu'une bonne campagnarde... Mais toi,

mignonne, tu es destinée à vivre dans la société des têtes couronnées.

Quant à Bertrand, qui plus tard devint général, il signait au contrat comme chef de brigade.

*
*
*

Tel est, mot pour mot, le récit de ma grand'mère. Il m'est bien permis d'ajouter que le maréchal Bessières, duc d'Istrie, vécut comme Bayard et mourut comme Turenne.

Partout il laissa une réputation sans tache : réputation demeurée légendaire dans certaines contrées de l'Espagne. Sur la place où il fut tué à Lutzen, en 1813, le roi de Saxe fit élever un monument « que toutes les nations ont respecté. »

Je dois ajouter qu'Adèle Lapeyrière fut, par sa distinction, sa beauté et l'élévation de ses sentiments, — c'est la duchesse d'Abrantès qui juge, — l'ornement d'une cour qui, trop souvent, hélas ! ne brillait que d'un éclat factice.

Bessières resta fidèle jusqu'au bout au roi qu'il avait servi d'abord : garde constitutionnel de Louis XVI, au 10 août, il sauva, au péril de la sienne, la vie à plusieurs dames d'honneur de Marie-Antoinette.

Puis, ébloui, fasciné par ce poème épique que la France écrivait du bout de son épée, il suivit le brillant général et grandit avec lui. Mais, plus heureux, il fut arrêté à l'apogée de sa gloire, par un boulet de canon qui le trouva « sans peur et sans reproches ».





PROTESTATION
DES CADURCIENS

*(Contre la remise des clés de leur ville aux Anglais,
après le traité de Brétigny)*

— 1361 —

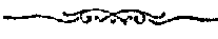
L'avons-nous bien compris? C'est le roi qui l'ordonne!
C'est de sa propre main qu'il brise sa couronne
Et, joyaux par joyaux, la jette aux étrangers!
Ne le suivrions-nous pas à de nouveaux dangers:
Avons-nous refusé quelques taxes cruelles
Pour payer sa rançon ou des fêtes nouvelles?
Sommes-nous les vaincus de Poitiers, de Crécy?
Nos fils y furent seuls égorgés sans merci,
Et ceux qui survivaient à l'hécatombe immense
Ont forgé de leurs bras la rançon de la France!
De la France? ou, plutôt, des dix mille seigneurs
Qui ne moururent pas de nos derniers malheurs!
Nous avons tout donné : les bijoux de nos filles,
Le pain de nos enfants, l'aîné de nos familles;
Notre or et notre sang, pour racheter un roi,
Et lui seul, maintenant, refuse notre foi!

Messire Boussicaut, maréchal du royaume,
Vous qui portez encor la cuirasse et le heaume,
Et le bâton d'azur, semé de ses lis d'or,
Allez dire au roi Jean, -- s'il en est temps encor :
Qu'il se rétracte, au nom de l'honneur, de nos larmes,
Nous, consuls et bourgeois, gens de métiers, gens
Loyaux le supplions ; dites lui bien ceci : (d'armes
Nous n'avons point signé la paix à Brétigny !
Soldat et chevalier, faites-lui bien entendre
Que nos cœurs ne sont pas chose qu'on puisse vendre...
Les rois sont maîtres, mais, s'il allait vous céder
A l'Anglais, seriez-vous lâche au point d'accéder
A l'infâme marché ? Porteriez-vous la guerre,
Sans remords, parmi nous, pour le roi d'Angleterre ?
Pas plus qu'un maréchal, un peuple ne se vend !
Ces murs français, eh bien ! malgré nous on les prend,
Car nous ne sommes pas une bande de reîtres,
Faucons, chiens ou chevaux, dressés pour d'autres
(maîtres !...)

Et vous, sire Chandos, allez dire aux Anglais
Que c'est pour obéir que nous livrons nos clés :
Vous pouvez, sans danger, entrer dans notre ville
Aujourd'hui... Mais demain ?... La conquête est fragile !
Plutôt que de subir vos arrogantes lois,
Ils crouleraient sur vous, nos vieux remparts gaulois !

Nos *Jacques*, maintenant, savent ce qu'il faut faire,
Ils ne dévastent plus, mais défendent leur terre ;
Dussent durer cent ans nos haines, nos combats,
Chaque buisson sera fatal à vos soldats.

Allez, sire intendant, dites à votre maître,
--- Il a cru nous garder, ou nous dompter peut-être? ---
Dites-lui bien alors ce que les Cadurciens
Ont fait à des soldats qui valaient bien les siens,
Quand, pour gagner sur nous sa suprême bataille,
César, --- ce conquérant dont nul n'atteint la taille ---
Dut accourir avec ses héros, son génie...
Eh bien! puisqu'aujourd'hui notre roi nous dénie,
Nous nous défendrons seuls comme Luctérius :
Respect à tous nos droits, et respect à nos us ;
Chaque moisson bientôt fournira son armée,
Prête à mourir encor pour notre France aimée !
Et, cet affront d'un jour, subi pour dégager
La parole d'un roi, nous saurons le venger !
Ces clés que nous prêtons, nous nous les ferons rendre,
Et nous verrons, après, si vous pouvez les prendre !...



Legendes





LA DERNIÈRE SORCIÈRE

LÉGENDE

—
A LÉON CLADEL.

I

LE bois de La Clotte est, en vérité, un des plus beaux bois du plateau ; on ne peut y pénétrer sans un certain recueillement, et l'âme s'y sent enveloppée d'une crainte vague et d'une immense mélancolie, en même temps que le corps y trouve une fraîcheur salubre aux plus brûlantes heures du jour. Ce bois, je l'ai visité bien souvent dans mes promenades d'enfant. Des arbres de toutes les essences s'y enchevêtrent à perte de vue, et allées et carrefours sont à moitié remplis par les jeunes

taillis qui poussent vivaces, unissant fraternellement leurs branches aux rameaux d'égliers.

C'est le bois des légendes lugubres et des poétiques souvenirs. Le savant pourrait y rêver, à l'ombre du tumulus celtique, sur les destinées des peuples nos aïeux — dont personne encore n'a réveillé par un chant digne d'elles les cendres endormies ! Ce bois renferme aussi « la Clotte », — comme disent les gens du pays, — de là son nom. Cette « Clotte » est un bassin circulaire, d'environ quarante mètres de diamètre, creusé dans le sol à une profondeur de douze pieds.

Nous y descendrons ensemble, si vous le voulez, lecteurs, et je vous donnerai sur ce lieu les véridiques détails que je tiens des « anciens du pays. » Ce bassin est entouré d'un épais taillis d'où s'élance un rideau de chênes et de hêtres, dont les branches s'entrecroisent en voûte, vingt mètres au-dessus. C'était peut-être un temple primitif où les prêtresses de Bellisama (lisez : la lune) venaient, — à l'époque où nos aïeux n'avaient pas encore

aperçu la divine lumière partant de l'étoile de Bethléem, — accomplir leur rite mystérieux.

Les paysans, moins oublieux qu'on ne croit, ont conservé cette tradition, et, parmi eux encore, quelques descendantes des prêtresses de Bellisama sont accusées de se livrer à un culte profane dans le temple maudit du bois de La Clotte.

Celle que la rumeur populaire désignait le plus à la vindicte publique était, il y a un siècle, une vieille femme que deux générations se souvenaient d'avoir toujours vue comme on la voyait alors : grande et robuste, fièrement drapée dans des haillons multicolores, la besace sur l'épaule et se frayant un passage dans la forêt à l'aide de son bâton noueux. Elle faisait des provisions de glands dont elle nourrissait une légion de pourceaux, sa seule ressource connue, et, en hiver, elle amassait des feuilles mortes pour leur faire litière.

Son habitation était une cabane conique s'ouvrant au levant, percée d'un trou au sommet par où sortait souvent une fumée âcre et nauséabonde. Toute construite en granit, elle

semblait remonter à l'époque celtique, tant le lierre qui la recouvrait au nord était épais et noueux, tant les murailles en étaient tapissées d'une mousse grisâtre, presque noire ! A quelques pas de là, les pourceaux avaient une étable qu'elle avait bâtie de ses mains en quartiers de grès rouge, recouverts de fagots.

Les oiseaux chanteurs ne venaient jamais dans cette partie du bois ; seulement, pendant toute l'année, on aurait pu entendre une famille de sept corbeaux croassant — depuis des siècles peut-être — au sommet d'un hêtre, doyen de la forêt, où ils avaient fait leurs nids.

Au lieu de jardin, la cabane était entourée d'un espace pierreux et désolé où poussaient à peine quelques lichens et des immortelles sauvages. Bien des voyageurs égarés assuraient avoir vu se traîner dans ces lieux des bandes de reptiles qui regagnaient le lierre, leur sombre abri.

Quoi qu'il en soit, la vieille n'avait d'autre société qu'un coq qui ne vieillissait pas et qui, depuis un temps immémorial, annonçait de

sa voix métallique les principales heures du jour.

Là, disait-on aussi, bien qu'il n'y eût pas de souris, à certaines époques, les chats de la contrée se donnaient rendez-vous.

Personne ne parlait à la vieille Bella ; les femmes se signaient à son approche, les chiens hurlaient lugubrement, les enfants pleuraient ; et hommes mûrs et jeunes gens détournaient la tête, parce que son regard « portait malheur. »

II

Seul, un hardi bûcheron, enfant recueilli par elle on ne sait où, n'en parlait jamais qu'avec un respect mêlé d'effroi : l'on disait même qu'à cette crainte s'était jointe une tendresse mystérieuse depuis le jour où, âgé de quinze ans à peine, seul dans la forêt, il s'était fendu la jambe d'un coup de hache et était tombé, baigné dans son sang, loin de tout secours. La vieille, avec des sucs de plantes et deux

ou trois paroles magiques, l'avait guéri, et depuis, le bûcheron s'était de moins en moins éloigné de la demeure de la sorcière.

On disait aussi tout bas, dans les villages voisins, que, depuis cinq ans qu'il menait la même vie sauvage que sa bienfaitrice, il avait appris d'elle les sciences occultes et qu'il pouvait lire dans l'avenir aussi bien qu'un « bohémien. » Mais comme chacun l'aimait à cause de ses allures franches et décidées, personne ne l'accusait de faire un mauvais usage de son savoir. L'on traitait seulement l'enfant trouvé avec plus de respect, et les jeunes filles des environs disaient entre elles que jamais elles ne pourraient se résigner à prendre un tel « païen » pour amoureux. Au fond, toutes y auraient été disposées à cause même du mystère de cette vie; — la curiosité n'est pas une des choses qui tentent le moins les filles d'Ève.

Cependant Lou-Tal — *lou-tal*, en patois du pays, signifie « le tranchant »; c'est sous ce sobriquet que l'on désignait le bûcheron, n'ayant pas un nom de chrétien à lui donner — Lou-Tal, disons-nous, avait vingt ans bien

sonnés. Il commençait à trouver que les grands bois sombres où sa hache résonnait tout le jour étaient bien déserts et que le paysage avait une tristesse sauvage qu'il n'avait pas remarquée jadis.

Lorsque, le soir, il regagnait la cabane où Bella l'attendait, il se sentait pris de je ne sais quelle indéfinissable terreur ; la haute silhouette de sa bienfaitrice l'effrayait, il lui semblait alors être seul au milieu de la nature, à la merci d'un être supérieur doué d'une science et d'une puissance infernales !

Voilà pourquoi, un jour de mai, il revêtit ses beaux habits de laine bleue et, prenant comme à l'ordinaire sa vaillante cognée sur le dos, il répondit aux questions de Bella en disant qu'il avait l'intention ce jour-là de s'enfoncer plus avant dans la forêt pour y abattre les géants séculaires.

Naïf enfant ! il rougit jusqu'au blanc des yeux en faisant ce mensonge... Il croyait pouvoir échapper ainsi à la jalouse surveillance d'une sorcière, lorsque le premier venu aurait remarqué que l'on n'allait pas travailler

en forêt ainsi vêtu et que, seule, l'approche du labeur accoutumé ne mettait pas dans les yeux et dans la voix du bûcheron cet éclat fiévreux !

Les sorcières, on le sait, ont toujours été méchantes ; aussi ce fut avec son regard aigu comme l'acier — son regard de *jettatore* — et son plus mauvais sourire que la vieille répondit :

— Va, mon fils, et que les Destins te préservent de toute mauvaise rencontre !

III

C'était jour de fête au village, et fifres et tambours joyeux résonnèrent ce jour-là aux oreilles de Lou-Tal ébahi, qui, plus habitué au silence solennel des bois, se grisa de tout ce bruit.

Lui, dont le regard n'avait jamais rencontré que le regard scrutateur et froid de la vieille Bella, ou l'œil sanglant du loup guettant sous le hallier, ou bien encore celui de la biche

timide, — se laissait doucement pénétrer par cette chaude lumière, à la fois éclatante et veloutée que lui prodiguaient les yeux des fillettes d'alentour, lorsque, surprises et coquettes, elles le saluaient d'un sourire. Je ne sais pas si je l'ai dit : le « païen » était un beau gars...

Je vous laisse à penser si Lou-Tal s'enivra de toutes ces choses : c'est bien permis lorsque, jusqu'à vingt ans, on n'a fait sa société que de la vieille Bella, des corbeaux du hêtre et des reptiles de la cabane !

Cependant, parmi tous ces yeux aux doux rayons, parmi tous ces rires joyeux, un seul regard, un seul sourire l'attiraient, et, comme l'aiguille de la boussole, que l'on retourne et que l'on déplace, revient après quelques oscillations à un point fixe, Lou-Tal, après de timides détours, revenait sans cesse et presque à son insu auprès de Maria, la fille du garde-forestier. C'est qu'elle était bien belle avec ses mines de chatte sauvage et ses gracieuses allures qui avaient quelque chose de celles d'une biche, mais d'une biche pas

trop effarouchée : l'agreste bûcheron fut séduit. Aussi, quand vint l'heure des jeux, il se trouva parmi les spectateurs, non loin de la fille du garde.

Les villageois faisaient cercle autour d'un haut peuplier soigneusement dépouillé de ses branches, poli et savonné pour la circonstance. Au sommet du mât pendaient un foulard, une bourse brodée, des vareuses et des écharpes que la générosité du seigneur du village donnait aux gars qui seraient assez hardis pour aller les décrocher.

Lou-Tal depuis une heure était là, oubliant et le temps et la récompense qu'il aurait pu si facilement obtenir ; absorbé dans la contemplation du profil impatient et mutin qu'il voyait à quelques pas devant lui ; recueillant comme des oracles toutes les exclamations qui tombaient des belles lèvres de Maria. Il ne se souvenait pas d'avoir éprouvé, durant ses longues rêveries de la forêt, aux brûlantes heures du jour, d'aussi douces sensations que celles qui pénétraient son cœur lorsque, parti du coin de l'œil de la jeune fille, un rayon hu-

mide et doux croisait son regard timide et ardent et le faisait tressaillir au plus intime de son être.

Les jeux continuaient avec entrain et déjà maint lourdaud avait essayé d'escalader le mât, lorsque Maria se retournant soudain et fixant son admirateur qui pâlit en face de ses beaux yeux, s'écria, feignant de s'adresser à ses compagnes :

— Oh! le beau foulard pour des maladroits, personne ne l'aura donc?

Comme un cheval ardent qui sent l'éperon, l'hôte de la sorcière oublia sa sauvagerie, et d'une voix qui vibra au-dessus des murmures de la foule, il s'écria :

— Vous l'aurez, vous, la plus belle!

Puis jouant des coudes, il courut au pied du mât, franchit d'un bond ceux qui recommençaient à grimper et, les repoussant du pied, il s'éleva, à l'aide des poignets et des bras, comme avec deux puissants étaux.

Avant que la foule stupéfaite ne l'eût reconnu, il arrachait violemment le foulard aux brillantes couleurs tandis que, d'en bas, un

tonnerre d'applaudissements et de cris montait vers lui. Il se laissa alors glisser jusqu'à terre, et, rouge, haletant, ahuri, il passa rapidement auprès de la belle fille, et sans presque la regarder, d'un geste gracieux comme celui d'une jeune mère qui pare son enfant en se jouant, il jeta la parure conquise sur le front et sur les épaules de Maria, qui, souriante, un peu étonnée, le laissa faire.

— Il est à toi ! dit Lou-Tal. Puis, effrayé de sa hardiesse, il sortit en courant du village et coupa à travers champs vers la forêt.

Il ne s'arrêta qu'au carrefour où il avait quitté sa hache, et là, loin des bruits de la fête, il se prit à songer longuement. Il lui sembla « qu'il n'était plus le même » et qu'un nouveau soleil bien plus brillant illuminait sa vie ; en même temps il ressentait des inquiétudes qu'il n'avait jamais éprouvées, et les souvenirs de la journée étaient pour lui une source de joies qu'il savourait lentement comme un avare...

IV

Lorsqu'il rentra le soir, Bella contemplait la lune mélancolique qui allait passer au-dessus de la cabane ; les corbeaux noirs tournoyaient, lugubres, au sommet du grand arbre, et les pourceaux, aux environs, fouillaient la terre aride.

— Bonsoir, mère, fit en tremblant le pauvre bûcheron, brusquement rappelé à la réalité par ce sombre tableau.

— Tu ne viens pas du bois si tard, riposta la vieille d'une voix rude et brève, on ne me cache rien : ce soir, comme je cherchais les herbes de la pleine lune, « ta hache a parlé » : tu viens de la fête !

Le jeune homme demeura confondu. Mais, en effet, la hache « avait parlé » puisque la sorcière l'avait trouvée à l'endroit où l'avait laissée son trop confiant propriétaire.

— De plus, ajouta Bella d'une voix solen-

nelle, tu as fait une mauvaise rencontre... Je l'ai lu dans les astres...

Pour nous, qui croyons que les astres s'occupaient fort peu de Lou-Tal, nous supposons que si la sorcière avait lu quelque part, c'était plutôt dans le regard timide et troublé du jeune homme, car ce que la jalouse Bella appelait « une mauvaise rencontre », c'était la gentille Maria dont l'image avait envahi le cœur du bûcheron... chose que bien des magiciennes moins habiles auraient lue sur sa physionomie.

Pendant plus d'un mois, notre héros vécut de la vie fiévreuse des amoureux. Il partait au jour pour la forêt, se promettant bien de fatiguer assez son corps pour ne point donner à son âme le temps de rêver ; attaquant avec furie les plus vieux arbres, ceux qui résistaient plus longtemps à ses coups. Mais, bientôt les doux souvenirs revenaient en foule, il sentait faiblir ses bras et se couchait sur le gazon.

Pauvre jeune homme ! il appelait le soir et la nuit qui versent l'oubli à quelques privilégiés du malheur. Mais, pour les malheureux

de l'amour, il n'est point de trêve, et les songes heureux ne servent, au réveil, qu'à mieux leur faire sentir le vide de la solitude loin de l'objet aimé : c'est l'ironie du supplice de Tantale.

Depuis plus d'un mois donc, l'enfant trouvé n'avait eu que quelques jours de bonheur relatif; c'était lorsque, le dimanche, il s'échappait furtivement, au lieu de travailler, comme il l'avait fait jusqu'ici, tous les jours que le bon Dieu donne, et qu'il allait en courant au village, guidé par le son de la cloche joyeuse : alors sur les pas de la foule le « païen » entrait dans l'église et se blottissait derrière le grand bénitier, pour guetter au passage la belle enfant du garde-forestier, et recueillir, ce qu'elle lui donnait toujours, l'aumône d'un sourire.

V

C'était, croyons-nous, le cinquième dimanche depuis la rencontre de la frairie. Maria n'était plus surprise de voir le sauvage bûche-

ron à la messe de la paroisse : son instinct de femme lui avait déjà dit depuis longtemps pourquoi il y venait.

Or, je ne sais comment cela se fit, fut-ce en se jouant avec la légèreté d'une enfant, ou bien mue par une inspiration d'en haut, que la rieuse Maria, par un mouvement imperceptible et prompt, lança du bout de ses doigts roses, au front du jeune homme, quelques gouttes d'eau bénite, puis traversa lentement l'église en faisant pieusement le signe de la croix.

Lou-Tal avait tressailli au contact de l'eau sainte, doublement consacrée par la main du prêtre et par la main de l'amante ; puis, inconscient, il imita le geste de la jeune fille et ébaucha à son tour un muet signe de croix.

Touché par la grâce, l'enfant du désert comprit dès lors la grandeur de cette Foi qui, en même temps, courbait tant de têtes. Il sentit — lui le fils d'adoption de la *jettatore* — en voyant prier recueillie celle qui lui révélait la vie, un immense amour pour tous les êtres créés, son cœur se gonfla dans sa puissante

poitrine, et quelques larmes, provenant d'un attendrissement inconnu, montèrent à ses yeux.

Mais il s'effraya bientôt, parce qu'il vit aussi, dans un lointain plein d'ombre, une grande femme fuyant à travers la forêt, pendant que l'orage courbait les chênes géants, et traçant dans les airs, du bout de son bâton, des caractères fatidiques qu'illuminait l'éclair. Cette femme était encore la magicienne Bella, et dans sa mante elle emportait un tout petit enfant... cet enfant, c'était lui, Lou-Tal, volé par la sorcière ! Lou-Tal qui s'était senti courbé sous une puissance fatale, jusqu'à ce qu'une puissance plus forte fût venue le délivrer !

Un grand changement, en effet, s'était opéré dans l'âme du sauvage, et, après que le saint mystère fut consommé, il resta absorbé dans une douce extase, presque seul dans l'église silencieuse.

Au bout de quelques instants une main toucha légèrement son épaule, et deux doigts mignons lui tendirent l'eau bénite. Le jeune homme, dont le cœur battit bien fort, fit de

nouveau le signe du salut et sortit sur les pas de Maria.

La jeune fille retournait à la maison paternelle qu'elle devait garder pendant les vêpres, mais, ce jour-là, elle prit un chemin détourné, au lieu de suivre avec ses compagnes la grande rue du bourg; seul le bûcheron l'accompagna.

Ce qu'ils se dirent pendant cette promenade où les buissons d'aubépine semblaient fleurir à chacun de leurs pas, où il y avait un concert sous chaque ramée; ce qu'ils se dirent, nous ne nous hasarderons pas à le répéter, parce que, depuis six mille ans, c'est toujours de la même manière qu'un cœur épris parle à un autre cœur. Il n'y a qu'une différence de langue, de gestes et de mise en scène dans ces éternelles déclarations, — différence qui n'est pas toujours à l'avantage de l'amoureux civilisé.

Or, Lou-Tal était un enfant de la nature, aussi parla-t-il simplement avec son cœur, sans chercher ses mots, sans étudier ses gestes. Le discours ne déplut pas à la fillette, qui

s'enquit de la façon dont on pourrait renouer et prolonger un si doux entretien.

— Le vendredi, dit-elle, vers le milieu de la journée, mon père quitte notre maison du bois et se rend au château pour faire ses rapports au seigneur notre maître ; moi, je l'attends, enfermée dans ma chambre, et souvent il ne rentre qu'à la nuit. Nous pouvons donc choisir un endroit où nous nous rencontrerons vendredi prochain pour parler d'avenir, et où nous nous entendrons sur une grave question qui te concerne. Ami, tu n'as pas été baptisé, je crois, cela fait que tu ne peux pas te présenter à mon père, tu lui ferais horreur ; toi si bon, il te traiterait de païen et de maudit !

Sans s'arrêter à cette dernière phrase et sans en comprendre l'importance, le bûcheron répliqua :

— Chaque vendredi aussi, Bella est occupée à faire bouillir des herbes en prononçant des paroles étranges. Tu dois savoir qu'à moitié chemin, entre ta demeure et notre cabane, se trouve la Clotte dont se détourne avec effroi le voyageur ; mais je t'affirme, mignonne,

que c'est un lieu enchanté où les tourterelles, que l'on ne vit jamais près de la hutte de Bella, viennent roucouler et s'ébattre ; d'ailleurs que peux-tu craindre avec moi ? Vendredi prochain, tu m'y trouveras et tu m'instruiras longuement de ta douce voix, pour que je sache ce qu'il me faut faire afin de n'être plus un sauvage et un bohémien. Nous pourrons nous entretenir ainsi, durant de longues heures, sûrs de ne pas être surpris...

Les deux enfants arrivaient à l'endroit où le chemin se bifurque, ils se séparèrent en courant, l'un prit à droite, l'autre à gauche. Maria regagnait la maison paternelle, le bûcheron se dirigeait vers le repaire de la terrible sorcière...

VI

Bella, en le voyant, se départit du silence de mauvais augure dans lequel elle s'était presque absolument renfermée depuis le jour de la frairie.

— Malheur ! fit-elle, malheur ! le louveteau s'est laissé attirer dans la maison du chasseur, la fille du chasseur l'apprivoise, il deviendra semblable aux chiens qui lèchent la main d'un maître, ses frères du désert ne le reconnaîtront plus pour un des leurs !

Et comme Lou-Tal, accoutumé à ce langage imagé, n'écoutait pas ce que disait la vieille et songeait plutôt aux douces paroles de Maria, qui résonnaient encore à ses oreilles comme une musique lointaine, la mégère s'animant, s'avança vers le jeune homme et, sa large main sur son épaule, lui dit :

— Ecoute : tu as aujourd'hui vingt ans, toute ta force et toute ton intelligence qui jamais ne s'est pliée à des études mesquines. De plus, tu n'appartiens pas à ce peuple dégénéré qui, depuis dix-huit siècles, s'est tour à tour façonné au langage et aux mœurs de ses conquérants. Ta mère était ma sœur — comme moi de pure race celtique — et fidèle à ce culte dont seule aujourd'hui je célèbre les mystères. Ton père était un libre bohème qui, lui aussi, avait recueilli par tradition les magi-

ques secrets qui égalent presque les hommes aux dieux. Tu n'as jamais été marqué au front du sceau dont le Dieu des chrétiens marque ses esclaves, de cette croix maudite qui se dresse maintenant dans tous les lieux où se dressaient jadis les colosses sanglants remplis de victimes dont les cris plaisaient tant à nos dieux ! L'eau d'un baptême ne t'a point affaibli en te dépouillant de la force qui fait que les lois de la nature peuvent nous être soumises, et que les orages et les vents, les maladies et la peur obéissent encore à la dernière prêtresse du dieu des Enfers !

Ainsi blasphémait Bella, et la vieille paysanne, sous un jour nouveau, se montrait dans toute la terrible majesté de l'ange déchu !

Le pauvre bûcheron palpait comme l'oisillon sous le serpent qui fascine.

— Vendredi prochain, ajouta-t-elle, jour où revient le corbeau blanc, le chef de la famille du hêtre, qui tous les siècles m'apporte des ordres et les grands présages — vendredi prochain à minuit tu seras initié aux antiques mystères. Mais, d'ici là, tu ne dois point

franchir l'enceinte dépouillée où je garde mes pourceaux. Je vais t'apprendre dès aujourd'hui à déchiffrer l'*ogham* dont les caractères magiques ornent ma baguette de commandement. C'est la langue des traditions, la langue qui doit être éternelle...

Nous ne savons pas ce qui se passa pendant cette retraite mystérieuse, mais le vendredi, au milieu du jour, Lou-Tal, pâle et résolu, revêtit sans mot dire ses habits de fête, malgré les discours menaçants de la magicienne, qui voyait que sa proie allait lui échapper.

— Eh ! quoi, disait-elle, lâche et ingrat, tu veux m'abandonner, tu n'oses pas attendre quelques heures de plus, lorsque je vais te faire participer à une puissance capable de faire trembler les princes de la terre ! Insensé ! qui s'est laissé séduire par une fille chrétienne et qui est entré sur ses pas dans le temple du Christ, l'ennemi de sa race ! Faible enfant de l'amour, qui n'as pas su résister à des attraits fragiles, reste et je te donnerai pour épouse la plus belle et la plus fière « gitana », fille

de cette race puissante et proscrite qui erre intacte à travers l'Europe !

Mais Lou-Tal, courbé jusque-là par la volonté de la sorcière, se révoltait enfin. Toujours silencieux, il fit, comme le dimanche à l'église, le signe de salut que lui avait enseigné Maria.

Bella pâlit et se tut, vaincue par une puissance supérieure ; les corbeaux qui, depuis trois jours, tournoyaient en croassant autour de la cabane, s'envolèrent au sommet du hêtre ; le chat noir, qui guettait le jeune homme de ses yeux brillants comme des charbons, s'enfuit en poussant un miaulement lugubre et prolongé ; tandis que des légions de serpents ignorés, sortant de sous le lit et de sous les vieux bahuts, se dirigèrent vers la porte ouverte et disparurent dans la lande.

Lou-Tal s'enfuit, effrayé par ces présages ; il allait franchir l'enceinte défendue lorsque la sorcière, tentant un suprême effort, s'écria :

— Puisque mes prières sont impuissantes, connais enfin quel sera ton sort si tu fuis : Fils d'une race maudite, tu ne saurais lutter

contre ta destinée ; tu ne profiteras pas ici-bas de ta conversion et de ta conquête ; les Destins, ton Dieu ne le veulent pas ! Malheur ! c'est aujourd'hui le dernier jour de la magicienne, le temps qui m'avait été donné pour me trouver un successeur finit à minuit. Grâce à toi, fils ingrat de ma sœur, notre culte antique s'éteint... Sois maudit, je te voue à la vengeance de ta longue suite d'aïeux...

Et la vieille, traçant dans l'air quelques signes étranges, rappela les corbeaux du hêtre, les serpents de la lande, et rentra dans sa cabane. Bientôt une fumée épaisse et noire s'échappa du toit conique et, montant droit dans le ciel serein, alla former au-dessus des grands bois un menaçant nuage.

Lou-Tal fuyait affolé...

VII

« Où cours-tu, ami, quel danger te menace ? »

C'était la douce voix de Maria qui venait de rencontrer son amant sur le chemin du rendez-vous.

Hagard, Lou-Tal répondit :

— Je suis maudit, maudit par la sorcière !

— Eh bien ! tant mieux, quand le démon nous maudit, ne sais-tu pas qu'au contraire le ciel nous bénit ?

— J'ai peur, bien-aimée... « Tu ne saurais rien changer à ton sort, m'a-t-elle dit, jamais tu ne profiteras, ici-bas, de ta conversion et de ta conquête ; les Destins, ton Dieu ne le veulent pas !... »

— Vois, interrompit la jeune fille en souriant malgré son angoisse profonde, j'ai plus de courage que toi, mon hardi bûcheron. Faut-il que je t'indique la route ? Est-ce moi qui t'ai promis de te conduire au fond de la Clotte que redoutent les étrangers ?

Lou-Tal, à demi rassuré, oublia, comme l'on oublie un mauvais rêve, la scène qui venait de se passer : le sourire de Maria était si confiant, sa voix si persuasive ; les rayons de soleil dansaient si doucement sur le gazon à

travers les éclaircies de la feuillée ; les oiseaux avaient des notes si joyeuses que vraiment, par ce beau jour de juin, les craintes d'avenir ne pouvaient rester au fond d'un jeune cœur.

Il est, au fond de la Clotte, un tapis de mousse et d'herbe drue sur lequel coulait, comme un ruban d'argent aux chatoyants reflets, le mince filet d'eau d'une source sortant du pied d'un chêne creusé en bassin. Avec le ruisseau timide les deux fiancés gazouillèrent longtemps. Maria disait à son sauvage ami :

— Chacun s'accorde à le dire, vois-tu, tu es un brave gars, seulement tu as vécu trop longtemps avec la vieille fée. Jamais, avec les jeunes gens de ton âge, quand viennent les jours de fête, tu ne t'es assis au banquet fraternel et — dit-on — tel que les païens qui habitent des pays loin, bien loin de nous, tu n'es pas baptisé !

Comme un enfant soumis, le jeune homme baissa doucement la tête sans trop comprendre ce que voulaient dire ces mots qu'on lui jetait comme un opprobre : « Tu n'es pas baptisé. »

— Je ferai ce que tu voudras, bien-aimée ; jusqu'ici, ma vie a été belle comme celle du cerf qui peut vivre sans soucis loin des chasseurs et des meutes avides, mais tu m'as montré qu'elle pouvait être plus belle encore. Dis, que dois-je faire ?

— Dès maintenant, sans rougir des rires des petits enfants, tu iras au catéchisme du Recteur qui t'instruira dans la Foi, jusqu'au jour prochain où tu feras ta première communion. Tu le verras, ami, ce jour est mille fois plus beau que le jour de notre rencontre. Or, ce jour-là, je le jure par la Madone, si tu n'oses pas « parler à mon père », c'est moi qui lui parlerai pour toi, il ne pourra plus me répondre alors, comme les méchants du bourg, que tu es un païen et un maudit.

— Je ne sais vraiment pas ce que tu entends par « ma première communion », mais pour la foi, si c'est elle qui, dimanche, à l'église, courbait toutes ces têtes, je crois aussi, et comme les autres, je me suis incliné. Ce jour où, pour la première fois, je fis le signe que je t'avais vu faire, je crus voir apparaître sur l'autel illu-

miné le Grand Maître de tout ; depuis, je me suis senti libre, affranchi d'un pouvoir fatal. Cette eau que tu me jetas au front, en te jouant peut-être, pour moi n'a-t-elle pas été un baptême ? Seulement, à ce moment, je me suis senti la force de t'avouer mon amour et j'ai presque su l'exprimer, moi qui jusqu'ici n'avais parlé qu'à Bella ou aux hôtes de la forêt !

Ainsi devisaient les deux jeunes gens, seuls sous l'œil de Dieu, beaux comme Adam et Ève aux premiers jours de la création.

Cependant la magicienne avait tout mis en œuvre pour réaliser ses menaces, le sombre nuage avait peu à peu grandi dans le ciel et, sur la terre, la nuit se faisait avant l'heure du crépuscule.

Les deux enfants ne s'étaient pas aperçu que maintenant seuls dans la forêt ils gazouillaient encore, que tous les oiseaux s'étaient tus et qu'un silence de mort planait aux environs.

Soudain, à leurs pieds, un grondement sourd se fit entendre, et, comme le pont d'un vaisseau secoué par la vague, la terre trembla, les chênes et les hêtres craquèrent sur leurs têtes ;

Maria et son fiancé furent jetés dans les bras l'un de l'autre, unis dans un involontaire embrassement.

Cela eut la durée d'un éclair, et, quand ils se regardèrent, plus surpris qu'effrayés, les arbres frémissants s'étaient remis en place, le ruisseau murmurait toujours, mais la nuit s'était faite, une nuit sans étoiles ! Maria voulut rire pour tromper ses frayeurs, mais Lou-Tal s'écria :

— Je me souviens, bien-aimée, nous allons mourir... La sorcière ne m'a-t-elle pas dit ce matin : « Tu ne profiteras pas de ta conversion et de ta conquête !... »

— Si tu meurs, tu ne mourras pas sans baptême, fit la jeune fille qu'un courage surnaturel animait, reçois-le de ma main et sois en paix ; à ce moment solennel la main d'une fiancée vaut bien celle d'un prêtre.

Et coupant une belle fleur de lis qui se balançait à ses pieds, elle emplit le calice avec l'eau du limpide ruisseau, puis la versant lentement sur le front du jeune homme incliné à ses genoux :

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit — dit-elle — changeant ce nom païen de Lou-Tal que t'ont donné les méchants, je te baptise Pierre, du nom de mon père, et Noël, qui veut dire « nouveau », parce que dès maintenant tu es absous et régénéré !

Elle avait à peine achevé ces paroles qu'un long cri de rage retentit dans les airs au-dessus de leurs têtes ; la terre frémit de nouveau, et l'éclair illumina d'une lueur livide les profondeurs du bois où semblaient se mouvoir des formes fantastiques.

— Je vois la sorcière... nous allons mourir...

— Je le sais, répondit l'intrépide enfant à son fiancé, nous n'en serons unis que plus tôt et jamais au moins nous n'aurons été séparés...

Enlacés, les lèvres unies, ils virent les vieux chênes crouler sur leurs têtes aux lueurs bleuâtres des éclairs ; la terre se fendit et les reçut ensemble... Et leur dernier regard put apercevoir, planant sous la nue, la face hideuse et contractée de Bella, entourée d'un sinistre cortège d'oiseaux de nuit...

VIII

Le lendemain, au village, on assura que le vendredi soir après l'*Angelus*, vers la Clotte, la terre avait tremblé et qu'un horrible nuage d'où partaient des éclairs et des cris était resté jusqu'à la mi-nuit suspendu au-dessus de ce point de la forêt, quand partout ailleurs le ciel était serein. Il fallut bien le croire lorsque, à la Clotte, on trouva des arbres à moitié enfouis dans le sol, d'autres rompus et déracinés.

Le ruisseau du baptême avait disparu, mais la terre, à sa place, était toujours couverte d'un vert gazon, et le lis de la veille, au milieu de ce bouleversement, avait épanoui ses deux plus belles fleurs !...

Maintenant, autour de la Clotte, les arbres ont repoussé et le temple de Bellisama a toujours son aspect solennel et sauvage ; si l'on n'y voit plus le lis du siècle dernier, son frais gazon s'émaille encore de myosotis, la fragile fleur du souvenir...

Le garde ne sut jamais ce qu'était devenue sa fille, et longtemps il pleura, le pauvre homme, toutes les larmes de ses yeux.

Pendant cette nuit funeste, cabane et sorcière avaient disparu ; les corbeaux, depuis, n'ont plus hanté le hêtre... Mais, à la place où s'élevait la chaumière maudite, se trouve un grand espace circulaire, brûlé et noirci par une cause mystérieuse. Les incrédules prétendent que là, jadis, les bûcherons faisaient des monceaux de troncs d'arbres auxquels ils mettaient le feu pour avoir du charbon, mais je n'en crois rien. La preuve?... C'est que j'ai recueilli pour la postérité la légende de *Bella* — *la dernière Sorcière*.





LE ROCHER DES FIANCÉS

LÉGENDE QUERCYNOISE

—*—

A LÉON VALÉRY,
mon premier maître en « gay-sçavoir ».

I

Le mois de mai, dans la prairie,
A brodé ses plus belles fleurs ;
Des rubans neufs pour la frairie,
Des rubans aux fraîches couleurs !
Préparez votre humble toilette :
Jupon rouge, corsage noir.
Jeune filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

II

-- « Comme demain, disait l'aïeule,
Un jour de fête, au bourg voisin,
Rose la blonde s'en fut seule,
Seule avec le joyeux Alain :
Ils poursuivaient un but honnête,
Ils s'aimaient, chacun put le voir.
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

III

Au son des fanfares joyeuses,
Ils dansèrent tous deux longtemps ;
Rose la blonde et les danseuses
Riaient des danseurs haletants !
Et puis on se mettait en quête
D'un banc à l'ombre pour s'asseoir.
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

IV

Elles parcouraient le village,
Chacune au bras de son vainqueur.
Quand le bal finit, la plus sage
Cesse de comprimer son cœur ;
Puis on rougit, et l'on s'arrête,
On se mire aux eaux du lavoir.
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

V

Rose n'entendait, autour d'elle,
Que des propos faits pour charmer.
Chacun disait : « C'est la plus belle,
« Ils sont bien dignes de s'aimer !

« Alain mérite sa conquête,
« Voyez-les : sagesse et devoir !... »
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

VI

Pleins de jeunesse et pleins de vie,
Ils s'en allaient ainsi tous deux,
L'admiration et l'envie
Formaient un concert autour d'eux !
Tels nous marchons ; mais la tempête
Grossit, grossit sur son char noir.
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

VII

Ils descendirent la colline,
Joyeux et la main dans la main ;
Les blanches fleurs de l'aubépine
Semblaient naître sur leur chemin.
Ils descendaient : rien ne l'arrête
Celui qui court après l'espoir !...
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

VIII

Ils descendaient, et sur la terre
Flottaient des sons mélodieux :
C'est l'heure où le farfadet erre
Sous le brouillard mystérieux.
La lune brillait sur leur tête,
Mais ils couraient sans le savoir.
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

IX

Rien ne troubla leur rêverie ;
Ni l'écho tremblant, incertain,
Des derniers chants de la frairie,
Ni l'*Angelus* du bourg lointain.
L'église illuminait son faite
Et brillait à l'horizon noir.
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir...

X

Il est, au fond de la vallée,
Un églantier sur des débris :
C'est là que la roche éboulée
Jadis offrait de doux abris,

Témoins de charmants tête-à-tête,
Lorsque deux on venait s'asseoir !
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

XI

Ce jour, hélas ! Alain et Rose
Vinrent s'asseoir sous l'églantier...
Il ne faut pas, quand on repose,
Reposer trop loin du sentier,
Car au-dessus de votre tête
Menace encore le rocher noir !
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

XII

Alain et Rose confiante,
Reposaient la main dans la main ;
Rose lui disait souriante :
« Nous aurons un beau lendemain... »
Lorsque, soudain, jusqu'à son faite
Frémit, hélas ! le rocher noir !...
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

XIII

Pauvres enfants ! dans leur extase
Ils tressaillirent à la fois :
Le roc chancelait sur sa base !
Un bruit sourd troubla le grand bois ;
L'orfraie, au-dessus de leur tête,
Jeta son cri de désespoir !...
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir.

XIV

Et depuis lors, dit la grand'mère,
Ils dorment la main dans la main,
Sous le rocher plein de mystère ;
Allez-y, pour prier, demain !
Priez pour celui qui s'arrête
Près du danger sans le savoir...
Jeunes filles, après la fête,
Redoutez le démon du soir !»





LA

LÉGENDE DU PRÉ-MAUDIT

— *remer* —

A POUVILLON.

I

C'EST une vallée pittoresque, quoique peu profonde, qui, du nord-est au sud-ouest, coupe en serpentant le dernier plateau du pierreux pays des Cadourques et se dirige vers le riant Agenais.

Le mince ruisseau, bordé de prés étroits, ressemble à un ruban vert posé au milieu des champs cultivés. La paroisse de F***-le-Grand — qui toujours ne s'est pas appelée ainsi puisque, d'après un vieux pouillé, au xvi^e siècle, l'église du hameau était sous le vocable de

Sainte Madeleine de Molas, — la paroisse de F***, dis-je, est coupée en deux par la fraîche vallée.

Presque au centre, et portant son tribut au ruisseau, l'on voit sourdre, du pied d'un mamelon en forme de tumulus et que surmonte un pigeonnier, la fontaine de Dalou, profonde et intarissable : ce monticule gazonné, au niveau duquel s'étend la large tête d'un hêtre séculaire, est Miramont — la jolie montagne.

Comment, quand il ne recevrait que l'eau fournie par la fontaine, ce cours d'eau parcourt-il maintenant si peu d'espace ?

C'est que, vers l'Agenais, un peu avant d'arriver au grand bois appelé la Garenne, — qu'il longeait jadis, — au milieu d'un pré, le ruisseau s'abîme en grondant dans un gouffre.

En aval, son lit reste à sec depuis un demi-siècle, époque à laquelle, sous les pieds des faneurs, l'abîme se creusa soudain. Je me souviens d'avoir vu par là, il y a quelques années, le sommet d'un peuplier englouti.

Je vous conterai peut-être un jour l'histoire

de la ville de Molas, dont nos savants Cathala-Côture, Delpon et Lacoste n'ont jamais parlé.

Je vous dirai comment Molas fut peu à peu engloutie et comment son église entière, bâtie il y a bien longtemps, bien longtemps, sur l'emplacement de la Garenne, descendit tout d'une pièce dans un puits qui se forma sous ses fondements.

On a poussé la complaisance jusqu'à me montrer l'endroit où l'on a creusé, il y a plusieurs siècles, pour tâcher de repêcher au moins les cloches, mais, arrivées à l'orifice du gouffre, elles retombent toujours. Si bien que, maintenant, on y laisse les gros quartiers de granit moussu, avec lesquels il est comblé, et, là comme ailleurs, croissent des chênes d'un âge respectable.

Si j'étais savant, je vous dirais que ce qui témoigne en faveur de l'existence de Mollas, c'est que *mole*, en latin, signifie « digue » et que — en effet — en défrichant les prés du vallon, partout on a trouvé des débris de constructions antiques : chaussées de moulins, conduits en terre cuite, etc.

Que, de plus, feu le savant abbé Paramelle, qui a presque inventé chez nous l'art difficile de découvrir les sources — art qui lui a rapporté quelque chose comme deux ou trois millions — prétendait que ce plateau, de deux cents mètres d'altitude, était traversé par une large rivière souterraine, de là les mystérieux grondements que l'on entend parfois dans les prés de Dalou et ces effondrements soudains qui, il y a nombre d'années, engloutirent une ville florissante, et plus récemment... un simple peuplier.

Mais voilà bien des détours pour vous dire que dans la courte bande de prairie qui descend de la fontaine et coupe à angle droit, au bout de deux cents pas, le petit vallon, se trouvait, à gauche du chemin qui longe le ruisseau affluent... le cimetière de Molas !

Et je suis certain de ce que j'avance puisque le chemin — bordé d'un côté par une haie vive où se marient agréablement les baies d'aubépine et d'églantiers, les pruneaux violets et les mûres rouges, vertes ou noires — est encaissé de l'autre par quelques pans de

murailles où se trouvent encastrés, au milieu des pierres, une certaine quantité de crânes, de fémurs et de tibias à peu près pétrifiés.

Pour peu que l'on ait l'imagination vive, c'est un beau site pour une légende. Aussi, au milieu de ces prés que le paysan couvre d'or quand il les achète, au pied de la funèbre muraille, se trouve un espace de quelques mètres carrés, que le propriétaire n'a jamais pu faire défricher et qu'il s'est bien gardé de travailler lui-même.

Ce récit vous dira pourquoi.

II

Il y a vingt ans de cela, Rouzetto (1) la couturière était une belle jeune fille au type grec, aux cheveux noirs, aux formes opulentes et posant coquettement sur ses tresses d'ébène

(1) Diminutif de Rose ; « petite rose » en dialecte quercytain.

le foulard aux brillantes couleurs, plié en rosace à la manière des filles de Villeneuve.

Rose venait souvent travailler dans le Causse, et, chaque soir, à l'*Angelus*, quand le crépuscule se fait et que des brouillards phosphorescents flottent sur le vallon, elle se retirait vers la maisonnette où l'attendait la vieille grand'mère — la seule personne que Dieu lui eût laissée pour la garder et pour lui donner un bon conseil sur cette terre où l'on en a tant besoin.

Chacun savait que Rouzetto ne craignait ni les feux follets qui poursuivent les profanes bien loin du cimetière de Molas — qu'elle longeait pour rentrer chez elle, — ni les loups ravisseurs — quels qu'ils fussent. Cependant la jeune fille n'avait d'autres distractions en route que ses joyeuses chansons ; d'autres armes offensives que ses ciseaux brillants suspendus à un ruban de soie ; d'autre égide qu'une courte prière murmurée à la hâte aux plus sombres passages, — après quoi, plus haut et sur un rythme plus vif, elle reprenait sa chanson.

Ce que Dieu garde est bien gardé !

Lorsque, aux veillées d'hiver, groupés autour de l'âtre, on racontait en se signant de terribles histoires; lorsque chacun, d'une voix basse et tremblante, faisait part à son voisin des étranges choses qu'il croyait avoir vues, — Rouzetto souriait doucement et ne tremblait jamais.

Comme bien vous le pensez, la belle fille n'était pas sans amoureux, mais, quoique coquette, elle savait les tenir à distance. Les seuls qui eussent le droit d'avoir un peu d'espoir étaient : d'abord Jean-Louis, un gaillard frais et blond, trapu et joufflu, l'ami d'enfance, plus âgé qu'elle de quelques années à peine, — un bon garçon redoutant par dessus tout sa bonne amie et... les revenants.

Le second, Michaël, était un grand diable d'étranger, habitant le pays depuis fort peu de temps et travaillant comme ouvrier terrassier chez les propriétaires voisins. C'était, disait-on, un ouvrier des chemins de fer et — pour les campagnards qui estiment fort peu ces « pionniers de la civilisation » — ce titre

était le synonyme de vaurien — ou à peu près.

Quoi qu'il en soit, Michaël, grâce peut-être à sa faconde et à ses allures d'esprit fort, avait su prendre un grand ascendant sur l'esprit de la courageuse et honnête jeune fille ; si bien que, depuis la dernière foire, Jean-Louis s'était aperçu qu'il avait maintenant un rival sérieux.

— Passe encore, lui avait dit Rose, si tu étais brave comme Michaël ! Ce n'est pas toi, mon pauvre ami, qui te chargerais, comme lui, d'aller défricher le pré où se trouve le « tombeau du Saint ».

Jean-Louis avait pâli à ce quasi défi, et, pour détourner la conversation, il s'était approché de l'étalage d'un marchand, qui — à l'aide de l'un de ces disques entourés d'une grille de pointes régulièrement espacées, dont quelques-unes portent des numéros clairsemés, — mettent des oranges en loterie. Il jeta cinq centimes sur la table et donna une brusque impulsion au disque, qui tourna longtemps en grinçant contre la languette d'acier ; la

languette s'arrêta tout près du numéro cinq, mais un point en deçà.

— Je n'aurai pas poussé assez fort, fit le pauvre garçon qui avait bien autre martel en tête, et, passant une main dans ses cheveux crépus, il plongea l'autre dans son gousset et en retira un second sou.

Rien encore ! mais cette fois-ci la languette s'arrêta tout près du n° 12 — le gros lot ! — seulement elle l'avait dépassé d'un point.

Derrière lui Rouzetto riait d'un rire étouffé. Alors, rougissant très fort, il jeta sur le banc du marchand toute la monnaie de cuivre qu'il avait dans ses poches.

— Voilà onze sous de plus, glapit l'industriel impassible ; jeune homme, vous pouvez « tourner » onze fois encore !

Alors le pauvre amoureux, fiévreusement, sans presque regarder, poussa dix fois de suite la petite roue où la languette, avec un bruit de crécelle, indiquait, avec une constance désespérante... les espaces vides !

— Allons, Monsieur, vous n'avez plus qu'un coup, — dit avec flegme le négociant.

Jean-Louis découragé poussa doucement la roue : il amena le numéro 2 — qu'annonça aussitôt la voix retentissante du marchand :

— Deux oranges à Monsieur, fit-il en voyant arriver de nouveaux chalands.

Le pauvre garçon prit ses deux oranges et se retourna pour les offrir à son amie, qui les accepta en lui donnant une bourrade d'amitié et en lui disant :

— Nigaud, elles te coûtent *treize* sous : le prix d'une journée pour deux oranges !

« Treize sous ! » Ces mots produisirent sur le jeune homme l'effet d'un glas. Ce n'était qu'au treizième coup qu'il avait gagné ; à coup sûr cela allait lui porter malheur. Aussi, bien vite, il se perdit dans la foule en songeant au « Pré du Saint, » aux treize sous et à la bourrade que Rose venait de lui donner... mais bien moins fort que par le passé, hélas ! Et il soupirait, le malheureux, en rêvant à tout cela — car chacun sait, en Quercy, que plus les coups de poing donnés par une jeune fille sont forts, plus son « amitié » est grande.

Après avoir assez longuement médité sur

toutes ces choses, il chercha à retrouver Rouzetto dans la foule. Il l'aperçut bientôt assise sur un banc de pierre, sous un arbre du *foirail*, et mordant à même, de ses belles dents blanches, dans le beau fruit doré.

Non loin de là, Michaël s'avancait en louvoyant.

La belle retira son orange pour lui sourire de ses fraîches lèvres humides, et l'ouvrier, avec ses airs de matamore, vint s'asseoir sur le banc, à côté de la jeune fille.

Il dut lui dire de charmantes choses, puisque Jean-Louis les vit rire aux éclats. Puis Rouzetto offrit à Michaël ce qui restait du fruit où elle avait mordu, et lui, du bout des doigts, en prit deux ou trois quartiers, — juste à l'endroit où avaient grignoté les belles dents de la couturière.

Certainement, Jean n'était pas méchant, mais il avait le sang chaud, et, frémissant de colère, il rentra dans le bourg en murmurant : « Il faut que cela finisse ! »

III

Chacun se retirait ; la jeunesse des environs, deux à deux, coupait à travers les champs et les bois, choisissant, de préférence à la route poudreuse et battue, les chemins couverts et fleuris ; chacun s'en allait avec sa promesse.

Seule Rouzetto fut obligée, ce jour-là, à s'en retourner sagement avec les matrones bavardes. Dieu sait si elle écouta leurs commérages, distraite comme elle l'était par une vague inquiétude ; ni Michaël, ni Jean-Louis ne s'étaient présentés, à l'heure du départ, pour l'accompagner...

Voici ce qui s'était passé : l'ami d'enfance de Rose avait impatiemment attendu que l'étranger abandonnât l'ouvrière pour aller, suivant son habitude, boire à l'auberge prochaine, un coup de vin blanc du pays.

Longtemps il l'avait guetté, puis, l'ayant vu entrer, il l'avait suivi et était allé s'asseoir

à la table où le terrassier vidait seul une « chopine. »

— Ça, — fit d'un ton délibéré Jean-Louis qui, s'il rougissait devant une jeune fille et tremblait aux récits des apparitions, n'avait jamais tremblé devant un homme et, en semblable cas, n'avait jamais rougi que de colère; — or ça, dis donc, l'intrus, crois-tu que nous te laisserons longtemps en conter à toutes les jolies filles du pays? Rouzetto est ma promise! De tous temps ses pauvres parents — que le bon Dieu ait leurs âmes — l'avaient engagée aux miens pour leur fils Jean-Louis... Si tu y touches, malheur!

— Mais, mon pauvre ami, répliqua l'autre sans s'émouvoir et avec son sourire faux, je veux bien te la laisser, mais est-ce ma faute si elle ne t'aime pas?...

Le coup porta.

— Elle m'aimerait si tu n'étais pas là, elle m'aimait avant! maudit coureur; il faut que tu m'aies « jeté un sort! »

— Là, pas de gros mots, répliqua Michaël d'une voix basse et avec son sang-froid de

mauvais augure, je comprends bien que l'un de nous est de trop dans le pays, mais comment faire pour savoir lequel des deux ? Si nous essayons du couteau, la justice inquiètera celui qui tuera l'autre, et la belle, sans doute, lui boudera. Or, tu sens bien, ami, que, pour te faire plaisir, je ne vais pas abandonner une partie qui a un aussi attrayant enjeu.

— Il y a un moyen ! interrompit Jean-Louis d'une voix sourde, en se versant une copieuse rasade ; il y a un moyen, mais un moyen terrible ! Celui-là causera non-seulement la mort, mais aussi la damnation de l'un de nous...

— Va pour la damnation ! ricana l'étranger, depuis longtemps j'en ai pris mon parti. Voyons quel est le moyen qu'a trouvé ton esprit inventif ?

— Voici, et, pour en rire, il faut être un maudit comme toi. Quant à moi, je crois, comme à l'Évangile, tout ce que je vais te dire ; mon grand-père y croyait, le pauvre vieux, et la grand'mère m'en a souvent parlé

en me prenant sur ses genoux lorsque j'étais tout petit. Écoute, et souviens-toi que moi qui ne tremble devant personne, je sens frémir ma voix quand je raconte l'*histoire* : si tu étais du pays, tu saurais par cœur la Légende du Pré-Maudit et pourquoi son dernier propriétaire, qui était un grand seigneur de la ville, ne put à prix d'or le faire défricher, car ni pour de l'or, ni pour de l'argent, un chrétien ne touche aux choses sacrées.

— Ça sera long, je vois, — interrompit ironiquement Michaël. — La Torte, apporte-nous deux bouteilles de plus !

La Torte apporta les deux bouteilles ; déjà les buveurs étaient sortis un à un ; le paysan laborieux se retire toujours de bonne heure pour ne point gaspiller inutilement des forces que réclame le travail du lendemain. La nuit se faisait. La maîtresse du bouchon alla fermer les volets et alluma une chandelle de suif qu'elle plaça entre les deux buveurs ; puis, souriant de ses longues dents jaunes à ses clients, elle remonta dans la salle d'en haut.

Jean-Louis, après un long silence, reprit :

— Ça serait long, oui, surtout si je contais tous les malheurs qui sont arrivés à ceux qui, par actes ou par paroles, n'ont pas respecté le mort du Pré-Maudit. Je te dirai seulement que, d'après les anciens, trois cercueils renferment le *saint* : le premier est en plomb, le second en argent, le troisième en or. Malheur à celui dont la bêche rencontre le premier couvercle : aussitôt la terre est balayée par une puissance invisible, les trois cercueils s'ouvrent avec un bruit de tonnerre, et, si l'impie ne recule pas assez vite, s'il ne ferme pas assez tôt les yeux, il tombe mort !

Ce qu'il voit, on ne le sait pas au juste, attendu que tous ceux qui l'ont vu ont trépassé à l'instant. Grand'mère prétendait que c'est une belle dame, vêtue d'une robe plus blanche et plus brillante que la neige de décembre, et dont le visage est si doux, si beau, si rayonnant dans la grande boîte d'or pur, toute garnie de velours rose, que, si l'on ose jeter sur elle un seul regard, on se sent mourir de plaisir. Grand'père, au contraire, disait que dans la boîte d'or, doublée de velours noir,

était étendu un guerrier armé de toutes pièces, comme au temps des seigneurs; ce guerrier lance des regards si terribles à travers les trous de sa visière baissée que — quoiqu'il soit mort depuis des mille et des mille ans — son regard tue les plus braves!

Michaël, souriant doucement, versait des rasades au jeune homme dont les joues s'enflammaient de plus en plus. On n'entendait plus, au dehors, que les rares appels des retardataires et quelques roulements de voitures. La vaste salle du rez-de-chaussée de l'auberge n'était occupée que par les deux rivaux. En haut s'élevait une vague rumeur : bruit de voix, cliquetis de fourchettes, — c'étaient des commerçants qui causaient de leurs affaires en prenant le repas du soir. La lueur jaune et fumeuse de la chandelle de suif éclairait le regard sombre et ardent de l'étranger qui, oubliant de boire, guettait le jeune homme — comme un fauve guette sa proie.

Jean-Louis, par distraction, buvait coup sur coup et parlait d'une voix solennelle et basse, mais son geste était fiévreux, sa joue ardente.

— Ce qui prouve que tout cela est vrai, c'est que lorsque la canaille de la grande Révolution descendit dans le pays pour brûler et piller églises et châteaux, le chef — un renégat de chez nous — alla, une nuit, avec quelques complices, au Pré-Maudit pour s'emparer des cercueils d'or et d'argent. Longtemps ils piochèrent... Tout à coup le chef heurta quelque chose de dur. Aussitôt on entendit comme un grondement souterrain, la terre trembla et l'apparition mortelle se montra au milieu des trois cercueils ouverts : le malheureux voleur tomba la tête la première dans le trou ; les cercueils se refermèrent avec un bruit terrible et, le lendemain, on trouva la fosse comblée, — mais les pillards effarés s'étaient enfuis et plus jamais ils ne reparurent.

Dix ans après, le propriétaire voulut creuser où avaient fouillé les sans-culottes ; pendant plusieurs nuits il travailla, — la population ne lui aurait pas permis de toucher en plein jour à la terre sacrée. Le vendredi de la première semaine, on le trouva mort sur le trou recomblé !

Du temps de mon grand-père, Mathieu des Clozets, qui avait cinq enfants à nourrir, sans compter ses vieux parents, entreprit, pour dix écus, de défricher le pré, qui venait de passer aux mains d'un propriétaire de la ville. Arrivé à l'endroit fatal, sa bêche heurta le cercueil de plomb, il n'eut que le temps de bondir en arrière, et c'est à peine s'il vit un coin de la robe blanche ou les yeux du vieux chef... mais, le lendemain, Mathieu était fou !

La voix de Jean-Louis vibrait maintenant dans la salle déserte avec toute l'énergie de la conviction. Michaël, sombre et rêveur, ne souriait plus. Ces exemples l'effrayaient-ils, ou songeait-il à autre chose ? Quand le narrateur s'arrêta un moment pour prendre haleine, il tressaillit, et, s'emparant de la bouteille, il emplit de nouveau le verre de Jean.

— Tu dois avoir soif, j'ai presque tout bu en t'écoutant. Mais, une question ; à quoi bon me prouver que tu crois à toutes ces fadaïses, bonnes tout au plus à effrayer les enfants et les jeunes filles ? Va, poltron, tu ne me communiqueras pas ta peur.

— Poltron ! fit Jean qui bondit et frappa la table où se heurtèrent verres et bouteilles ; — poltron, moi ! Écoute, Michaël : de tous les dangers connus et contre lesquels deux bons bras peuvent lutter sur cette terre, je ne crains rien ! Mais il s'agit d'une mort soudaine, inévitable, contre laquelle le courage et la force ne peuvent rien ! De plus, c'est peut-être la damnation dans l'autre vie. Eh bien ! pour te prouver que je ne suis pas lâche, et surtout pour que l'un de nous disparaisse, je consens à tout braver ! L'hiver approche et le nouveau propriétaire du pré cherche des ouvriers pour « défoncer » l'emplacement interdit : si tu le veux, Jean-Louis et Michaël s'offriront.

— Tope ! cela me va, — s'écria le terrassier dont l'œil brilla soudain de tout l'éclat d'une joie sauvage et contenue, et, par dessus la table, il tendit une main dans laquelle Jean plaça sa main loyale ; — cela me va d'autant mieux que le propriétaire offre une forte somme, mais... part à deux, n'est-ce pas ?

Jean se signa.

— Dieu me préserve, je te l'ai déjà dit, d'accepter de l'argent pour toucher à une chose sacrée ; au contraire, je commanderai des messes pour le repos de l'âme de celui de nous deux qui succombera ; entre nous, c'est le jugement de Dieu, voilà tout ! Et, comme il y a un Dieu, je le crois : c'est la mort pour l'un de nous !

Michaël, cette fois, eut un sourire étrange, et, remplissant les deux verres jusqu'au bord, il heurta le sien contre celui de son rival en disant :

— Trinquons sans rancune ; tu l'as dit, et je le crois aussi : c'est la mort pour l'un de nous !...

IV

A quelque temps de là, Rose, seule à la Garenne, faisait, armée d'un grand balais, des tas de feuilles mortes. C'était bien aussi

la morte-saison pour l'ouvrière de campagne, la Toussaint était passée et le travail chôrait; mais toujours la vaillante fille trouvait le moyen de se rendre utile en amassant les feuilles jaunies qui devaient composer, pendant tout l'hiver, la litière de la belle vache blanche et noire, principale ressource de la grand'mère.

Novembre avait commencé, mais les joyeux rayons du printemps de la Saint-Martin illuminaient encore de féériques reflets la vaste clairière; c'était une tiède journée, sans air et sans nuages, mais dans cette solitude on n'entendait rien qu'un gémissement de feuilles froissées et aussi quelquefois un soupir de Rouzetto.

Si quelque jeune gars curieux avait alors guetté la jeune fille, il se serait sans doute demandé ce qui, ce jour-là, mettait tant de tristesse au front de Rose et pourquoi ses bras, jadis infatigables, retombaient par moments comme découragés. Cela lui aurait paru d'autant plus étonnant que jamais, plus que maintenant, la nature n'avait été parée d'un

plus splendide décor : c'étaient des feuilles de toutes formes encore vertes, ou rouges, ou orangées, se découpant nettement sur le clair azur du ciel ; c'était un vert tapis de mousse encore brodé, çà et là, de gentilles fleurs ; et, baignant tout cela, une atmosphère de ces senteurs exquises qu'exhalent les forêts, aromes qui fortifient le cœur et mettent l'âme en fête.

Cependant la couturière venait de se laisser tomber, plutôt qu'elle ne s'était assise, sur l'un des monceaux de feuilles desséchées.

De son étroit corsage, elle retira une large médaille de cuivre suspendue à une chaînette d'argent ; elle la baisa à plusieurs reprises et longtemps elle la contempla, semblant lui confier le secret de ses préoccupations.

Un bruit lointain de branches brisées et de feuilles froissées annonçait l'approche d'un visiteur, mais la pauvre enfant était trop absorbée pour entendre les bruits de la terre.

Bientôt déboucha, en face d'elle, à l'autre extrémité de la clairière, Jean-Louis, — mais pas le frais garçon d'autrefois ; — il était main-

tenant pâle et amaigri, sa démarche était saccadée, presque fiévreuse. Comme un daim effarouché, il s'arrêta court en reconnaissant Rose. A l'instant, la jeune fille relevait la tête, et, sans étonnement comme sans hésitation, elle lui fit signe de la main de venir prendre place à ses côtés.

— Je t'attendais, fit-elle ; depuis deux mois, pourquoi me fuir ?

Le pauvre amoureux s'était avancé. Debout devant elle, baissant les yeux pour cacher ses larmes, il ne savait que balbutier.

— Tu ne dis rien ? reprit Rose, voici ce que tu penses, ce que tu devrais me dire :
« Tu as été coquette et cruelle ; depuis l'en-
« fance nous nous étions aimés ; malgré ma
« gaucherie, à cause d'elle peut-être, j'étais
« le préféré de ton cœur ; mais, pour me
« tourmenter ou pour me faire sortir un peu
« de mon humeur égale tu as voulu, il n'y a
« pas longtemps, t'occuper de cet étranger
« nouveau venu. Peu à peu, tu t'es laissée
« charmer par ses manières hardies, par les
« récits qu'il te faisait si bien, et, à défaut de

« ton cœur, ton orgueil a été séduit ! » Tu devrais me parler ainsi, Jean-Louis, et moi je te répondrais : Pardonne, c'est toujours toi que j'aime !

Et la jeune fille, saisissant l'une des mains de son fiancé, l'attira auprès d'elle ; lui eut un sanglot terrible, il se laissa presque tomber sur le lit de feuilles qui gémissent. Mais, peu à peu, rappelé à la réalité de son bonheur par une douce et tiède pression, il sourit à travers ses larmes, et, comme un enfant craintif, il regarda Rose qui lui souriait aussi de ses beaux yeux noirs et humides.

— Quoique tu ne m'aies pas parlé depuis la foire de septembre, je sais tout. *Il* m'a tout dit un jour, et, depuis, je l'ai toujours fui. Cet homme, vois-tu, c'est le *Mauvais* qui a voulu tenter de détruire notre bonheur, mais il n'y parviendra pas ! J'ai su par lui que tous deux vous aviez entrepris la défriche du Pré-Maudit et moi, qui riais des terreurs de nos voisins quand, aux veillées d'hiver, ils racontaient chacun une terrible histoire ; moi qui, après cela, partais seule et à

toute heure pour regagner la cabane isolée où je garde ma grand'mère ; moi qui n'ai jamais tremblé quand les follets me poursuivaient dans le sentier désert, eh bien ! j'ai eu peur... peur pour toi ! Et, je te le dis à toi, Jean, l'ami de mon cœur, mon promis : renonce à l'entreprise, et, je te le jure encore, ma main dans la tienne, plus jamais je ne parlerai à Michaël ; je le fuirai comme un lépreux, comme un excommunié ! Renonce à tenter Dieu en allant travailler le « pré du Saint ; » qu'il y aille seul, l'impie, et, s'il faut lui « payer un dédit », j'ai des économies, je te les donnerai ! Mais, je t'en prie, oh ! ne vas pas t'exposer à voir la Dame-Blanche ou le Chevalier-Noir qui gardent le tombeau !

Le pauvre Jean avait écouté, en extase, la douce voix tremblante de sa fiancée. Jamais, jamais elle ne lui avait ainsi parlé. Heureux, il la regardait comme on regarde un être cher que l'on a cru mort et qui revient à la vie. Tout à coup il s'écria :

— Maintenant, je veux vivre !

— Vis et nous serons heureux dans la petite

maison de grand'mère au carnaval prochain, — fit Rose avec un irrésistible regard et une tendre caresse.

Mais le jeune homme était redevenu pensif.

— Suis-je donc un lâche? — fit-il tout à coup avec colère. Oui, puisque, un seul moment, j'ai pu songer à abandonner l'entreprise. Souviens-t-en, Rouzetto, c'est toi qui, la première, m'as dit : « Ce n'est pas toi, mon pauvre garçon, qui irais défricher le « pré du Saint, » comme Michaël. » Celui que tu m'as peut-être préféré un instant m'a traité de poltron, et je ne veux pas, entends-tu, je ne veux pas avoir l'air, devant toi, devant lui, de craindre les morts plus que je ne crains les vivants ! J'ai promis, tant pis, j'irai, et... *vous l'aurez voulu !*

Il parlait d'une voix brève et saccadée, ses yeux séchés brillaient d'une résolution froide. Le malheureux s'abandonnait avec une rage sourde à sa destinée ; il se faisait un point d'honneur de ne pas abandonner cette fatale partie que les craintes de sa fiancée, ordina-

rement si courageuse, lui montraient devant être inévitablement mortelle !

— Toi, comme *l'autre*, tu l'auras voulu, et si je meurs, à défaut de regrets, tu auras des remords ! — reprit-il avec une cruauté désespérée.

La fière jeune fille, qui si souvent avait ordonné, suppliait à genoux le timide Jean-Louis qu'elle ne reconnaissait plus :

— Au nom de ta mère, n'y va pas !

— Je t'aimais plus qu'on n'aime une mère, et je ne t'ai pas écoutée.

— Si tu y vas, je te suivrai et, la première, je verrai l'apparition mortelle !

— Qu'importe ! nous mourrons ensemble, d'ailleurs tu ne sauras ni le jour, ni l'heure...

Devant cette résolution désespérée, Rose se tut et songea longuement. Puis relevant sa belle tête, avec un éclair d'orgueil dans les yeux, elle s'écria : « Eh bien ! c'est ainsi que je t'aime, mon beau Jean, tu es un brave gars ; je suis fière, bien fière d'être la cause de tout cela. Va, tu ne mourras pas, le *Matin* ne peut rien sur les bons et c'est aux méchants à

trembler. D'ailleurs voici un talisman qui te protégera, je le tiens de ma mère qui me le donna en mourant. Je te le donne à mon tour, qu'il nous protège et qu'il te sauve ! »

Et la jeune fille suspendit au cou du jeune homme la médaille bénite sur laquelle scintillait une larme.

— Elle vient de Notre-Dame de Peyragude, c'est une arme contre le Démon... Seulement, souviens-toi d'une chose : si tu ne reviens pas, je ne te promets pas de mourir, — quand la vie est à charge, la quitter avant l'heure est une lâcheté que Dieu et l'honneur défendent, — mais, je le jure, ami, sur la chère relique, si tu n'es pas mon époux, jamais je ne me marierai. J'aime les foires et les fêtes, j'aime les danses du carnaval et les veillées d'hiver et, malgré cela, on ne me verra jamais dehors après les heures du travail. Si grand-mère vient à mourir avant moi, tout l'argent que je gagnerai je l'emploierai à me faire une dot pour entrer dans un couvent où, jusqu'à la fin, je prierai le bon Dieu pour toi !

C'est ainsi que, par des sacrifices héroïques

dans leur exagération, l'une expiait sa coquetterie coupable, l'autre sa jalousie.

Lorsque Jean-Louis se leva, après les seuls instants de bonheur qu'il eût goûtés depuis bien longtemps, le soleil illuminait la clairière d'obliques rayons roses.

En la quittant, il avait dit à sa fiancée : « Puisque tu m'aimes comme je t'aime, je ne dois pas mourir ! » Mais, tout bas, il ajouta : « Mon Dieu, pourquoi ai-je promis à Michaël?.. »

V

Les neiges de la Noël recouvraient le haut pays. La vallée de Dalou n'était plus qu'une large route blanche coupée par une sombre ornière — le ruisseau. Le chemin se zébrait de lignes noires enchevêtrées, creusées par les roues des chariots. Autour de la fontaine, une large tache sombre, — c'était l'ancien étang à demi comblé où l'eau de la source avait fondu la neige.

Partout le morne repos que la nature garde pendant quelques jours sous le suaire glacé qui l'enveloppe, mais dont elle sort bientôt riche de forces nouvelles !

Au midi, les grands bois dénudés dont chaque arbre faisait tache sur la plaine blanche, ou se dressait dans le sombre azur du ciel, gigantesque candélabre d'ébène orné de festons d'albâtre.

Pas d'autre bruit que celui de la chute intermittente des flocons de neige tombant en petites avalanches des branches surchargées, ou le cri lointain de quelque oiseau de nuit et la plainte continue de la fontaine.

Au nord, le château de F***, dentelant l'horizon avec ses grands arbres et ses deux mornes tours moussues : ce paysage était d'une suprême mélancolie !

Deux hommes s'avançaient rapidement et sans bruit, longeant le bord du chemin, là où le tapis de neige était plus moelleux, plus épais ; ils semblaient craindre d'éveiller les échos de la vallée, rendus plus sonores par le calme glacé de cette nuit.

Au Pré-Maudit, ils s'arrêtèrent, et, après avoir raclé la neige au pied d'un pan de mur, ils attaquèrent résolument le sol durci à l'aide des instruments qu'ils avaient apportés. Après quelques coups, le plus jeune s'arrêta...

— As-tu peur encore? fit l'autre d'une voix sarcastique.

— Non, Michaël, mais je songe que les échos du vallon vont porter au loin le moindre bruit. Écoute comme l'on distingue aisément, à la lisière du bois, la chute du plus léger flocon, ou, dans l'espace, le cri du corbeau à la recherche d'une proie. Il me semble que chacun de nos coups de bêche va lugubrement résonner au cœur de Rouzetto et troubler son repos. Ne sommes-nous pas venus exprès ici, par ce rude temps et de nuit, pour qu'elle ne pût pas entraver nos projets? Vois, sa cabane est éclairée; elle veille, la brave fille, et, j'en suis sûr, elle prie pour moi.

— Bast! tu ne songes pas que la lumière que nous apercevons là-bas, à l'abri du bois sombre, est au moins à deux mille pas d'ici. Laisse prier la jolie fille, tout à l'heure, sans

doute, tu auras besoin de sa puissante intercession.

Les deux hommes reprirent leur mystérieuse besogne et, pendant près d'une heure, on n'entendit que leur respiration haletante et des coups sourds tombant à intervalles égaux. Dans le blanc manteau souillé, ils creusaient une fosse profonde et noire !

Cependant déjà, à chaque coup, Jean-Louis hésitait ; il s'attendait toujours à heurter le couvercle fatal. Tout à coup il s'arrêta, sa bêche venait de rencontrer un corps dur... Il porta une main à son cœur, comme pour en comprimer les battements désordonnés, cette main trouva la médaille bénite... Jean se recommandait à Dieu...

— Poltron ! ricana Michaël, dépêche-toi donc, tu triches. La lune se lève et il me répugnerait d'être trop éclairé pour faire ce qu'il me reste à faire.

Le disque rougeâtre de la lune couronnait en effet le sommet d'une colline, ses premiers rayons tombèrent en plein sur le visage pâle de Michaël, auquel ils donnèrent un reflet

étrange. Le pauvre Jean-Louis crut voir passer un éclair infernal dans les yeux de son compagnon. Instinctivement, il recula. En même temps la petite lueur de la cabane s'éteignit : il eut alors les angoisses du naufragé qui, seul, sur une épave, à la merci des flots, voit le phare, qu'il avait cru apercevoir, s'éteindre à l'horizon.

Michaël pressentit cette terreur et voulut en profiter. S'avançant lentement, il tonna d'une voix profonde :

— Quand on est lâche, il ne faut pas venir braver les puissances infernales !

— Grâce ! fit Jean-Louis, pris d'une terreur folle, en tombant à genoux au bord de la fosse béante. — Et il présentait à Michaël sa médaille comme un bouclier.

Le terrassier eut un ricanement de damné qui acheva de paralyser sa malheureuse victime. Jean-Louis était sous le coup de cette peur affreuse, inexorable, de la peur qui déraisonne et qui glace les plus braves : la crainte du surnaturel !...

L'assassin profita de cette panique, et d'un

coup violent du manche de son outil, il étourdit son rival qui tomba de tête dans la fosse béante, en poussant un cri terrible.

Puis, lui arrachant sa médaille, il la jeta à vingt pas de là dans le pré et, rapidement, avec un horrible sang-froid, il nivela soigneusement la tombe et la recouvrit avec la neige environnante...

Dans ses impénétrables desseins, le ciel semble parfois protéger les bandits. Peu à peu, les rares nuages amoncelés derrière l'horizon s'étaient étendus, et, deux heures après le meurtre, une neige épaisse tombait doucement sur la campagne endormie, effaçant lentement les traces du crime.

Le lendemain, Michaël, en revenant du village de Masquières où il avait couché — paraît-il — à l'auberge de la Torte, apprit par la rumeur publique que son rival Jean-Louis était disparu.

Rouzzetto, à cette nouvelle, avait perdu la raison. L'intelligente et courageuse enfant était maintenant, affirmait le peuple, « tracassée par les esprits ». On raconta à la ronde

que le mort du Pré-Maudit se vengeait ainsi de ses dédains et de l'audace des malheureux qui avaient entrepris un travail sacrilège.

Michaël eut soin d'ajouter que le cœur lui avait toujours manqué au moment de se rendre sur les lieux et il ajoutait, parlant de Jean-Louis :

— Le pauvre innocent aura voulu y aller seul, et l'apparition l'a tué !

Ce qui confirma ces dires, c'est que l'on retrouva, quelque temps après, quand la neige fut fondue, la médaille bénite à Notre-Dame, et que le Démon avait dû lui enlever pour pouvoir le tuer.

Cependant l'herbe avait poussé sur le Pré-Maudit à l'endroit où l'on supposait que Jean était enseveli, et, grâce à l'égoïsme campagnard, le silence se fit peu à peu autour de cette disparition mystérieuse.

Avant le printemps, Michaël avait quitté le pays.

— Chagrin d'amour, disaient les fortes têtes, chacun sait bien qu'il était aimé de Rose, mais, à présent que « les esprits la tracassent », il veut l'oublier.

VI

La chère relique avait été pieusement recueillie, puis rapportée à Rose par l'une de ses compagnes. Dès qu'elle la reçut, elle tomba en extase, et, peu à peu, de grosses larmes coulèrent de ses yeux : elle se rappelait !

Pour un moment, la raison reprit possession de cette fière intelligence.

— Le maudit ! — murmura-t-elle.

Sa compagne effrayée la regarda longuement et ne comprit pas.

Le lendemain, la pauvre couturière, méconnaissable et toute blanche dans ses vêtements de deuil, courut aux informations avec une fiévreuse ardeur. On lui dit que, depuis quinze jours, Michaël était parti et que nul ne savait ce qu'il était devenu.

— Je sais ce qu'il me reste à faire, — sou-

pira-t-elle. — Et la malheureuse regagna sa demeure isolée.

Depuis, Rouzetto la couturière a perdu sa grand'mère, mais elle habite toujours la petite maison des bois qu'elle regagne fort tard chaque soir, toute frêle et toute blanche, comme une apparition, dans ses vêtements noirs.

Rose a quarante ans aujourd'hui, et l'on se demande comment elle a pu parvenir à cet âge ; elle parle peu et prie beaucoup.

Sur un fichu blanc, croisé sur la poitrine, elle porte constamment, suspendue à une chaîne d'argent, une vieille médaille que ses larmes ont ternie.

Si vous parvenez à gagner sa confiance, elle vous dira qu'elle travaille toujours et sans relâche pour amasser une somme qu'il lui faut pour accomplir un vœu.

Elle contemple avec de grands yeux tristes les jeunes filles coquettes qui l'appellent pour lui faire composer leurs parures de fête, et quelquefois elle leur dit :

— Suivez-moi ce soir ; si vous osez traver-

ser le Pré-Maudit avec moi, à dix heures, vous entendrez le cri d'agonie de Jean-Louis.
— Et plus bas, elle ajoute : « C'est ma coquetterie qui l'a tué !... »

Les fillettes ne réfléchissent même pas. Elles s'en vont un peu émues et disent entre elles :

— C'est une pauvre folle, mais nous l'aimons, quoique sa folie ne soit pas gaie !





CRAINTES

A ALFRED DES ESSARTS.

QUAND vous nous reviendrez le front haut, l'âme fière
Des sites enchanteurs compris et parcourus,
Rapportant dans votre œil un reste de lumière
Voilé par le regret des soleils disparus ;

Lorsque, au lieu de la mer aux larges perspectives,
Vous ne verrez plus rien qu'un plan tumultueux
De ravins ignorés, de collines chétives
Dentelant l'horizon tourmenté, montueux ;

Et lorsque, parcourant quelques landes incultes
Où l'immortelle pousse entre chaque pavé,
Vous entendrez la voix des puissances occultes,
Vous direz : « Ce n'est pas ce que j'avais rêvé !

« Ces menhirs, ces dolmens et ces chênes vivaces,
« Ces champs de terre grise et ces rouges ravins,
« Ces ruisseaux desséchés où l'hiver met des glaces,
« Comme leur été met des ronces aux chemins ;

« Tous ces étroits vallons aux froides maisons grises,
« Cette race croissant sur un sol rocailleux,

« Sont faits pour les hivers : ouragans, folles brises,
« Comme leurs regards pour l'horizon nébuleux !... »

Vous penserez cela tout bas, sans me le dire,
Mais moi je l'aurai lu dans votre œil attristé ;
Vous pâlirez peut-être, essayant de sourire,
Pauvre cher arbrisseau sous nos cieux transplanté !

*
* *

C'est là notre Quercy... Je veux vous mettre en garde
Contre l'illusion qui pourrait vous tromper :
Mon cœur est presque vieux, ma maison se lézarde
Et mon clair horizon commence à s'estomper !

C'est vrai, je sais traduire, en stances ciselées,
L'éclat d'un gai soleil, l'amour d'un cœur qui bat,
Mais je le fais toujours entre deux giboulées :
Le reste de ma vie est monotone et plat !...

*
* *

Ne vous effrayez pas de ce que j'ai pu dire,
J'ai commencé ces vers par un temps sombre et gris ;
Un rayon de soleil est venu me sourire
Sur la table où j'écris :

Tout a changé soudain ! Baguette merveilleuse,
Le tiède rayon d'or, en caressant mon front,
En fait jaillir la strophe radieuse,
L'espérance au doute répond !



Souvenirs Dramatiques



A CELLE QUI VIENDRA

A EMMANUEL DES ESSARTS.

UN nom peuple ma solitude,
L'horizon peut se rembrunir
Maintenant, heureux, je prélude
A l'éclat des jours à venir !
Pour toi seule la maison grise,
Vieille coquette encore éprise,
--- C'est la doyenne du hameau ---
Mettra sa robe de jeunesse :
Je te ferai de ma tendresse
Un clair soleil de renouveau !

L'espace où le regard se noie
Aura des décors merveilleux
Pour nos rêves, pour notre joie :
Jours brillants et soirs nébuleux !
Et si jamais, courant le monde,
Nous heurtons la douleur féconde
Qu'enfante tout rêve flétri,
Nous aurons toujours la ressource

De nous retremper à la source
De mon coin de terre chéri !

Alanguis, mais sans lassitude,
--- Nos beaux soirs ont de doux loisirs, ---
Tu peupleras ma solitude
De sourires et de désirs.
Esclave par le cœur et maître
Par le chant, je ferai, peut-être,
Pour toi des couplets gracieux :
Nos deux noms seront, pour l'histoire,
Réunis dans la même gloire,
Comme une double étoile aux cieux !

Si te prenait la nostalgie
De l'enfance ou bien du pays,
Du ciel où tu te réfugies,
De tes parents, de tes amis ;
Je te ferais, vois-tu, bien chère,
Je te ferais une atmosphère
Brûlante, et si douce à la fois,
Qu'entre tes rêves de jeunesse
Et les élans de ma tendresse
Ton cœur aurait vite fait choix !...





HERBAFF

LE VIEUX CHASSEUR

A ALBERT SAVINE.

I

C'EST à la frairie de X..., en Agenais, que je fus témoin de ceci. Je vais vous dire d'abord comment il se fit que je connus Herbaff, le vieux chasseur :

Je l'avais remarqué au lutrin vêtu d'une redingote râpée, au col relevé, et boutonnée jusqu'au cou pour cacher l'absence de la chemise. Il portait des pantalons de gommeux ou de soldat : bleu-gendarme ; des espadrilles de moine ou de prisonnier ; point de bas.

Dans cette tenue, il dominait fièrement, de

toute la hauteur de sa tête grise, le groupe endimanché des fidèles.

Ses petits yeux brillaient d'enthousiasme, tempéré par je ne sais quelle douceur mystique, tandis que, de sa tête branlante et chenuë, il suivait les modulations de l'orgue, et que sa barbiche marquait, en tremblant, la mesure, envoyant de temps en temps aux fronts des voisins une larme d'attendrissement qui roulait d'une façon intermittente.

Les vieux, graves et recueillis, le regardaient un peu émus, tandis que les jeunes riaient bêtement ou avec malice.

Dans mon coin, je rêvais de deux héros : l'un qui fut la dernière épave, la caricature émouvante et burlesque de l'héroïque et naïf moyen-âge ; l'autre qui appartient à la vie sauvage et primitive des trappeurs des prairies : — Don Quichotte et Bas-de-Cuir.

Cet homme était bien, en effet, Don Quichotte par la taille, l'allure martiale et le je ne sais quoi, imposant et comique à la fois ; Bas-de-Cuir, par la loyauté innée, la douceur et la force confiante que l'on pouvait lire au

fond de son regard, perdu dans les broussailles des cils longs et gris.

II

A la sortie de vêpres, il vint à moi et me serra la main. Il me rappela comme quoi il avait été l'ami et le compagnon de chasses de mon grand-père. Il parla un peu de ses batailles, mêlant dans une admirable habitude de confiance et de dévouement « son colonel, son Christ et sa patrie ». Puis il alla saluer l'une des jeunes personnes de notre groupe et il nous raconta en sa présence une partie de son histoire, le premier et peut-être l'unique rêve de l'ancien cuirassier, son dernier souvenir aussi !

Il était alors au régiment, c'était au temps où il y avait encore des aumôniers pour relever le soldat sur le champ de bataille, pour l'encourager et l'aider à bien mourir. Le cuirassier géant s'était épris d'une jeune fille

frêle et mignonne : M^{lle} Bienaimé, la nièce de l'aumônier.

Il était alors — jours heureux — le rival de son colonel, et ce n'était pas le colonel qui était le préféré. — N'oubliez pas que tout ceci est de l'histoire ancienne.

Herbaff nous narrait ses souvenirs rapidement, d'un ton ému, — comme le fait un jeune homme racontant tout bas à un ami sa bonne fortune de la veille, — lorsque, tout à coup, s'adressant à la jeune fille qui les avait évoqués :

— J'ai bien changé... j'ai vieilli ; depuis vingt ans je ne monte plus à cheval et, depuis les dernières vendanges, le fusil tremble au bout de mon bras. Seule vous n'avez pas changé, « Mademoiselle Bienaimé ! » seulement vous ne vous souvenez peut-être plus du cuirassier du ***, mais je vous ai bien « reconnue ».

Nous nous regardâmes en silence. Personne ne riait plus au milieu du jeune groupe, en présence de cette hallucination touchante.

Nous nous éloignâmes de ce fou paisible

qui avait le don d'évoquer, d'un front serein, les riantes images et les pures rêveries de cette jeunesse — qui ne laisse à tant d'autres que l'amertume des regrets.

Le même culte ardent et fort, culte de chaque jour, de chaque heure, de chaque minute peut-être, avait permis au vieillard de marcher jusqu'à la tombe en compagnie de cette jeunesse des vaillants d'autrefois, — jeunesse qui ne survit guère aujourd'hui au quart de siècle de notre génération décrépite.

III

Chacun était rentré sans souci pour essayer, dans un étroit salon, de joyeux quadrilles rythmés par la musique champêtre du bal public qui se tient sous le vieil orme de la place.

Entre temps, je me fis conter l'histoire de Herbaff.

Il appartenait à la bonne bourgeoisie d'autrefois, — celle qui vivait noblement de ses sueurs en faisant cultiver, ou en cultivant elle-même, la terre patrimoniale ; celle qui n'avait jamais servi que la France, quand la dure nécessité la chassait du logis.

Herbaff avait fait maints congés et conquis un grade. Cet homme, — qui n'avait pas de parents, qui ne laissait pas de fiancée au village, cet homme que ses amis avaient sûrement oublié, avait pris goût au métier des armes et ne pouvait plus vivre qu'à l'ombre du drapeau.

Quand il fut vieux, — longtemps avant la grande guerre, — on ne voulut plus de lui et il se retira avec la mince retraite que le gouvernement — en intendant égoïste et rapace — accorde aux loyaux serviteurs qui se sont usés pour le service de la patrie.

En 1870, l'ancien cuirassier suivit anxieusement nos défaites avec toute la rage de son impuissance ; Reischoffen l'avait un peu consolé de tant de hontes et on l'entendit répéter :

— Oh ! si j'avais été là avec mon casque, me battant à la tête de mes hommes, entre mon colonel et mon Christ (*sic*), ça ne serait pas arrivé !

Le cuirassier avait assez de patriotisme et de foi pour se croire invulnérable ; ce n'était pas l'orgueil du bravache qui le faisait ainsi parler, c'était la confiance naïve du paladin.

L'Etat ne s'est jamais bien rendu compte de ce que consomme un cuirassier à la retraite ; malgré des prodiges d'économie, la maigre pension trimestrielle ne suffisait pas à Herbaff : ce colosse mangeait comme quatre bouviers. — Dieu sait ce qu'il faut pour nourrir pendant vingt ans, sans rien faire, l'idéal : rêve de gloire ou... d'amour ! — Morceau par morceau, Herbaff dévora le dernier de ses champs avec son robuste appétit. Alors il se fit chasseur, pour assaisonner son pain noir.

Le coup d'œil du vieux soldat était encore sûr ; pendant neuf ans il abattit beaucoup de gibier sur le haut plateau, payant généreusement aux pauvres, avec ses chasses, le « permis » que ses concitoyens lui fournissaient,

la poudre et le plomb que chacun apportait à l'envi, et d'une façon intéressée peut-être, au soldat devenu chasseur.

IV

Nous l'avons dit, ce Bas-de-Cuir de village devait être capable de tous les dévouements, de tous les héroïsmes. En 1871, quand Paris affolé envoyait aux quatre coins de la France des ferments d'émeute ; quand le fratricide régnait en maître et que, pour aller plus vite, la Commune avait pris des canons et élevé des barricades, Herbaff crut que la campagne — bien que profondément indignée — n'était plus sûre parce que partout, dans le coin le plus paisible, il y a des coquins tout-puissants, grâce à l'apathie des bons.

Renonçant à ses chères habitudes, qui lui rappelaient des batailles enivrantes ou des embuscades hardies, pendant six mois, au lieu

d'aller à l'affût dans les bois du Verdus, il monta la garde armé de sa longue canardière — un ancien fusil de munition — autour du presbytère où reposait, sans se douter de cet honneur, son principal bienfaiteur.

Cette sentinelle naïve attendait le danger, et seule, s'apprêtait à lui faire face.

Mais Herbaff a bien vieilli. Sans les voisins charitables, il serait maintenant réduit à grignoter les croûtons de pain qu'il conserve religieusement pour en faire des aumônes aux pauvres et aux chiens errants ; son bras affaibli ne soulève plus sans trembler le lourd fusil, et lièvres et lapins lui font un suprême pied-de-nez, en partant à bonne portée.

Le soldat affaibli se sent inutile et le chasseur ne peut plus gagner sa vie, cela lui donne la fièvre et des rêves étranges.

Comme tout à l'heure il a cru retrouver sa « bonne-amie » du commencement du siècle, — il voit partout, en un cauchemar fantastique, le gibier à poil et à plumes qu'il a occis.

Les nuits du malheureux sont peuplées de visions bizarres : tantôt c'est un champ de

bataille avec ses morts et ses cris d'agonie ; tantôt les victimes de ses chasses brillantes lui apparaissent.

Il a des éblouissements, et ce sont, dit-il, des perdreaux qui passent devant ses yeux dans leur vol lourd ; des lapins grimpent à ses guêtres pour ronger les mollets desséchés du colosse ; des lièvres le harcèlent en colonne serrée, et ces « visions » troublent le soldat qui jamais ne trembla. Il esquisse des pas de charge et frappe le vide à grands coups de poing, puis il retombe épuisé et s'en va pleurer sur le seuil de sa sombre demeure.

Qui pourrait dire les angoisses de ce héros méconnu, de ce chasseur dompté par la vieillesse et poursuivi par les fantômes de toutes les victimes de ses chasses triomphantes ?...

V

Voici maintenant ce qu'il me fut donné de voir : le soir on alla quérir M. le Curé « pour

exorciser le braconnier » qui effrayait tout le village parce qu'il voyait, paraît-il, « quelque chose qui revenait » dans sa maison.

Je suivis un groupe de curieux qui accompagnaient le prêtre.

Nous trouvâmes Herbaff rencoigné au fond de l'âtre vide, noir et humide. Il avait l'œil hagard et tenait son fusil en arrêt, dirigé vers son lit ; une barre de fer était à côté de lui, à portée de la main.

— Délivrez-moi ! cria-t-il au prêtre, ils sont là tous, ils veulent me dévorer vivant ; les voyez-vous qui s'avancent ? Ils ont « charmé » mon fusil qui ne part plus !

Nous essayâmes de le rassurer en fouillant les recoins où il croyait voir quelque chose, en envoyant de grands coups de pied dans le vide, mais le pauvre fou répétait toujours :

— Ils sont là, oh ! s'ils n'avaient point « charmé » mon fusil ! Maudits lièvres, maudits lapins, ils m'ont ensorcelé, et, maintenant que je ne peux plus les tuer, ils vont me manger tout vif !

Laissant tomber son vieux fusil, rouillé et

vide depuis un an, il abattit ses longs bras avec un découragement profond et resta silencieux, tandis que nous tâchions, avec de douces paroles, de guérir sa folie.

Au dehors, la nuit s'était faite plus sombre. La foule, un moment distraite de ses jeux par les angoisses du malheureux, avait quitté le seuil de la maisonnette et grouillait maintenant de l'autre côté sous l'unique fenêtre, parlant tout bas comme dans l'attente d'un grand événement.

Soudain une fusée raya l'espace d'un long sillon lumineux et retomba en pluie d'étoiles tricolores qui éclairèrent lugubrement l'étroite chambre enfumée où nous étions réunis autour du malheureux chasseur.

En même temps, une bombe montait en sifflant et éclatait en une détonation sonore, répercutée et grossie par les échos des collines. La foule poussa une clameur admirative, — cette clameur des foules qui accompagne chaque pièce d'artifice ou chaque tour d'acrobate.

Herbaff avait bondi ; le chasseur halluciné

s'effaçait pour faire place aux illusions belliqueuses du cuirassier.

— L'ennemi ! dit-il. Passez derrière moi, mon aumônier ; derrière, tous ! — Et il se précipita vers la fenêtre avec sa barre de fer et son fusil inoffensif, qu'il fit tomber en joue sur un but imaginaire.

Nous le laissâmes faire, sûrs de pouvoir l'arrêter à temps, et sachant sa folie peu dangereuse.

La foule, toute à ses distractions, ne voyait pas cette grande ombre qui planait, au-dessus de sa tête, à travers l'ouverture sombre de l'étroite fenêtre, de temps en temps illuminée par une pièce d'artifice.

Bombes, fusées et pétards continuèrent, déchirant l'air de leurs sifflements ou de leurs détonations, rayant l'espace de sillons lumineux et multicolores. Herbauff était transfiguré :

— L'ennemi, il va venir ! Le canon... écoutez ! Voyez ces lueurs de fusillade.

Au dehors, la foule s'extasiait devant les grosses pièces, arrosoirs ou soleils ; dans la

chambre noire où nous le veillions silencieux, le fou disait :

— Les misérables, c'est l'incendie ! Déjà les villages brûlent ; ils s'avancent : ils vont voir comment le vieux chasseur se bat à côté de son colonel, de son Christ et de son aumônier. Comment ! ils reculent, les cuirassiers ? En avant !

La foule s'était retournée à ce commandement sonore ; elle put voir aux premières lueurs du « bouquet » l'infortuné dans sa pose héroïque, transfiguré par l'espoir de la lutte prochaine.

VI

Cependant, l'œil hagard de Herbaff s'adoucit peu à peu, toute la colère et toute la résolution dont il brillait s'éteignirent pour faire place à un enthousiasme attendri, à un rayonnement de béatitude infinie.

Le bouquet s'épanouissait, rayonnant dans la nuit rendue plus noire aux environs ; une lumineuse croix de la Légion d'Honneur brillait au milieu d'une auréole au-dessus de deux palmes, chêne et laurier, aux lueurs vertes.

— Victoire ! cria le fou, bravo... mon colonel...

Puis, s'appuyant dans l'embrasure, le visage rendu plus livide encore par les lueurs vertes du bouquet mourant, il murmura :

— Mademoiselle Bienaimé, je l'ai vue... aujourd'hui... mon colonel, mon Christ... Ils m'appellent... Pour moi, cette belle croix d'honneur, pour le vieux cuirassier...

Il se redressa d'un mouvement brusque, raidi, galvanisé, prenant l'attitude des grands jours de parade, et, de la même voix dont il avait crié : « En avant ! » il jeta dans l'espace la réponse du soldat qui a toujours été fidèle au poste de l'honneur et du devoir :
— Présent !

Alors, étendant les bras, il battit l'air et tomba à la renverse, comme une masse, au

milieu de nous tous qui étions là prêts à amortir sa chute.

Nous nous découvrîmes, et le prêtre murmura une absolution suprême.

La dernière étincelle du feu d'artifice s'éteignait, et la foule, effrayée et intriguée, envahissait la chaumière où le cuirassier était tombé, à la fin de l'apothéose de tout ce qu'il aimait.

— Mes enfants, le vieux chasseur est mort, dit simplement le prêtre ; nous lui ferons demain de belles funérailles...

Or, cette nuit-là, il n'y eut ni jeux, ni danses, au village de X..., en Agenais.

VII

Herbaff n'était ni un fanatique, ni un fou ; seulement toute la sensibilité du soldat et du chasseur, concentrée pendant soixante ans, avait occasionné cette monomanie nerveuse.

Les souvenirs accumulés d'un demi-siècle

consacré à la destruction avaient triomphé de cette robuste nature, qui cachait sous de rudes dehors une sensibilité de femme et une foi d'enfant. Aussi, à son heure dernière, un fantôme d'amour et une espérance de gloire l'avaient vivifié, en préservant le vieillard des dernières terreurs.

Voilà pourquoi le village gardera bien longtemps, comme nous, le souvenir attendri de Herbaff, le vieux chasseur.





LE LOUP

A M. CHARLES DELONCLE.

AVANT la grande guerre, on n'avait jamais entendu parler de loups dans le pays. Les vieux se souvenaient bien d'en avoir chassé un, en 1830, dans la Garenne-Noire, mais on n'était pas bien sûr que ce loup ne fût pas un chien perdu. Quoi qu'il en soit, depuis 1871, on avait, tous les ans, parlé de la bête fauve, qui descendait, disait-on, du Nord vers le Pays-Bas.

Les lieutenants de louveterie, M. le préfet et ses secrétaires faisaient de belles chasses, et l'on disait parmi nous, gens du peuple, qu'ils avaient tué, tantôt un léopard, tantôt une panthère, — comme s'il eût été possible

que toutes les bêtes nuisibles de la création se fussent donné rendez-vous dans la contrée.

Mais il n'y a pas de fumée sans feu, et les mauvaises nouvelles, quoiqu'elles arrivent vite, sont toujours vraies. Si bien qu'après avoir vu, en imagination, des léopards et des panthères, nous dûmes nous convaincre de l'existence de l'animal sauvage qui mangeait nos poules, étranglait nos chiens et égorgeait nos moutons.

*
* *

Or, il neigea beaucoup en ce rude hiver et il fit si grand froid que les vignes gelèrent. Les mamans tremblaient en envoyant les « petits » à l'école, et leur recommandaient bien de revenir ensemble, groupés, en suivant les grands chemins ; puis, le travail fini, elles allaient les joindre avec de grands bâtons, pour les défendre.

Les loups étaient dans le pays ; il n'y en avait plus un, mais deux, trois, quatre, — tout un régiment peut-être !

Les gendarmes avaient dit : Nous les tuons ! — mais ça n'y faisait rien..

*
* *

C'était un soir, vers la mi-janvier, à l'heure de l'*Angelus*, Séguel, le vieux mendiant, s'en allait à travers la lande, coupant droit pour regagner sa hutte isolée, il venait d'un village éloigné, sa besace était pleine de grignons de pain bis qu'il apportait à la Jeanne afin qu'elle pût tremper, le lendemain, une bonne soupe avec de l'eau claire légèrement assaisonnée de lard rance. Le pain blanc — il y en avait trois morceaux — avait été soigneusement mis à part dans les grandes poches du gilet d'étoffe : ce serait le plat de résistance.

Il allait, le pauvre vieux, courbé sur son bâton, la barbe grise et hirsute, le chapeau attaché sous le menton à l'aide d'un vieux mouchoir à carreaux, jadis rouges et bleus, mais ternis et noircis par l'usage du tabac, — un luxe de son premier propriétaire.

Séguel allait en paix, comme va le mendiant qui prie tout le jour, en échange de cette pâture que le bon Dieu donne aux petits oiseaux, — seulement la pâture des petits oiseaux est plus variée que celle du pauvre des campagnes.

*
* *

La lande est longue et la cabane est blottie tout là-bas à la lisière du bois ; le vieux était las et lourdement chargé ; il marchait de plus en plus lentement dans la neige où pointaient, çà et là, les genévriers noirs avec leurs guirlandes de cristaux, des troncs de chênes rabougris, semblables à des fantômes qui tendraient les bras pour arrêter les passants.

Derrière lui, à l'horizon, la lune se levait, brillante et claire, allongeant des ombres étranges sur le tapis cotonneux et sourd. Il aperçut sa silhouette géante et crut reconnaître Isaac Laquedem, tant cet homme à grande barbe, appuyé sur un long bâton recourbé ressemblait au « portrait » de l'image d'Épi-

nal qu'il avait achetée un jour — à l'époque où son travail acharné d'homme robuste lui permettait de faire des économies — mais il tâta sa poche percée et n'y trouva pas les « cinq sous », ce qui le rassura. Le mendiant eut alors un rire sec et navrant, il secoua ses épaules endolories en songeant à sa crainte superstitieuse, qui était, hélas ! une illusion :

— Mieux vaudrait être le Juif, pensa-t-il. Puis il chassa bien vite cette idée, coupable comme un blasphème.

*
* *

Cependant, au milieu du silence glacial de la neige, un grognement sourd avait répondu, comme un écho, à cet éclat de rire cassé. Séguel n'y avait pas pris garde. Mais, quand il voulut regarder à ses pieds, il vit se profiler, sur la croûte scintillante, l'ombre d'un museau poilu, deux oreilles aiguës et dressées, il se retourna : c'était le loup qui le suivait tranquillement, comme un chien !

*
**

Séguel était un brave, qui s'était bravement battu lors de la prise d'Alger, il eut un frisson, mais ce fut tout et il hâta un peu le pas pour tâcher de distancer l'animal qui marchait nonchalamment derrière lui.

Quelqu'un qui, de loin, les aurait vus passer aurait dit :

— Voilà un bon chien qui suit son maître, le nez sur ses talons !

Le loup s'obstinait, en effet ! nerveux, efflanqué, le poil hérissé, la queue traînante ; le vieux haletait un peu sous son fardeau : cette blancheur aveuglante et glacée de la neige altère, comme le soleil qui poudroie, l'été, sur la grande route.

Le vieux avait grand'soif, le loup avait grand'faim !

*
**

Séguel n'avait pas peur, mais ce voisinage

l'ennuyait. Il jeta ses sabots, qui portaient déjà d'épaisses socques de neige, et entravaient sa marche ; en les jetant il poussa un soupir, — les sabots étaient presque neufs, seulement, celui du pied gauche, un peu fendu, avait été raccommodé, la veille, à l'aide d'une plaque en ferblanc.

Le sinistre voyage continua. Le mendiant sentait maintenant l'haleine brûlante du carnassier sur ses talons nus. Le loup flairait de temps en temps cette chair rougie et ridée et suivait toujours, d'un pas grave, en attendant la chute fatale.

*
* *

Le mendiant eut un moment l'idée de se résigner à un sacrifice suprême : jeter tout son pain à l'animal — pour se sauver la vie peut-être, et, dans tous les cas, pour se débarrasser d'un fâcheux voisinage.

Mais, que dirait la Jeanne qui attendait les provisions du ménage ? Lui, le vieux troupié,

céder son avoir à ce routier efflanqué qui ne lui avait même pas demandé encore : « La bourse ou la vie ! »

Toutefois, il voulut savoir si son idée était bonne, et il prit, dans la besace, un morceau de pain qu'il lança au loup. L'animal leva la tête et happa au vol, comme un chien courant, le croûton qu'on lui jetait, puis il fit claquer sa formidable mâchoire et cracha dédaigneusement le grignon coupé en deux.

Décidément c'était de la chair, fraîche ou non, que voulait le loup.

*
**

Le vieillard fut troublé par l'insuccès de son expérience, il hâta encore le pas. Le loup suivait toujours imperturbable et, de temps en temps maintenant, quand le mendiant se retournait, l'animal faisait claquer ses dents acérées, — comme un jeune chien auquel on montre un friand morceau. Ce bruit de castagnettes finit par agacer le vieux qui, s'arrê-

tant tout à coup, voulut asséner au loup un coup de sa lourde canne.

L'animal bondit de côté, poussa un grognement formidable et fit mine de s'élançer. Séguel vit qu'il ne fallait pas commencer la bataille et, respirant à grand bruit, il reprit sa course.

Les dents du loup claquetaient de faim ; les dents du vieillard claquetaient — pas de peur encore, mais de fièvre.

*
* *

Pendant ce voyage, long comme une agonie, la froidure pénétrante où baignaient les pieds du mendiant faisait refluer tout son sang vers son cerveau ; il marchait en poussant des plaintes d'enfant, auxquelles répondait le menaçant murmure de son compagnon de route.

Il semblait au voyageur que les arbres tournaient autour de lui dans une ronde fantastique, sa chaumière disparaissait, cachée par je ne sais quel brouillard rougeâtre qui descendait devant ses yeux. De tous les points

de l'horizon lui arrivaient des glas funèbres, — comme si les cloches de tous les clochers de la terre avait sonné l'agonie du monde. Il « ahannait » de fatigue, le malheureux, et la sueur qui perlait à ses tempes se glaçait.

Le loup suivait toujours, marquant le pas avec son bruit de castagnettes.

*
**

Séguel affolé jeta son chapeau, pensant que l'air lui ferait du bien ; puis, éprouvant le besoin d'entendre une voix humaine, il dit bien haut :

— Pourtant, je n'ai pas peur !

Mais sa langue était embarrassée.

Il voulut courir, comme dans sa jeunesse, lorsqu'il montait à l'assaut des redoutes couronnées de flammes et de fumée et vomissant la mitraille. Pour mieux courir, il jeta son bâton...

Bast ! le grand loup allongeait un peu le pas, voilà tout. Il suivait toujours, comme un chien bien dressé, — au pied.

*
* *

Le vieillard dut s'arrêter et ralentir sa course ; dans son élan, le loup le dépassa un peu et bâilla d'un bâillement de bête féroce qui attend et qui s'ennuie d'attendre. La lune souriait dans le ciel clair, illuminant comme un soleil de glace. Séguel vit le double triangle de dents pointues et brillantes encadrées dans des gencives rouges, un œil fauve, injecté, flamboyant, et des poils roux hérissés autour de tout cela par la colère et par la convoitise.

Pour la première fois de sa vie, une indicible angoisse s'empara de l'ancien soldat, il sentit ses jambes flageoler : le loup le regardait, immobile !

— Pas encore ! fit le vieillard, entre haut et bas, et, se raidissant, il passa.

*
* *

Déjà le loup avait repris sa place, à la file indienne ; le funèbre tête à tête continuait. Séguel n'osait même plus regarder à ses pieds,

de peur de voir l'ombre fascinatrice de ce museau et de ces oreilles mobiles, et pointées par l'attente.

Il avait peur, parce qu'il se sentait malade.

Le pain était lourd et le surchargeait outre mesure, mais il se disait :

— Si je rentre, je ne puis pourtant pas rentrer sans mon pain. La pauvre Jeanne ne doit pas mourir de faim parce qu'elle ne peut plus bouger ; d'ailleurs la cabane ne doit plus être bien éloignée... j'irai bien jusque-là.

*
* *

Chose étrange, cette bonne pensée de dévouement le réconforta. Alors il vit, comme dans un mirage, la hutte conique en pierres sèches, flanquée d'un petit hangar ; le jardinet, vendu aujourd'hui, tout le petit avoir, centuplé par ses bras, avec lequel il avait élevé une nombreuse famille.

Il revit tous ses « petits » gambadant à la lisière de la Garenne-Noire, le long du grand mur de roches grises, tandis que la Jeanne —

qui était alors la belle Jeannette — épluchait des pommes de terre appétissantes — et de beaux choux bronzés, pour la soupe.

Il songea à ses cinq fils, dont trois étaient morts pour la France, pendant l'année terrible ; à celui qui était en condition à Paris et qui n'avait pas même songé à lui donner son adresse ; au dernier-né, le meilleur, qui s'était broyé le crâne en tombant par là, tout près, de sur l'arbre qu'il émondait ; il envoya un souvenir, un peu amer, à ses deux filles bien mariées, mais qu'il ne voyait pas depuis dix ans, parce que les gendres, trop avarés pour le secourir, rougissaient de lui — le « quêteur ».

Tout cela, et bien d'autres choses encore, passa devant ses yeux dans une rapide vision... Il avait oublié le loup !

*
* *

Le loup n'oubliait pas sa proie, et, à un faux pas que fit le voyageur, en regardant les étoiles pour savoir quelle heure il pouvait

bien être, le museau de la bête effleura son pantalon en loques : le vieillard sentit sur sa chair glacée un contact rude et tiède ; il baissa les yeux et vit l'animal qui semblait lui dire :

— Il est temps !

Le loup s'acharnait, impassible et sûr comme la fatalité quand elle nous poursuit ! Alors un tremblement plus fort saisit le pauvre homme ; de nouveau il prit sa course, mais sa respiration embarrassée sifflait dans sa gorge ; ses veines battaient à rompre et un frisson glacé suivait lentement tout son corps, montant, montant toujours de son cœur à sa tête.

Un moment il crut entrevoir de nouveau sa cabane, — le salut ! Mais la ronde infernale des arbres recommença ; la neige prit de nouveau une teinte rougeâtre, il lui sembla que le ciel s'assombrissait tout à coup, comme en un jour d'éclipse, et il poussa, en patois, ce cri d'enfant qu'il n'avait pas prononcé depuis plus de soixante ans peut-être : *Mama !* Puis il fit un grand signe de croix et, trébuchant à une racine de genévrier, il tomba...

Le loup poussa un hurlement joyeux...

*
**

Si la bise glaciale lui avait permis de tenir ouverte la porte de sa misérable demeure, la Jeanne aurait pu voir, à l'heure du repas du soir, — qui n'arrivait pas ce jour-là, — une ombre allongée et étrange, quelque chose de noir se traînant à terre et qui semblait fouiller avec empressement dans la neige.

Si la Jeanne n'avait pas été sourde, elle aurait entendu un grondement sinistre, qui n'était ni le grognement satisfait du chien qui ronge un os, ni le ronronnement cruel du chat qui croque une souris, — mais une série de cris tenant un peu de tout cela, seulement la note en était plus sauvage, plus vibrante.

Pendant deux heures, le loup s'acharna au même endroit. Quelquefois il s'éloignait comme à regret, puis il revenait au galop, prenait quelque chose entre ses pattes et rongeaient longuement à grand bruit d'os broyés.

Le loup semblait honteux d'être aussi vite repu.

*
* *

Le bon Dieu mesure les angoisses à l'âge et à la force des individus ; aussi la pauvre vieille, après avoir longtemps attendu, anxieuse, finit par s'endormir d'un sommeil long et lourd dans la paille de son grabat : la faim avait encore affaibli ses facultés et elle était prise par l'indicible torpeur de la neige.

Le lendemain, quand elle s'éveilla, il faisait grand jour, le soleil éclairait superbement la plaine et faisait ressortir à perte de vue les moindres détails du paysage nettement dessiné à la sépia sur ce fond éclatant.

Jeanne se souvint et se traîna jusqu'à la porte. Tout d'abord ce rejaillissement de rayons, éblouissants et d'une blancheur uniforme, l'aveugla. Depuis vingt ans, elle n'avait plus ses bons yeux, la vieille Jeanne, et sa prunelle, cerclée de rouge, papillotait comme une prunelle de hibou au grand jour. Soudain ses yeux se reposèrent sur une large tache noire, en face de la cabane ; la neige piétinée

semblait, par places, teintée de rose; divers objets se détachaient, sombres, sur le sol.

*
* *

La malheureuse saisit ses béquilles et, essayant de ne pas penser, se traîna lentement jusque-là. Ses petits yeux ronds prirent soudain une expression d'horreur profonde, son visage se crispa et ses lèvres parcheminées tremblèrent : elle avait reconnu ce corps à moitié déchiqueté! Alors... elle éclata d'un rire long et lugubre, qui alla retentir au fond du bois sombre; tout autour d'elle, des corbeaux qu'elle n'avait pas encore aperçus s'envolèrent.

Elle se baissa, et sa main crochue se crispa en tremblant sur quelque chose : c'était la besace!

La pauvre vieille n'avait pas mangé depuis vingt-quatre heures, — comme le grand loup, Jeanne avait faim!

Hagarde, hébétée, péniblement, avec une crainte jalouse, la malheureuse traînait son

butin sur la neige, à travers des flaques fumantes et des os à moitié rongés.

*

**

Elle rentra ainsi chez elle et, avide, ouvrit la besace en poussant un grand cri : le pain était tout rouge !

L'insensée avait faim, elle y planta ses vieilles dents et mangea longtemps, longtemps, gloutonnement en respirant bien fort.

Le pain de l'aumône était ce jour-là moins dur que de coutume : il était imbibé de sang !

Quand la vieille eut mangé, elle s'endormit de nouveau, mais d'un sommeil mortel ; la porte ouverte au levant, laissant entrer une bise glaciale. Au dehors les corbeaux volaient en croassant autour du mort, trempant leurs becs jaunes dans les flaques sanglantes.

*

**

Cette année-là, pendant cinq semaines, la neige couvrit la terre. Au dégel, quand de nouveau les bergers purent conduire leurs troupeaux dans la lande, ceux qui venaient

du village de Saint-Angel trouvèrent d'abord des sabots, puis un vieux chapeau, plus loin un bâton ferré, et, continuant dans la direction de la cabane, ils découvrirent, à dix pas du seuil, en lambeaux et souillés de sang, des vêtements d'homme et de femme ; il y avait aussi les ossements blanchis de deux squelettes enchevêtrés...

Le pauvre était mort de son dévouement, en rapportant à sa compagne le pain de l'aumône. La folle avait mangé ce pain sanglant ; pendant la nuit, les loups avaient mangé la folle !





LE CERISIER

A MON AMI G. GUICHES.

DEPUIS cinq minutes à peine, je côtoyais la rivière en suivant un étroit sentier qui, de deux ou trois mètres, surplombe sur le Lot. La barque sur laquelle je venais de faire une joyeuse partie de pêche s'en allait lentement et un peu en diagonale pour lutter contre le courant, assez fort en cet endroit. Je m'oubliais à contempler le sillage lumineux qu'elle traçait dans les vagues mignonnes, diaprées par le soleil couchant.

Je me retournai soudain à un craquement sec, suivi d'un bruit sourd, et, du coteau voisin que couronnent les ruines de l'antique forteresse d'Orgueil, je vis descendre une in-

forme masse noire, roulant comme une avalanche dans un tourbillon de gravier et de terre friable.

C'est un pauvre mouton — pensai-je — qui vient de faire le saut périlleux, et, instinctivement, je courus pour l'empêcher de rouler à la rivière ; bien me prit de m'arc-bouter solidement sur mes jambes, car le choc fut rude.

Mais, hélas ! l'avalanche que j'avais ainsi arrêtée dans sa course était formée par un être humain : une femme sanglante, en lambeaux, les cheveux épars, gisait à mes pieds, les bras étendus en avant, la face contre terre et rendant par le nez et par la bouche des flots de sang.

— Au secours ! fis-je deux ou trois fois, et toutes les collines de la vallée répétèrent comme des voix lointaines : Au secours ! au secours !

L'éclusier vira de bord et j'aperçus son bateau qui se dirigeait rapidement vers moi. J'avais déjà relevé la pauvre femme, je l'avais assise dans une position normale et je la soutenais de mon bras ployé.

Malgré son horrible chute, elle n'avait pas entièrement perdu connaissance, seulement le sang dont elle avait plein la bouche lui faisait faire des efforts effrayants, semblables aux dernières convulsions d'un animal que l'on égorge.

Quand je vis que probablement elle en réchapperait, je me permis, ma foi ! de l'examiner plus attentivement pour voir si ce visage meurtri, cette tempe fendue et ce nez écrasé appartenaient à une jeune bergère ou à une respectable matrone. Mais la face était profondément sillonnée par une multitude de rides où coulaient des filets de sang, et quelques fils d'argent se mêlaient à sa luxuriante chevelure noire...

Or, n'étant plus distrait par une préoccupation romanesque, je m'occupai sérieusement d'apprendre d'où elle avait pu rouler ainsi, — pour mieux juger après de la gravité de la chute ; — et, comme elle me regardait de ses grands yeux effarés, je lui dis brusquement, en cachant l'émotion que me faisait éprouver son piteux état : — D'où diable venez-vous ?

Elle fit un brusque soubresaut, comme si j'avais été le personnage que j'évoquais, et répondit d'une voix faible en patois quercytain :

— *Lou ciret* (le cerisier)...

Je levai les yeux vers la montagne : à une distance de quinze ou vingt mètres j'aperçus, au versant de la pente rapide, un cerisier dont l'une des maîtresses branches pendait brisée. Je compris tout, et, en guise de consolation, je m'écriai avec humeur : Au diable le cerisier !

Pour la seconde fois, la malheureuse tressaillit, elle souleva le bras droit et, de sa main qui retombait inerte, elle essaya d'ébaucher un grand signe de croix... mais le poignet était cassé.

Pendant cette scène l'éclusier était allé chercher du secours, il revint bientôt accompagné d'un robuste gars qui lui aidait à porter la civière et le matelas dont je lui avais recommandé de se munir. Derrière eux accourait, avec force lamentations, la famille de la *vieille* : un homme, encore vert, à la tête

grisonnante — qui grommelait beaucoup ; un grand garçon de quatorze ou quinze ans qui geignait ; puis une belle jeune fille d'une vingtaine d'années, instinctivement coquette dans sa douleur et qui, sans s'en douter, éparpillait avec art sa belle chevelure d'or bruni.

Elle n'avait plus ce mouchoir, serré autour de la tête, qui fait à nos paysannes une coiffure disgracieuse ; elle venait de l'enlever et en avait pieusement recouvert le front de sa mère pour la préserver des rayons obliques du soleil ; elle quitta de même son fichu pour en voiler le corsage déchiré de la blessée et resta ainsi en camisole et en jupon court, la tête doucement inclinée en avant — comme si son col aux puissantes attaches eût ployé sous le poids de ses beaux cheveux dénoués.

A sa ceinture était un bouquet de bluets et de myosotis qu'elle venait sans doute de cueillir en se jouant. Cette agreste beauté me faisait l'effet de Velléda dans tout l'éclat de sa douleur !...

Il y eut un silence pendant lequel soupirs, gémissements et sanglots se confondirent avec

le murmure de la rivière ; puis le mari, pour cacher son émotion, s'écria d'une voix rude :

— Mais, au nom de Dieu, qu'allais-tu faire sur ce cerisier ! Dis, malheureuse, qu'allais-tu y faire ? Voyez la gourmande, elle a encore dans son tablier les cerises qu'elle ramassait. A son âge !... Je le pardonnerais à un enfant, mais à son âge !... Mon bon Dieu, pourquoi donc montais-tu sur le cerisier ?

La pauvre femme n'avait garde de répondre : elle était évanouie.

— Du vinaigre, criai-je, vite, du vinaigre !

La Velléda, d'une main tremblante, fouilla dans la poche de son jupon de toile bleue et en retira un flacon soigneusement bouché.

— Voilà, mon bon Monsieur, c'est une petite fiole d'*Eau d'épis*.

« L'Eau d'épis » est un remède souverain en Quercy : à l'extérieur, il guérit toute espèce de blessure ; absorbé en petite quantité, il est tonique et fortifiant ; enfin, respiré en guise de sels, il fait sortir du plus profond évanouissement... Du reste, c'est tout sim-

plement la fleur de lavande, infusée dans de l'eau-de-vie ou du vin blanc.

Le mari passait et repassait le flacon sous le nez de sa femme qui, étendue sur le matelas, ne bougeait pas plus qu'un *terme* (1), toute pâle qu'elle était sous ses larges plaques de sang !

— Malheur ! malheur ! — criait le garçon — elle est morte, malheur !... Et ce grand trou à la tête, voyez, oh ! cette blessure à la tête, mon Dieu !... Mère, ô mère ! tu n'y monteras plus sur le cerisier, dis ?... Maudites soient les cerises, maudit soit le cerisier, c'est *brusque* et ça casse comme verre... Vois-tu, sœur, notre mère est morte, morte pour nous cueillir des cerises ! Mon Dieu ! mon Dieu ! mon Dieu !!!

Et, ce disant, l'enfant frappait du pied, s'arrachait les cheveux et, de ses ongles, labourait ses joues vermeilles toutes baignées de larmes.

(1) Locution du pays où l'on retrouve le souvenir du dieu *Terme* qui délimitait les champs, où l'on mettait sa statue représentée par un tronc d'arbre ou par une borne. Toutes ces scènes sont prises sur le fait et traduites presque textuellement du dialecte quercytain.

— Oh ! non, tu ne ramasseras plus de cerises, quand je devrais te casser un bras ! — criait le *vieux*, qui voyait très bien que sa pauvre femme avait les deux bras cassés.

La jeune fille — elle — pleurait silencieusement en soutenant la tête de sa mère.

— Consolez-vous donc, leur dis-je, ce ne sera rien, vous voyez bien qu'elle respire aussi facilement qu'un enfant qui dort, elle va rouvrir les yeux... Voyons, toi, gamin, au lieu de pleurer comme une femmelette et de rester là planté, va me chercher au moulin un verre et du verjus ; quelques gouttes de ce médicament, à la portée de tous, prises dans un verre d'eau, calment le sang et rétablissent la circulation après les plus violentes secousses. Va, et à l'avenir, tu cueilleras les cerises toi-même. Nous allons porter la bonne femme au moulin, petit à petit, sans nous presser, et, tout à l'heure, je vous enverrai le médecin, — chose à laquelle personne n'a encore songé, — cependant quand un de vos bœufs se casse une jambe ou tombe malade, bien vite, n'est-ce pas, vous envoyez chez le vétérinaire. Allons, hardi

les enfants, assez pleuré, ce n'est rien, vous dis-je !

Nous nous mîmes en marche pour franchir les cinq cents mètres qui nous séparaient du moulin. Le mari et l'éclusier portaient le brancard ; nous devions nous relayer pour faire ce trajet, mais le vieux ne voulut jamais céder sa place ; il marcha tout le temps, ferme sous son fardeau, mais grommelant toujours :

— Au diable le cerisier ! *Pécaïre*, pauvre femme, pauvre Jeanne, pécaïre !

Le jeune garçon, devant nous, marchait à reculons et, de temps en temps, se penchait vers sa mère en s'écriant avec un désespoir touchant :

— Mais ce trou, monsieur, voyez donc ce trou qu'elle a tout près de la tempe, sûrement son âme s'en ira par là !... Mère, parle-moi, mère, dis donc quelque chose ! Non, jamais, jamais plus, je ne te laisserai aller chercher des cerises ; j'aurais bien pu les cueillir moi-même, mais je suis un paresseux et tu travaillais pour moi... Pécaïre ! elle a le bras cassé... oh ! malheur, malheur !

Et la mère répondait par un gémissement...

C'était d'une ineffable mélancolie : ce cortège en pleurs s'acheminant au soleil couchant au milieu d'une nature en fête. Dans le sentier étroit, les fleurs des champs et les riches épis s'inclinaient sur la triste civière qui les frôlait en passant. Qu'elle était touchante et belle cette robuste jeune fille, marchant silencieusement à côté de sa mère, tandis que des larmes nombreuses tombaient en perles limpides sur ses joues veloutées et humides, comme une pêche après l'orage !

Elle avait cueilli un rameau et, avec une piété exquise, elle s'en servait pour rafraîchir l'air brûlant autour du front de sa mère.

J'étais à ses côtés m'imprégnant, pour ainsi dire, de toute la poésie de cette scène et, de temps en temps aussi, je lui adressais quelques mots d'encouragement.

Elle ne me répondit pas d'abord, absorbée comme elle l'était par sa douloureuse contemplation. Mais elle se calma peu à peu et bientôt, dans un élan de gratitude, elle se tourna vers moi, me saisit les mains d'un mouvement

spontané, simple et gracieux, et me dit avec volubilité :

— Oh ! mon bon Monsieur ! je n'oublierai jamais que sans vous ma pauvre mère serait morte. Où serait-elle maintenant si vous n'aviez pas été là au moment où elle allait rouler dans la rivière ? Jamais je n'ai tant regretté qu'aujourd'hui de n'être qu'une pauvre paysanne ; si j'étais une belle dame, je trouverais peut-être quelque chose de mieux à vous dire pour vous prouver « combien je voudrais avoir les moyens » de vous récompenser. Jusqu'à la fin de ma vie, je prierai le Ciel et la Madone pour vous !

Cela fut dit à demi-voix avec je ne sais quel élan à la fois chaste et passionné, naïf et profond.

— Tu peux, lui répondis-je, me récompenser comme une reine en me donnant le joli bouquet que tu as à la ceinture et... un baiser.

Ma Velléda rougit, puis, après une longue hésitation, elle arracha ses bluets et ses myosotis, les porta rapidement à ses lèvres et me les offrit d'un geste coquet, en me disant avec

un sourire mutin au milieu de ses larmes :

— Je n'embrasse pas les beaux messieurs, mais je puis donner un baiser à mes fleurs ; gardez celles-ci en souvenir de votre bonne action.

Je la regardai pour voir si ce manège coquet n'était pas une habile comédie, mais je vis tant de reconnaissance et de tendresse sereine dans son calme regard de vierge que je rougis de ma pensée, et saisissant furtivement la récompense qu'elle m'offrait, je murmurai presque timidement :

— Oh ! je les garderai toujours, en souvenir de vous !

Cette scène avait eu lieu un peu en arrière du convoi et nul ne s'en était aperçu. Nous arrivions au moulin. Là nous fûmes accueillis par une explosion de questions, de pleurs et d'exclamations, qui dominèrent un instant le tric-trac de la grande roue et le bouillonnement de l'eau.

J'eus grand'peine à calmer les matrones accourues à la rescousse, apportant chacune, dans une fiole ou dans un pot à onguent, une

recette infallible, transmise de générations en générations depuis l'époque peut-être où les prêtresses de *Bellisama* (1), leurs aïeules, accomplissaient au clair de lune les rites de leur culte mystérieux. Je parvins à faire comprendre à ces charitables voisines que, si elles continuaient à se presser ainsi dans la chambre de la malade, elles l'étoufferaient infailliblement.

Il fallut presque employer la force pour les faire sortir toutes. Je plaçai en sentinelle à la porte le mari bourru, avec la consigne expresse de ne laisser entrer que le médecin que j'allais envoyer.

Il était presque nuit ; je saluai de la main la belle enfant qui, penchée sur le lit de sa mère, lui prodiguait des soins intelligents ; je consolai, en le grondant bien fort, le grand garçon qui geignait sans se rendre utile, et je partis...

* *

Quinze jours après, un peu par hasard, un peu par curiosité, je revins dans ces parages.

(1) *Bellisama* : la lune, chez les Gaulois.

La mère Jeanne était hors de danger, mais elle avait encore un bras pris entre deux éclisses, « ce qui l'ennuyait fort », — me dit-elle. Elle m'affirma en outre que si, au lieu d'un médecin, je lui avais envoyé le rebouteur, elle serait déjà sur pied.

Cela ne m'empêcha pas d'être choyé et comblé de bénédictions ; il me fallut vider avec le vieux meunier un pot du vin blanc des grandes fêtes et, lorsque je demandai où était Maria, la fille aînée, le grand garçon, plus rouge et plus frais que jamais, répondit : « qu'elle s'était *ensauvée*, quand elle avait vu arriver le Monsieur. »

Et là, vrai, cela me flatta beaucoup.

Le père haussa les épaules et l'appela d'une voix de Stentor, mais on ne la trouva pas...

Je repartis en essayant de me persuader que je ne regrettais rien. Comme je gravissais lentement le lit du torrent qui sert de sentier pour arriver au sommet de la montagne, — tel qu'un aérolithe — un frais bouton de rose tomba du ciel à mes pieds ; puis, dans le taillis

voisin, j'entendis des pas légers qui s'enfuyaient rapidement.

*
* *

Tout cela prouve qu'une bonne action ne reste pas toujours sans récompense et que l'on peut trouver aux champs une façon délicate et naïve d'exprimer des sentiments... désintéressés.

Je n'ai point revu ma Velléda depuis ; quelque jour, peut-être, je vous conterai son histoire...





LA BANNIÈRE VERTE



ILS campaient, les pauvres diables, au milieu d'une clairière, au bord d'un ruisseau bourbeux et infect, environnés d'un monde bourdonnant et grouillant de moustiques, de cloportes et de larves.

L'officier qui commandait le détachement s'enveloppait, frileux, dans une capote trouée, déteinte et râpée. Les ustensiles de popote avaient été perdus, la tente déchirée, et ceux qui vivent de nos désastres n'avaient rien voulu remplacer : le linge s'use vite en Afrique, aussi nos soldats étaient-ils sans chemises et sans souliers, comme il arrive souvent.

Couchés dans un bon lit, ou se dorlotant sur des fauteuils ministériels, il est des indus-

triels qui trouvent tout assez bon pour nos pauvres pioupious, ces économiques « soldats d'un sou » qui leur permettent de réaliser des fortunes après chaque campagne, de bâtir un château après chaque bataille.

Pauvres petits soldats ! Il y en avait un, entre autres, cette nuit-là — dans le détachement qui rôdait à l'aventure sur la route de Tunis à Hammamet — qui était parti de France le cœur bien gros et qui, plus que tout autre, avait la nostalgie du ciel qu'on ne doit point revoir.

Le jeune Alex avait été expédié à Marseille, sans rime ni raison, avec cent vingt hommes de son régiment, — lui qui était libérable dans quinze jours ! Qu'importe, il avait fallu partir et l'on vous avait parqué tout cela sur un transport avec des bestiaux de ravitaillement, chair à manger et chair à canon ensemble.

Trois jours de voyage, le mal de mer, les marches et les contre-marches où l'on va exténué, suffoqué de poussière et de sirocco, ployant sous le poids du fournement, ébloui

par le soleil qui brûle les paupières, et s'arrêtant à chaque trou bourbeux pour boire une eau décomposée ; cela avait passé comme le cauchemar d'un accès de fièvre chaude, et il se traînait, le pauvre enfant, sale et dégue-nillé, vivant de cette vie de salamandre : grillé le jour, mouillé la nuit.

Or, juste ce soir-là, à minuit, il avait « fini son temps », ce qui ne l'empêchait pas de grelotter à l'humidité mortelle des nuits africaines, trépignant sur ses pieds enflés et sanglants.

On ne l'aurait pas reconnu, le vaillant petit lignard, tant il avait bruni sous l'implacable soleil de Tunisie ; ses cheveux roux, plus ardents et plus dorés que jamais, coupés en brosse au départ, avaient déjà repoussé et se hérissaient autour de sa tête ; ses yeux rougeâtres d'albinos éclataient au milieu des tons bistrés de ses joues, hier vermeilles, aujourd'hui brunies et souillées par la poussière des marches forcées ; on eût dit, à le voir, d'un ramoneur qui vient de rouler un uniforme de soldat dans la suie des hautes cheminées.

Aux reflets des feux du campement, ses compagnons et lui ressemblaient à des ressuscités fantastiques de l'armée d'Italie avant Marengo.

Toutes les narines se dilataient avidement pour aspirer les émanations de la soupe qui cuisait sur un maigre feu. Lui songeait aux bonnes tranches de jambon servies sur des choux parfumés aux jours de pénibles travaux.

Ce soir-là on faisait bouillir, par morceaux, un vieux cheval dans un large chaudron. Cela ne sentait pas bon, mais on avait faim et l'on éprouvait le besoin de manger quelque chose plus nourrissant que le biscuit qui casse les dents. Une nuée d'insectes voltigeait autour des flammes du foyer, des larves se laissaient choir des arbres dans le bouillon ; les soldats impatients attendaient en claquant des dents, faim ou fièvre, comme des animaux de proie ; le chacal glapissait au loin, l'hyène ricanait, et, vers l'horizon des montagnes, on entendait des rugissements de fauves.

L'officier, stoïque et résigné, faisait philosophiquement griller le filet de sa vieille

jument, embroché à son épée. Il était encore dégoûté, ce muscadin-là, et le bouilli ne le tentait guère. Certes, on a beau être officier de la République et avoir pris en brave le parti de crever au fond du désert, on ne tient pas à manger pour cela un consommé de chenilles.

L'esprit français, l'entrain de la jeunesse, dominaient quand même ; les lazzis se croisaient pour tromper la faim ; on riait bien fort pour oublier ses nausées.

— Bah ! dit un Parisien, loustic des faubourgs, j'en ai vu bien d'autres en courant de Saïda au Sud-Oranais pendant que Bou-Amena massacrait les bourgeois et que Bou-Albert regardait flamber les forêts en fumant un cigare ; les Bédouins commencent la guerre sainte, maintenant que leur rhamadan est fini, mais, pour la terminer d'un seul coup, il n'y a qu'à prendre l'étendard de Mahomet. Alexis a vu l'étendard, preuve que ce drapeau existe ; personne n'a vu Bou-Amena que, s'il n'est pas un mythe ou un symbole, je soupçonne fort d'être un caissier infidèle ou un notaire failli et toujours insaisissable, si bien qu'un grand

peintre de batailles a déjà fait un tableau intitulé : *Prise de Bou-Amena par les Français* ; le tableau représente une plaine de sable où l'on ne voit même pas un œuf d'autruche, au-dessous il a écrit ces mots : « Bou-Amena est parti, les Français ne sont pas encore arrivés. »

On riait à la ronde ; Alex, rêveur, dit tout à coup :

— Crois-tu, Parisien, que, si on leur prenait le drapeau, les Bédouins s'enfuiraient comme une bande d'autruches ?

— Incontestablement.

— Et crois-tu que ce soit la Bannière sainte que j'ai vue flotter ce matin à travers les arbres de la montagne ?

— Evidemment.

— Vrai ? Eh bien ! suffit. J'ai mon idée ; on le leur prendra, ce chiffon de soie. Ma sœur Jeanne-Marie attend au village le retour de son fiancé ; moi, personne ne m'attend, parce que j'étais trop jeune quand j'ai commencé mes cinq ans, voilà pourquoi, d'un coup et pour le bien de tous, je veux essayer de terminer la guerre.

— Est-il bête! firent les soldats en chœur.

— Un ban pour Alex qui, à lui tout seul, va terminer la guerre! hurla le Parisien.

— Jeune homme, ajouta le lieutenant qui voulut, par désœuvrement, prendre part à la plaisanterie, en échange de ce haut fait, que demanderez-vous?

— La permission, mon lieutenant, de tailler, dans le drapeau, un mouchoir de tête pour celle qui sera ma promise au retour.

Le lieutenant sourit; le vieux gamin de Paris haussa les épaules pour dissimuler son attendrissement et s'écria :

— Assez de sentiment, enfants, à la soupe!

Le groupe se rapprocha du foyer, deux soldats s'emparèrent du chaudron qui bouillait en exhalant une fumée nauséabonde, mais, à cinq cents pas, éclata un coup de feu répercuté vingt fois par les échos des montagnes.

— Aux armes! crièrent les sentinelles.

Chacun courut aux faisceaux; le chaudron, brusquement lâché, tomba, le bouillon fumeux coula vers le ruisseau, la viande s'enfonça dans la vase: une colonne d'Arabes débou-

chait de l'une des gorges de la montagne, on voyait, au clair de lune, flotter leurs burnous blancs et la bannière verte des fidèles du Coran. Ils étaient bien deux cents ; les nôtres étaient vingt-cinq, dont quinze fiévreux. Alex se coula comme un serpent dans le ravin.

— Il a peur, fit dédaigneusement le Parisien.

— Lâche ! rugit l'officier, abandonnant enfin son rôti, et, levant son revolver, il fit feu, au juger, dans le taillis.

Mais il n'eut pas le temps de songer un moment de plus au déserteur : la bande accourait, composée d'Arabes du désert, de déserteurs tunisiens et de quelques-uns de ces monstres demi-nus, baptisés par les savants du nom de Kroumirs ; tout cela, se sachant découvert, bondissait en hurlant, des cavaliers couraient en tête au galop de leurs maigres chevaux qui empruntent au désert l'allure rapide et souple des félins ; les chameaux de l'arrière-garde avançaient d'un pas rapide et grave.

Un cheik était là sans doute, avec toute sa smala et la fameuse Bannière verte.

— En carré! — rugit le lieutenant, — et la petite troupe fit face aux quatre coins de l'orage : elle était enveloppée!

Pendant quelques centaines de secondes, les chassepots crépitèrent dix coups à la minute, les Arabes hurlaient et jonchaient le sol; bientôt les survivants s'enfuirent, passant comme une trombe devant le front de l'héroïque groupe. Le cheik prudent n'osa pas remonter au nord, il prit par le ravin.

Tout à coup on vit son chameau manquer des quatre pieds et s'affaisser; les femmes poussèrent un long gémissement, tandis que le chef démonté roulait à terre dans les plis du palladium de Mahomet.

Il y eut un moment lutte corps à corps avec un inconnu, puis l'on entendit ce cri de guerre d'Alex :

— *Bibo lou Quarcy!* (vive le Quercy!)

Le brave enfant avait enfoncé sa baïonnette dans les flancs de l'animal et il étreignait vigoureusement l'Arabe qui venait de faire feu de l'un de ses longs pistolets, tandis qu'il enfonçait jusqu'à la garde, dans la poitrine du

fantassin, son poignard recourbé à pommeau de cuivre.

Le jeune lieutenant, en tête de sa troupe, chargea avec toute l'ardeur de ses remords : il avait méconnu un héros !

La smala fuyait vers la mer et vers le pays insurgé. Cependant, personne n'arriva à temps, le conscrit avait réussi à étrangler son adversaire, mais il retombait avec un long râle de triomphe dans les plis du lambeau de soie verte ruisselant de sang.

— *Lou teni!* (je le tiens!) — cria-t-il au Parisien en fermant une dernière fois les yeux.

Puis de la voix douce et lente d'un enfant qui s'endort, il dit à l'officier qui se penchait sur lui :

— *Acos finit!*... (c'est fini!)

Ils étaient là dix survivants, grelottant la fièvre; dix seulement, pour admirer ce dévouement sublime dans sa naïveté, auquel on n'avait pas le temps de s'arrêter, que les alertes de demain allaient faire oublier bientôt.

Le faubourien gouailleur comprit vaguement qu'il était la cause indirecte de cet héroï-

que trépas ; de son cœur à ses lèvres monta la prière d'enfant qu'il croyait oubliée, et cachant ses larmes, il se baissa pour creuser une fosse.

L'opération était longue et le danger pressant ; à chaque instant pouvait surgir une nouvelle bande de ces démons des montagnes ; ce champ de broussailles à moitié desséchées et entourées de forêts n'était pas sûr ; souvent, depuis quinze jours, on avait vu à l'horizon des reflets d'incendie : la barbarie luttait contre la civilisation, par le feu. Le Bellevillois se souvenait d'avoir assisté, tout gamin, à la Commune, et cette pensée d'incendie le faisait frissonner...

— Au feu ! — cria soudain l'officier en se redressant, et abandonnant la tombe à moitié creusée, il arracha violemment le drapeau qui servait de linceul au pauvre Alex, le mit en sautoir comme un trophée et courut vers la montagne ; les barbares, en fuyant, avaient tout allumé autour d'eux ; déjà les flammes s'élançaient, se recourbant en langues sinistres, poussées par la brise de mer.

Heureusement, le ruisseau se trouvait d'un

côté, la montagne de l'autre, on fit un abattis de palmiers, de chênes-lièges et de cactus et l'on alluma le tout dans l'espace resté libre : feu contre feu, on allait pouvoir s'échapper en suivant le défilé, vers Dachera.

Le lendemain, les journaux signalèrent un incendie sans importance et un engagement dans lequel nos pertes avaient été insignifiantes, mais — ajoutait-on — le lieutenant X... avait pris à l'ennemi l'une des bannières saintes de l'Islam. « Cette bannière, disait le journal, ira orner l'Hôtel des Invalides à côté des glorieux trophées de la première guerre d'Afrique. L'étendard se compose de deux larges bandes de soie clouées horizontalement à une hampe peinte en hélice, verte et jaune, et surmontée d'un croissant métallique ; il est frangé de petites houppes multicolores. L'une des bandes est verte, mais ternie par le soleil, l'autre est jaune et tachée de sang. Le jeune lieutenant X... n'a pas été blessé en accomplissant cet exploit ; le peloton qu'il commandait a rallié, sain et sauf, son régiment... »

Et voilà comment on écrit l'histoire, et

comment le pauvre Alexis dort son dernier sommeil sur la terre d'Afrique, victime de son dévouement ignoré, dont un autre recueillera les bénéfices. Heureusement l'hyène et le chacal respecteront ses pauvres os, tant ils sont carbonisés.

Mais Jeanne-Marie attendra longtemps encore le retour de son fiancé, car la guerre continue toujours, sauvage et implacable, tandis que les vieux parents d'Alex demandent chaque jour « si ce n'est pas fini », comme M. le Préfet l'a fait afficher sur les murs de toutes les églises, — comme l'a dit, hélas ! leur pauvre fils, cet obscur héros, en tombant là-bas au milieu des sauvages.

L'angoisse les mine, les pauvres vieux, ils n'auront même pas la consolation d'apprendre que les funérailles de « leur aîné » ont eu lieu éclairées par dix mille chênes ou palmiers brûlant comme autant de cierges ; si bien que, de la mer, à la Goulette, on en voyait le reflet illuminant à l'horizon les montagnes, auréolées de cette *gloire* inconnue !



MONSIEUR
MADAME
BÉBÉ



MONSIEUR


*LUI, fait un rêve bizarre
Dans le pouf capitonné,
Suivant d'un œil étonné
Les flocons de son cigare.*

*Après avoir tisonné,
Il compte, comme un avare,
Les succès dont on se pare
Quand quarante ans ont sonné.*

*Le dernier lutin de l'âtre
Brille un instant, puis jolâtre,
Meurt dans un crépitement;*

*Et, sans pouvoir s'en défendre,
Monsieur souffle sur la cendre
Avec un long bâillement!*





BÉBÉ

*BÉBÉ, d'une main agile,
Soupirant à petit bruit,
Tire la langue et construit
Un édifice fragile;*

*Mais cet incident fortuit
Fait trembler sa main fébrile :
Et l'enfant pleure, immobile,
Devant son castel détruit...*

*Madame chasse son rêve,
Monsieur s'éveille et se lève,
Demandant : « Est-il tombé ? »*

*Les voilà, par l'enfant rose,
Réunis --- charmante chose ---
MONSIEUR, MADAME, BÉBÉ!*

Dans les Prés





LES ROGATIONS



A CHARLES BUET.

C'EST au retour de l'une de ces gracieuses et naïves processions de mai que, sous l'impression du moment, j'écrivis les lignes suivantes où je racontais simplement ma promenade à travers les bois et les sentiers emperlés de rosée, telle que je l'avais déjà faite à six heures du matin.

« Au petit jour nous étions en marche. Après la messe, le Curé a fait un signe ; aussitôt quatre ou cinq enfants se sont précipités vers la sacristie ; c'est le plus petit qui a obtenu « les honneurs », — il s'agissait, en effet, de porter la Croix processionnelle. A un certain

âge nous n'avons plus le même empressement pour porter les croix de ce monde ; mais je dois ajouter que celle-ci n'est pas lourde : le manche est en bois blanc, long comme une hampe de drapeau, avec un christ tout petit, en fer étamé.

Avec empressement aussi, une belle jeune fille s'est emparée de la bannière de la Vierge, dont deux alertes fillettes ont saisi les cordons. Elles ont pris les devants : aux premiers rayons du matin, notre bannière neuve fait scintiller ses broderies.

Puis viennent les matrones bavardes qui gâtent un peu le défilé en sortant avec un bourdonnement de ruche en rumeur. A la tête des hommes, la croix portée par l'enfant ; je me place tout près de lui, il m'intéresse et je veux voir s'il ne faiblira pas avant la fin de cette longue course ; — à un âge aussi tendre, une croix, même toute petite, est un fardeau si lourd !

Les hommes sont peu nombreux. Hélas ! le siècle des journaux et des cabarets ne comprend guère la poésie et la grandeur de ces

prières publiques sous l'œil de Dieu, autour de nos champs tout verts, tout fleuris et souriant à l'espoir de la récolte prochaine !

Aussi la troupe fidèle se compose — ici comme ailleurs, — de quelques enfants, de femmes : il y a peu d'hommes mûrs ; en revanche, les vieillards sont édifiants, soit qu'ils marchent le front serein, encore droits, soit qu'ils s'en aillent pesamment appuyés sur leur bâton de vieillesse.

Il doit être, pour eux, à la fois triste et doux de repasser ainsi, après deux tiers de siècle, aux carrefours où ils s'asseyaient à l'époque de leurs jeunes rêves ; de revoir, un peu plus feuillus, ces mêmes arbres qui abritèrent leurs longues causeries avec « la promise ». Que de souvenirs, de regrets et de larmes, adoucis par les consolations que la religion — qui vaut bien la philosophie — prodigue à ceux qui touchent à la fin de leur course !

S'il y a peu d'hommes mûrs, il y a moins encore de jeunes gens. Et cependant elles sont si charmantes, à vingt ans, ces processions sous bois ! Chaque buisson, chaque fleur est un

encensoir ; de chaque fourré jaillit une note qui se mêle à nos chants, et dans les nids de mousse, on voit les petits oiseaux un peu effarouchés, qui semblent vouloir prendre, eux aussi, leur part de la bénédiction du prêtre !

La prière est si bonne lorsque l'on prie avec la femme aimée ! Cette procession devrait être la procession des fiancés. Heureux le jeune homme qui suit de l'œil « la promise » et qui, de cœur, s'unit à ses prières, reportant à Dieu son adoration muette. Heureux celui qui peut chanter avec toute la nature l'hymne d'espoir serein, de gratitude et d'amour, l'hymne de mai !...

En songeant ainsi, j'ai perdu de vue mon petit porte-croix, ses pas se sont ralentis, il est maintenant à la queue de la procession ; j'entends M. le Curé qui lui dit : « Plus vite, plus vite, passez donc devant ! »

L'enfant fait un suprême effort ; il trotte menu dans des souliers beaucoup trop larges où son père serait à l'aise ; il est rouge et son mignon visage ruisselle de sueur, mais il tient bon, fier de son fardeau.

Entraîné par son zèle, il dépasse notre colonne et va se porter à la tête des femmes, derrière la bannière ; avant que l'on ait songé à le rappeler, le pauvret s'entrave dans les cordons de ses brodequins mal lacés ; la croix s'incline, il est entraîné par le poids et tombe, mais sans lâcher prise, — comme un vaillant portedrapeau.

Seulement il a fait s'incliner une branche d'arbre qui va donner en plein dans une magnifique ombrelle qu'une jeune paysanne — qui, tout à l'heure, ira piocher au grand soleil — porte pour se préserver des inoffensives caresses de l'aurore... Tant pis pour la vaniteuse !

Demi-souriante, demi-fâchée, elle renvoie l'enfant qui reprend sa place un peu confus.

M. le Curé a déjà fait signe à un jeune garçon, plus grand et plus fort ; le jeune garçon s'avance pour prendre la croix, mais le vaillant petit homme ne veut pas céder son précieux fardeau : il y a lutte un moment, on rit et l'on chuchote ; le pasteur interpose son autorité ; l'enfant cède de mauvaise grâce et

rentre dans le rang, où il se cache pour pleurer... C'est une destitution !

La scène a troublé les accords des chantres, et je remarque avec plaisir que la voix de M. le Curé est un peu tremblante. Que voulez-vous ! Quand tout sourit autour de nous dans cette fraîche nature, il est bien permis de sourire aussi d'un bon et franc sourire... mais je plains l'enfant ! il est bien jeune pour faire ainsi l'apprentissage des déceptions cruelles.

Sans incident nouveau, nous arrivons au premier reposoir :

Quelques roses autour d'une croix de bois ; une nappe, bien blanche, sur un vieux mur moussu ; sur la nappe un dessert de campagne, étalé dans ces vieilles assiettes en faïence peinte si recherchées des collectionneurs. Il y a des noix, des pruneaux, des amandes, des cerises : de chaque une assiettée ; des œufs et des petits pois : de chaque un plein saladier ; au milieu, un bol d'eau bénite où trempe une branche d'hysope ; le bol est un peu ébréché, mais il y a des *images* dessus, quelque chose

comme Daphnis et Chloé... Personne ne s'en scandalise.

Il y a un moment d'arrêt.

En ménagère prudente, la mère de M. le Curé a chargé l'un des clercs d'un grand panier, profond comme un gouffre, qui, de chaque côté, se ferme avec de larges *clapets* d'osier. Le clerc fait la grimace en voyant les prémices de tant de récoltes : ce n'est ni bien rare, ni bien bon, et ce sera lourd.

Nous nous remettons en marche au carillon lointain de la cloche bavarde qui marque presque le pas.

Le porte-croix destitué fait une tentative pour ressaisir ses fonctions. D'un geste, le pasteur approuve ; l'enfant sourit au milieu de ses larmes, comme le soleil sourit dans la rosée à la lisière du bois encore obscur ; il reprend son fardeau que le jeune garçon lui cède avec un empressement mal dissimulé.

Nous suivons un beau chemin couvert qui serpente aux bords du plateau, sur les confins du Quercy et de l'Agenais : à l'est, les aspects un peu sauvages du rude pays des Cadourques,

à l'ouest, les gracieuses perspectives du pays des Nitiobridges.

Depuis un moment, la brise, par bouffées, nous apporte des chants lointains qui montent un peu voilés de la vallée sonore : c'est la procession d'une paroisse voisine que nous allons croiser à l'endroit où le chemin se bifurque. Elle a un chœur de chantres exercés ; les jeunes filles répondent aux hommes, c'est d'un bel effet dans ce vallon disposé pour des merveilles d'acoustique.

Notre chœur se pique d'émulation, chacun enfle sa voix et... détonne. Nous nous croisons enfin : deux ou trois *sœurs* dirigent un groupe de chanteuses, dont les belles voix compensent l'absence de méthode.

C'est un défilé de foulards de toutes couleurs coquettement posés, sur des cheveux noirs ou châains, en rosaces, en trèfles, en cœurs. La procession est trois fois plus longue que la nôtre ; il y a là une forte paroisse, tandis que notre église n'est qu'une humble succursale.

Bientôt arrivent les hommes portant un

grand christ; tous nous nous découvrons au passage, rendant les honneurs à la Croix, comme des soldats qui saluent leur drapeau.

Ici encore la différence de mœurs et de coutumes : l'Agenais poétique et fleuri surcharge ses repositoires de couronnes; les clercs portent des gerbes embaumées, le curé marche solennellement tenant son livre d'une main, un bouquet de l'autre. Le Quercy orne aussi les croix de quelques fleurs, mais, plus positif, il y ajoute des choses plus substantielles.

Enfin voici le dernier reposoir.

Nous sommes ici chez un riche propriétaire : la croix, en fer ouvré, émerge littéralement d'une montagne de fleurs; sur un autel, élevé de trois marches, s'étale le dessert obligé; ce ne sont plus les prémices champêtres. — Ici tous les raffinements de la civilisation; il y a quelques primeurs, mais les jeunes lévites contemplent surtout avec complaisance deux collines de gâteaux où il a neigé des flocons de sucre et, à droite et à

gauche de l'eau bénite, deux *pichets* de vin blanc du cru.

Le clerc aux provisions ne fait plus la grimace : il installe, avec de respectueuses précautions, la fragile pâtisserie dans le panier aux vastes flancs.

A l'aspect des dames-jeannes, la voix des chantes s'est éclaircie.

M. le Curé a fait passer à l'enfant, haletant sous son cher fardeau, une poignée de cerises ; le petit homme les croque, et, tout ragaillardi, il porte avec plus d'aplomb notre étendard, que surcharge une immense couronne de roses.

Le carillon joyeux semble se rapprocher et nous engager à presser le pas. Le chœur chante avec tout l'entrain de la foi :

« De la peste, de la guerre et de la mort éternelle, délivrez-nous, Seigneur!... »

C'est fini, nous voilà de retour, nos chants, commencés sous le ciel libre, s'achèvent sous la voûte de pierres...

Beaucoup emporteront un bon souvenir de cette matinée de prières.

Il suffit d'une de ces heures émues de foi confiante et d'espoir serein, pour qu'une âme fasse des provisions de force pour le terre à terre de la vie.

J'ai joyeusement déjeuné au presbytère avec les chantres, les clercs et le petit porte-croix, à qui nous avons fait les honneurs.

M. le Curé a fait dévorer ses gâteaux jusqu'à la dernière miette ; aux chantres surtout, il a servi des rasades de vin blanc. Puis nous avons bu fraternellement : à la Religion qui nous donne les seules fêtes aux lendemains sans remords, à la récolte prochaine, à la France qui prie! »





LE CHANT DU MIDI

A F. MISTRAL.

Gloire à notre Midi, cette terre brûlante
Où toute la nature a des aspects heureux,
Où, dans toute saison, la sève court, brillante,
Comme en nous le sang généreux !
La terre des tournois, des pacifiques fêtes,
Qui revêt pour nous seuls, *félibres* ou poètes,
Son manteau diapré des feux d'un ciel vermeil ;
Gloire à notre Midi, la terre où tout rayonne,
La terre où, libre et fier, chacun de nous moissonne
Dans ses champs, au soleil !

Pour les déshérités le ciel a des caresses,
Pour l'enfant et l'agneau, la bise s'attédie :
Il verse aux malheureux de bien douces ivresses,
Ce clair soleil qui toujours luit !
Nous seuls pouvons braver l'hiver et la misère.
Notre terre du sud toujours hospitalière
Garde ses rossignols et ses beaux papillons ;
Le peuple et les oiseaux, d'humeur insoucieuse,
Savent que leur soleil, d'une flamme amoureuse,
Dore jusqu'aux haillons.

Quand l'habitant du nord languissant, faible et pâle,
Par les tristes brouillards, vers le midi chassé,
Vient chercher sous nos cieux le souffle ardent du hâle

Qui réchauffe son sang glacé,

Nous lui gardons toujours des prémices nouvelles,
Nos fruits les plus vermeils et nos fleurs les plus belles,
Des sourires joyeux et de tendres accords ;
Puis nous aimons le voir renaître enfin, vivace,
Nous quitter à regret et longtemps rendre grâce
A la terre des forts !

La terre des chansons où tout est harmonie,
Où le parler est doux comme ces légers bruits
Elancés dans l'espace en vague symphonie :

Voluptueux soupirs des nuits.

Terre où le troubadour, de cœur en cœur, butine,
Et retrouve l'écho de la Muse latine
Dans les accords berceurs du vent dans l'olivier ;
Où tout s'émeut aux chants de nos magnanarelles,
Où les ruisseaux jaseurs rythment des saltarelles
Comme un joyeux clavier !

Nulle autre part la jeune femme
N'a dans l'œil de plus chauds rayons,
A la fois blessure et dictame,
Rapide éclair des passions !
Regards de jais, sombres abîmes,

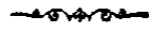
Il vous faut de fières victimes,
Des hommes aux cœurs généreux !
Et vous savez, enchanteresses,
Nous verser les folles ivresses
Qui font de nous des demi-dieux !

Assez ont célébré les charmes
Du calme des grands lacs d'azur,
Des beaux yeux bleus, voilés de larmes
Comme de rosée un ciel pur ;
A cette caresse timide,
Nous préférons l'éclair rapide
Lorsqu'il jaillit d'un œil, le soir,
Et qu'il nous montre, en la pénombre,
Des traits chers sous un voile sombre,
--- Etoile brillant au ciel noir !

L'azur a la mélancolie
Et le vague tendre, ingénu ;
Le noir, que jamais on n'oublie,
L'attrait de l'abîme inconnu.
Le soleil, qui mûrit nos plaines,
Fait aussi courir dans nos veines
Le feu vainqueur né d'un regard,
Et cet amour, qui nous enivre,
S'il ne peut nous faire revivre,
Nous tue aussi bien qu'un poignard !

Notre Muse est ardente et forte
Comme l'amour des chauds climats ;
Lorsque l'illusion est morte,
Elle meurt... et ne pleure pas !
Trop folle pour la rêverie,
Trop tendre pour l'effronterie,
Elle se livre pour toujours !
Ne sachant pas être rêveuse,
D'une gaieté voluptueuse,
Elle embellit tous nos amours !

C'est le type de la Romaine,
Soumise à qui sait la dompter,
Mais dédaigneuse et souveraine
Si l'on n'ose pas l'affronter.
Elle est fatale à qui la brave :
C'est un volcan au cœur de lave,
Du sang écumant au soleil ;
Nul ne sait combien est terrible
Pour ceux qu'elle blesse, impassible,
Son sourire attique et vermeil !





CHANSON DE MAI

A G. GOURDON.

DE porte en porte, pendant les premiers jours de mai, les jeunes gens de certains pays s'en vont, par bandes, chanter la *Chanson de Mai*.

Cette coutume, tombée en désuétude pendant de longues années, semble revivre dans nos contrées, grâce à l'influence des gars de la *Châtaigneraie* qui se louent dans la vallée du Lot, sur le haut plateau ou dans l'Agenais.

Le peuple comprend encore mieux que nous la poésie de ses traditions et de ses coutumes, et c'est quand on les croit bien mortes que, tout à coup, il les fait revivre.

Pendant une belle et tiède soirée, pour la première fois, cette année, nous avons entendu

la Chanson de Mai — simple et naïve comme les amours champêtres — et que l'on chante joyeusement, à la porte du pauvre comme à la porte du riche, parce qu'elle est partout comprise et parce que, partout aussi, elle peut apporter un peu de joie :

*Voici le gentil mois de mai,
Tous les amants sont arrivés,
Bonjour, Lisette;
N'avez-vous pas changé
Vos amourettes
Du joli temps passé?*

Lisette répond :

*— Nenni, nenni, mon bel ami,
Car je vous ai toujours promis
De vous attendre
Avec fidélité,
Et de vous prendre
Avec votre amitié.*

Cette déclaration extra-littéraire vaut mieux que toute une scène de roman ; elle rassure immédiatement le jeune homme par son parfum de franchise, mais cela ne l'empêche pas de faire brutalement part à sa « bonne amie » et de ses craintes, et des on-dit du voisinage :

-- Mais j'entends dire tous les jours
Que des amants vous font la cour !
Ça me chagrine,
Me donne du tourment,
D'entendre dire
Que vous changez d'amant.

Malgré la crudité de l'expression, la jeune fille ne s'indigne pas, comme se croirait obligée de le faire une femme d'un autre monde, elle se contente de répondre, avec le calme de son innocence :

--- Laissez dire, laissez parler,
Je vous aime plus que jamais ;
Ce sont les filles
Qui vous ont dit cela,
Leur jalousie : ..
Ne les écoutez pas.

Lisette a raison, si bien que le soupirant convaincu répond par cette stance, qui renferme tout un avenir de délicate tendresse, tout un poème de promesses :

.....
.....

La jalousie
Durera pas toujours ;
Toute la vie,
Nous parlerons d'amour.

Puis vient l'épilogue de cette « explication » rustique, — épilogue qui devrait engager à la fidélité toutes les Lisettes à venir ; mais, hélas !

Épouse devant Dieu et devant la loi, la femme ressent, « pour la première fois », toutes les joies de l'amour permis :

*--- Tout en revenant d'épouser,
J'entends le rossignol chanter.
Chante qui chante,
Chantera pas pour moi :
Je suis contente
Pour la première fois !!*

Nous avons tenu à reproduire cette Chanson de Mai que nous devons à l'obligeance de M. Joseph Daymard, de la Société des Études du Lot, l'intelligent et infatigable collectionneur des chants populaires du Quercy.

C'est, croyons-nous, sur cette mesure qu'il faut la restaurer.

L'année prochaine, quand la troupe joyeuse viendra chanter devant votre porte la *Cansou del mes de Mai*, ne lui refusez pas les œufs et le lard qui doivent servir à faire l'omelette

traditionnelle, principale base du « banquet de Mai ».

Les garçons vous offriront, en échange, un frais bouquet de fleurs agrestes pour vos filles ; car, dans notre noble pays aux mœurs pures, ils sont bien rares les villages où ils pourraient ne laisser que le bouquet de paille, de chardons ou de fleurs desséchées que l'on cloue, comme un symbole et comme une manifestation vengeresse de l'opinion publique, à la porte de celles qui n'ont pas su conserver intacte cette « réputation » précieuse qui s'effeuille, au moindre contact suspect, — plus vite encore que l'aubépine des haies.





MOISSONS

—*— .

Tout tombe maintenant au tranchant de la faux :
L'or pâle des blés mûrs, l'herbe de nos prairies,
Et le Temps --- ce faneur --- emporte les lambeaux
De nos espoirs déçus et de nos rêveries.

Des guérets diaprés, des songes les plus beaux,
Il ne reste bientôt que quelques fleurs flétries ;
Ce qui ne fane pas, c'est l'herbe des tombeaux,
Car les sources des pleurs ne sont jamais taries !

Mais nous, de jour en jour, de saisons en saisons,
Nous allons, regrettant les anciennes moissons,
Malgré les fruits nouveaux, malgré les fleurs nouvelles;

Pour rendre à tout jamais les jours heureux captifs,
Ou bien pour rattraper tant d'amours fugitifs,
Il faudrait tour à tour... des chaînes ou des ailes !





DE LA SAINT-JEAN

— NOTEN —
*A MADAME ****

AVEC cette lettre, chère bien-aimée des jours heureux, vous recevrez : un tison de buis, un bouquet de joubarbe, de sauge et de marjolaine, — le tout destiné à vous préserver des maléfices. Le cadeau est original, vous en conviendrez ; aussi me permettrai-je de vous en conter l'histoire et de vous faire la philosophie de cette histoire, afin de vous prouver que je ne suis point aussi toqué que je puis en avoir l'air.

Je vous écris ces lignes, à minuit, dans le silence harmonieux du petit coin de terre que vous connaissez bien, — où les aromes des foins coupés, les caresses de la brise, le tintement des clochettes me font revivre tout un

passé riant et sain, rappellent un monde de souvenirs amis qui m'attendrissent par leur naïveté et leur fraîcheur premières.

Comme l'on est à l'aise dans ce nid coquet, toujours fleuri, et pourtant vieux comme l'éternelle Nature. Dans ce nid où bruissent doucement tous les échos de nos jeunes années !

Prenez garde, cela va ressembler, peut-être, à la chanson du « T'en souvient-il » — cette rengaine banale, dernière consolation des Philémon sur l'âge et des Baucis sur le retour.

Vous souvient-il de l'époque où, munis d'un grand crible, nous allions — longtemps avant l'aurore — regarder, à travers les mailles de soie, danser le soleil levant sur la montagne voisine ? — car le soleil dansait en ce temps-là, votre vieille nourrice nous l'avait appris. Il dansait de joie, le foyer de notre lumière, le jour de la fête du Précurseur.

N'y a-t-il pas un symbolisme touchant dans cette naïve croyance, que nous avons expérimentée ensemble à l'âge heureux où les petits enfants croient à tous les mystères ?

Plus tard, nous avons assisté à la solennité

des « feux de Saint-Jean » ; chacun de nous y contribuait selon ses facultés : j'apportais les fagots, vous faisiez jaillir l'étincelle, et puis nous admirions notre œuvre chacun, aussi, à notre façon ; — vous donniez, aux fillettes du village, le signal d'une ronde animée autour de la meule incandescente ; moi, je regardais passer votre ombre grandie sur le pourpre des flammes, je frissonnais déjà à l'éclair radieux de votre œil d'enfant, où chaque étincelle mettait d'étranges, d'inoubliables reflets.

Puis, à l'heure où vous étiez emmenées par vos mères ; quand il ne restait plus que les polissons du bourg qui sautaient à travers les flammèches du bûcher à demi consumé, — je demeurais encore là, fasciné par les lueurs mourantes, suffoqué par les bouffées d'air chaud, regardant monter, dans la dernière spirale de fumée, avec la dernière gerbe d'étincelles, votre éblouissante image — comme une fantastique vision de feu.

J'avais seize ans, — vous en aviez quinze... peut-être.

Lorsque je rentrais au logis, je sentais la

fumée et le roussi plus qu'aucun de ceux qui avaient bravement piétiné les charbons ardents ; c'est que je m'étais tenu trop près du brasier et que je n'avais pas eu la précaution de me mettre sous le vent. Mieux vaut traverser une fournaise que de s'oublier à la regarder de près : avec beaucoup de hardiesse et de décision, on peut se risquer à jouer avec le feu, mais la contemplation n'en vaut rien à certaines natures : on s'y tanne la peau, on y grille ses yeux que la fumée rougit, — ce qui fait croire au vulgaire que l'on n'a plus de cœur... ou que l'on a beaucoup pleuré.

Hier, une fantaisie m'a pris : j'ai abandonné livres, journaux et manuscrits ; poussé par la nostalgie de ces souvenirs, je suis allé voir la solennité des « feux de joie » dans un petit pays que vous connaissez bien, — mais que je ne nommerai pas, parce que c'est un prêtre qui les y bénit encore, tout comme au moyen-âge, — anachronisme odieux qui attirerait sur ce coin de terre, que nous aimâmes ensemble,

toutes les foudres officielles qui luttent maintenant contre le goupillon.

Voici, ou à peu près, comment la scène se passe : on se réunit à la nuit tombante dans l'église illuminée comme pour une fête, puis la procession se forme ; une procession « sans façons » où les hommes, en tãpinois, grillent une cigarette, où les petits enfants discutent à voix basse pour savoir lequel d'entre eux a la plus belle croix.

C'est dans ces croix que réside tout le cachet, toute l'originalité de la cérémonie : croix d'épis mûrs, de bluets et de coquelicots ; croix de verdure semées de fleurs de lin, comme d'autant de papillons bleus ; croix, plus prétentieuses, composées de roses qui s'effeuillent et de pensées dont les couleurs se fanent. Toutes ces croix, mignonnes comme de mignons bouquets, sont élevées ensemble au moment de la bénédiction, elles marqueront demain les portes chrétiennes : le froment au seuil de l'ouvrier, les roses au portail du « riche ». Seulement, cet hiver, la croix du laboureur pourra nourrir encore les petits oiseaux,

tandis que, de la croix du riche, il ne restera, après huit jours de soleil, qu'un squelette de fil de fer et de tiges desséchées.

Double et touchant symbolisme des croix du Précurseur ; les fleurs couvrent le bois du sacrifice ; la croix de la Saint-Jean est la joie des enfants et n'est point encore l'effroi de la mère !...

Plus d'une vieille paysanne, plus d'une coquette et rieuse fille dissimule en même temps, dans la poche de son tablier, le brin de sauge ou de marjolaine qu'elle ira passer en cachette à travers la flamme du bûcher pour préserver, l'une sa maison de l'orage, l'autre son cœur des ensorcellements.

Les brins que je vous envoie m'ont été remis par une beauté champêtre qui m'a guéri de bien des choses ; gardez-les, mignonne, en souvenir de moi, et qu'ils vous sauvent des autres, comme ils m'ont sauvé de vous : on souffre trop, parfois, ma belle magicienne.

Mais, comme le dit l'hymne superbe *Ut queant laxis*, « Saint-Jean délie, en les puri-

fiant, nos lèvres profanées, » aussi, à qui mieux mieux, nos voix détonnent en attaquant ce chant qui fournit, jadis, la gamme à je ne sais plus quel moine mélomane.

A la dextre d'un marguillier vénérable, M. le Curé marche solennellement, sa calotte enfoncée jusqu'aux oreilles, éternuant fréquemment sous l'influence de l'air du soir.

Un type à croquer, ce marguillier qui marche à pas d'éléphant, portant avec mille précautions le goupillon, le Rituel et le cierge pascal — allumé au départ, maintenant éteint — dont il croit se servir encore, tant il baisse modestement les yeux, pour éclairer le livre du célébrant. Il enfle sa voix cassée et chante dévotieusement, entre deux quintes de toux :

*Perdidit promptæ,
Modulos loquelæ.*

Nous arrivons, et chacun pousse un cri d'admiration, étouffé par le respect, en présence de l'imposante pyramide de fagots qui s'élève au bout de la montée. Le prêtre doit allumer le bûcher avec le cierge pascal, qu'une

rafale vient d'éteindre ; un fumeur obligeant lui passe des allumettes. M. le Curé se courbe, avec mille précautions, à cause de son surplis : en trois endroits, les branches crépitent, la base du noir édifice s'éclaire ; il y a un hourra continu du côté des enfants et des femmes.

Vous en souvient-il, ma toute belle ? vous aussi en avez joliment fait flamber de ces feux, au seuil de l'été ! Comme vous saviez bien les allumer en trois endroits également, — le cœur, la tête et... les sens !

Rougeâtre d'abord, avec ses bordures bleues phosphorescentes, la flamme, maintenant, monte rapide et claire. La pyramide s'affaisse peu à peu avec un grésillement. Le dôme noir qui couronnait l'édifice s'abîme tout à coup au milieu du brasier. Comme un geiser de feu, des flammèches et des étincelles jaillissent à trente pieds, la fumée s'éparpille en spirales sombres, en flocons blancs traversés par des lucioles éphémères. La flamme poursuit son œuvre superbe, le vent la recourbe en crêtes blanches, en yatagans irisés, en capricieuses volutes de saphir ou d'émeraudes qui se trans-

forment avec une rapidité féerique, s'éteignent avec un clapotement doux, et disparaissent en flocons de fumée rose troués de « postillons » que les bébés suivent de l'œil, en frappant dans leurs petites mains.

C'est vraiment un beau spectacle ! Les hommes d'un côté, les femmes de l'autre, se détachent, puissamment éclairés de lueurs errantes, sur l'azur assombri. Il y a là le sujet magnifique d'un tableau à la Rembrandt.

Des formes mystérieuses se glissent derrière le bûcher pour y faire je ne sais quelles incantations magiques et préparer les herbes — la bénédiction de tout à l'heure ne suffit pas aux croix.

Les enfants s'avancent en louvoyant, avec ce mouvement gracieux du jeune chat qui craint de se brûler la patte, ils rejettent dans le foyer les branches éparses, les tisons enflammés. Il y a une recrudescence dans l'incendie qui, maintenant, darde droit ses flammes blanches et claires. D'un côté, au grand jour, un chœur exercé de jeunes filles entonne le *Magnificat*; à gauche et dans l'ombre du

talus, les hommes répondent en « donnant » de toute leur voix.

C'est fini. Le prêtre se retire avec les vrais fidèles et les moins curieux qui l'accompagneront à l'église. Mais les trois quarts des assistants veulent rester jusqu'à l'extinction du dernier charbon. Des enfants hardis se lancent à la conquête des tisons qu'ils font passer à leurs amis, à leurs parents.

Le brasier ne donne plus que des lueurs rougeâtres ; l'horizon reprend sa transparence bleue, tandis qu'une couronne de feux lointains, semblables à des étoiles tombées sur la terre, enchâsse comme autant de bijoux le plateau circulaire.

« Puis des ombres dansent joyeuses
Près de chaque foyer qui luit ;
C'est l'heure où des troupes rieuses
Forment des rondes vaporeuses
Avec les sylphes de la nuit. . .

.

Plus tard, sans oser y prétendre,
Vous retrouverez, comme moi,

Des choses que l'on crut épandre :
Un peu de feu sous cette cendre
Et, dans le cœur, un peu de foi !... »

Mais bah ! de tout cela il me reste un tison
que je vous envoie. Il est bien éteint. Le feu
est bien mort qui couvait sous les cendres des
Saint-Jean passées, et quand même, rassurez-
vous, pour le raviver — même du bout du
pied — je n'en remuerais pas les cendres.

Moralité. — Au retour, les garçons sui-
vent sournoisement les filles. — « T'en sou-
vient-il ? »





DANS LES PRÉS



A SULLY-PRUDHOMME.

L AISSEZ-MOI courir après
Ma jeunesse qui s'envole ;
Pendant une course folle,
Le bonheur semble plus près.

Las ! j'ai couru tant de choses
Sans jamais pouvoir saisir
Ce papillon : le plaisir,
Qui frôle toutes les roses,

Que je voudrais, aujourd'hui,
Fixer ici ma jeunesse
Et garder la douce ivresse
Du rêve bientôt enfui ;

Je voudrais, de l'une à l'autre,
— De l'amour à l'amitié —
Longuement initié,
Voir si son cœur vaut le vôtre...

Oh ! restons ainsi groupés,
Poursuivant nos espérances,
Evoquant nos souvenirs,
Aux parfums des foins coupés !..

*
* *

Oui, l'heure était bien douce, à l'ombre de la haie,
Près d'elle, un peu rêveuse, et près de vous si gaie,
--- Femmes aux contrastes profonds ! ---
Je ne vous dirai pas encore ce qui m'attire,
De la langueur, ou bien des grâces du sourire,
Des noirs regards, des regards blonds !

Je craindrais qu'on ne vînt--il est des mains cruelles, ---
Avec de froids ciseaux, couper les fleurs nouvelles
Que je ne veux pas voir flétrir ;
L'avenir est plus près et le présent m'échappe ;
Laissez-moi bien longtemps à la dernière étape :
Mon rêve ne veut pas mourir !

C'est triste, voyez-vous, tant de choses couchées
Dans les prés jadis verts. Les jeunes fleurs fauchées
N'ont plus que des parfums aigris ;
Les champs ne sont déjà plus couleur d'espérance,
L'heure de la moisson et du regret s'avance :
Les prés verts redeviennent gris !

Au milieu du taillis, où le rêve s'abrite,
Nous effeuillâmes la dernière marguerite.
La fleur au cœur d'or a menti...
Elle a menti... peut-être ? --- ou n'a point osé dire
Ce que, dans un doux chant, je n'ose pas écrire :
Ce que la femme a pressenti !

*
* *

L'humble myosotis, en une heure, se fane,
La marguerite blanche est une courtisane
Qu'effeuilleront toutes les mains ;
Ne les consultez pas, timides amoureuses,
Ne consultez jamais ces fleurs souvent trompeuses
Que vous trouvez dans les chemins !

Aspirez les parfums tièdes de la vallée,
Contemplez, au retour, la voûte constellée :
Ce qui caresse et ce qui luit ;
Écoutez les chansons lointaines, les murmures
Des doux oiseaux blottis dans les fraîches ramures,
L'hymne harmonieux de la nuit !

Tout cela ne vaut pas ce que chante votre âme,
Le poème éternel fait d'azur et de flamme,

Le sourire à jamais vainqueur...
Tout cela ne vaut pas ce que tu peux surprendre
D'ardent, de délicat, d'invincible et de tendre,
En posant ta main sur mon cœur !





LAS DESPANOUIILLADOS

— r e m e r —

C'EST la saison des joyeux travaux, et le plaisir que l'on éprouve en amassant la récolte fait oublier l'hiver qui s'avance là-bas derrière l'horizon brumeux ; l'hiver dont nous sentons déjà l'haleine glacée, l'hiver qui tarit la sève et jaunit la feuille.

Tout le jour, le vin ruisselle dans les cuves, sous les bras rouges des vendangeurs, réchauffant de sa couleur vermeille les reflets d'un soleil un peu pâle.

Evohé ! Nous ne chanterons pas un hymne à Bacchus ; depuis le patriarche Noé, les poètes se sont assez souvent acquittés de cette besogne.

Nous ne parlerons pas davantage des fillet-

tes et des gamins, barbouillés de lie, qui cueillent le raisin, pour le compte du propriétaire, — un peu à la façon des moineaux francs.

D'ailleurs, sauf quelques embellissements purement littéraires, les vendanges sont les mêmes du Rhin au Tibre, de la Bourgogne à Gibraltar.

Mais je veux parler de nos *despanouillados* qui vont, se perdant peu à peu, chaque année moins joyeuses. Depuis la grande guerre, il y a moins de chants dans l'air, les moissons sont presque silencieuses; heureusement, on chante encore aux *despanouillados*, pendant le travail, et l'on danse à minuit quand la journée laborieuse est finie.

Il y avait, ce soir-là, grande réunion sur la terrasse du vieux château; des bancs étaient disposés en demi-cercle à l'abri d'un rempart de maïs dressé contre le vent du nord-ouest.

Tous les âges étaient représentés, car la besogne n'est pas pénible. Les vieillards causaient doucement entre eux dans le coin le plus abrité; garçons et fillettes s'ensevelissaient

presque sous un monceau de *millasso* — la feuille desséchée du maïs — et se serraient friplement les uns contre les autres. A cheval sur le rempart en dos d'âne que formait la récolte, les enfants cabriolaient, cherchant les *calossos* pour fabriquer des cliquettes.

L'on bavarde beaucoup et l'on se fait quelques niches sournoises, cela n'empêche pas le travail de marcher ; aussi une brèche est déjà ouverte aux flancs du monceau de maïs. Dans l'arc de cercle, derrière les *despanouillaires*, les épis roux, à reflets d'or adoucis par la lumière blonde de la lune, tombent d'une façon intermittente sur la pyramide brillante que commencent à former les épis.

Les débris s'entassent à la hauteur des genoux de toute cette jeunesse. Dans le murmure général, dans l'agitation des tiges froissées, se fondent les bruissements indiscrets qui trahissent la marche d'un pied audacieux, lequel s'avance en tapinois pour lier conversation avec celui de la voisine.

Tout cela se passe dans une atmosphère parfumée par les feuilles roussies au soleil de

septembre et par les fraîches senteurs des sèves agrestes.

Au loin, de tous les coins de l'horizon, qui commence à s'estomper de brumes automnales, arrivent des échos de chansons, rythmées toutes sur le même air lent et monotone, — un air qui semble fait exprès pour être chanté pendant ces belles nuits, où la mélancolie de la nature enveloppe et pénètre insensiblement nos joies bruyantes.

Le chant des despanouillaires du Mas de Miramont — la jolie montagne — se fait entendre plus distinct que les autres. Le chœur des hommes nous arrive plein et sonore :

*« En montant, ils prennent de la peine,
En descendant prennent soulagement! »*

chantent, en parlant de leurs bœufs, les vieillards et les jeunes hommes.

Cela se répète indéfiniment, c'est le refrain de je ne sais quelle chanson décrivant le pénible labour dans le sol rocailleux de nos champs suspendus au flanc des collines.

Sur la terrasse, les jeunes gens ont dressé

l'oreille, presque honteux d'être en retard, et l'un d'eux entonne à tue-tête de sa belle voix de ténor rustique :

*J'ai une maîtresse en ville,
Lon la, dron la;
Qui sait si ell'm'aimera,
Lon la, dron la;
Qui sait si ell'm'aimera ?*

Les conversations particulières cessent aussitôt, les hommes reprennent en chœur, appuyant sur le refrain :

*Rossignol d'un bel bocage,
Lon la, dron la,
Rossignol, ah ! dis-le moi.
Lon la, etc.*

Les jeunes filles répondent d'une voix aiguë, un peu nasillarde :

*Rossignol prend sa volaye,
Lon la, dron la,
Au palais d'amour s'en va, etc.*

*Trouve la porte fermaye,
Lon la, dron la,
Par la fenêtre il entra, etc.*

Chacun se pique d'émulation, le chant s'a-

nime, on arrache plus vivement l'enveloppe des épis, on bat la mesure avec les pieds, avec la tête, et, sur le tas doré de la récolte, les épis tombent en cadence accentuant le refrain; le chœur des hommes reprend avec entrain :

*Trouve ces dames à table,
Lon la, dron la,
Poliment les salua, etc.*

*Bonjour l'une, bonjour l'autre,
Lon la, dron la,
Vous, madame, qui êtes là, etc.*

*Votre amant vous envoie dire,
Lon la, dron la,
Que vous ne l'oubliez pas ! etc.*

A quoi le chœur des jeunes filles répond, avec une pointe de malice, en forçant le soprano des voix nasillardes :

*J'en ai bien oublié d'autres,
Lon la, dron la,
Et j'oublierai celui-là,
Lon la, dron la,
Et j'oublierai celui-là !*

Le chant a duré longtemps, grâce à d'interminables répétitions, le rempart de maïs des-

cent presque à fleur de terre ; la brise du nord-ouest vient glacer les mains calleuses ; sur deux ou trois points de l'horizon, les chants ont cessé.

Seuls, au Mas de Miramont, les hommes faits chantent encore :

En montant, ils prenaient de la peine...

A quoi les vieillards répondent d'une voix cassée :

En descendant, prenaient soulagement...

Ceux qui ne les ont pas entendues peuvent faire fi de ces chansons qu'ils trouvent peut-être puériles en les lisant ; mais ceux qui, ainsi que nous, ont eu leur enfance bercée par ces airs naïfs plusieurs fois séculaires, — par ces airs qui ont plus de siècles d'existence que ne dureront d'années les chefs-d'œuvre des maîtres contemporains ; — ceux-là auront éprouvé ce qu'il y a de poésie native et inconsciente dans le cœur du peuple qui parle du monde comme s'il l'avait étudié : « J'en ai oublié bien d'autres — et j'oublierai celui-là ; » — qui définit notre destinée mieux qu'un philosophe :

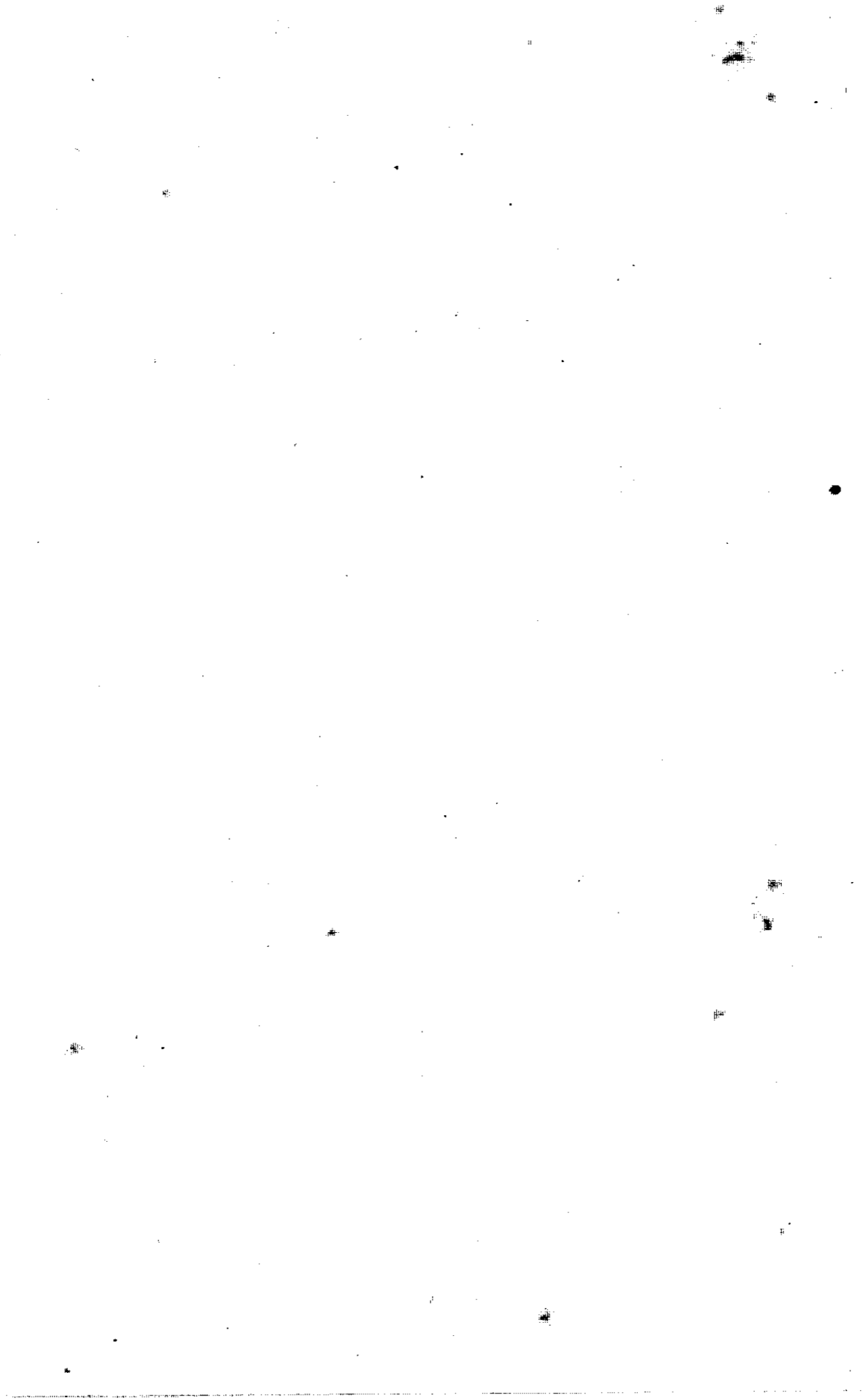
« En montant, on prend de la peine, — en descendant, on prend soulagement ; » c'est-à-dire que le travail appartient à la jeunesse et à l'âge mûr ; aux vieillards seuls, le repos !

Et maintenant, quittons-les. Ils vont rentrer pour se réunir autour de quelques « pichets de piquette » ; on croquera gaiement des noix, et l'on fera une mouillette de pain bis.

Les jeunes danseront sans doute, pendant une ou deux heures au moins, en frappant de bruyants appels du pied sur le plancher de la grande cuisine qui tremble, mais qui tiendra bon, pendant bien des années encore, parce qu'il est supporté par les larges poutres de chêne enfumé du fournil.



Pages Intimes





LA PREMIÈRE MONTRE

SOUVENIR



A MA MÈRE.

HUMBLE et chère montre en argent
Qui, tant bien que mal, marquais l'heure,
Avec un sourire indulgent,
Je te contemple, et puis... je pleure !
Compagne des premiers travaux,
Sur ton cadran où tout s'efface,
Tu n'as pas su garder la trace
Des jours passés, des jours si beaux !

Ton tic-tac battait la mesure
A mes rêves d'adolescent,
Quand nous allions à l'aventure ;
Et le temps, pressant son allure,
Passait rapide et caressant.
J'avançais l'aiguille docile
Pour arriver vite à demain,
Courant, plein d'ardeur juvénile,
Du positif à l'incertain.

Demain avait de douces choses :
Les jeux et puis le gai travail ;
Pas un pli sur des fronts moroses,
Pas une fente à ton émail...

Ces heures, qui passaient rapides,
Je les voyais fuir sans regret,
Appelant de mes vœux timides
La montre, en or, de l'homme fait.

Pardonne à tant d'ingratitude,
Compagne du jeu, de l'étude ;
Le jour où ton cadran poli
Reçut sa première blessure,
J'ai bien souffert, je te le jure :
Mon front avait son premier pli !...

Par là, vois-tu, le ciel nous montre
Où mène un désir insensé :
Depuis que j'ai changé de montre,
L'âge de fer a commencé !





PAGES INTIMES

— ♦ —
*
A MON CHER ÉMILE.

CETTE veillée de Noël, je la passe auprès de ma mère souffrante ; c'est d'une chambre de malade et du coin d'un feu de veille que je t'écris, mon cher Émile. Les égoïstes ne sauront jamais la douceur qu'il y a à garder un être cher ; aussi beaucoup se demandent pourquoi je consume ma jeunesse au village : les uns me trouvent insensé, les autres me donnent des mérites que je n'ai pas.

Les cœurs secs ne comprendront jamais le culte de la famille, tel que l'entendaient nos mères ; les mesquines ambitions du jour dé-

daignent notre haute philosophie : « Se contenter de ce que l'on a. »

Pendant cette veille solennelle, ma pensée revient à toi, que j'ai tant admiré avant-hier, et je songe à ce terrible et douloureux voyage de trente heures que tu as fait, avec tant d'énergie chrétienne, dans le triste convoi — qui emportait le triple cercueil où étaient enfermées toutes les saintes joies, toutes les pures tendresses de ton passé !

Ta mère était la seule survivante des sœurs bien-aimées de ma mère, et maintenant la voilà, à Francastel, bien loin de toi, dans la tombe qu'elle s'est choisie pour y surveiller le sommeil de ta petite sœur, morte au berceau.

Je sais le culte que tu avais voué à ta pauvre mère, c'est un culte traditionnel dans la famille ; aussi, je ne puis assez te dire combien j'ai souffert de tes angoisses quand je t'ai vu descendre, à la gare, en uniforme de parade, un crêpe au bras, pour surveiller le fourgon banal, qui emportait toute ta jeunesse et le plus pur de ton cœur.

La bourgeoisie des environs, émue et res-

pectueuse, faisait, chapeau bas, cortège à ta douleur. Toute une génération de vieilles femmes était accourue pour donner une suprême larme à *la Demoiselle*. Notre oncle marchait ferme à tes côtés, avalant ses larmes ; c'est une loyale nature ; dégoûté des hommes, il passe son temps à contempler le flot qui coule, tantôt troublé, tantôt limpide, — comme la vie...

Pour la première fois peut-être, depuis le commencement de ta laborieuse carrière militaire, tu avais quitté sans appréhension celle que tu ne devais plus revoir. Un congé de trente jours que tu allais passer joyeusement dans la famille de ton Henriette est cause que tu n'as pu arriver à temps pour fermer les yeux de l'adorée ! Cet hiver mortel a eu vite raison d'une nature affaiblie comme celle de ma pauvre tante... Pressens-tu ce qu'elle a dû souffrir, en 70, pendant l'année terrible, lorsqu'elle savait la Patrie vaincue, toujours vaincue, et son fils exposé au milieu des balles et des boulets aveugles !

Tu le comprends ; et je me souviendrai

longtemps de ce que tu m'as dit, toi dont l'avenir est brillant et assuré, au sujet de nos ambitions égoïstes où le cœur n'a aucune part :

— « Le seul lien de notre société vermoulue, le culte de la famille, tend à disparaître. Le collège prend l'enfant sur les genoux de la mère et le jette, sans transition, dans une sorte de caserne ; la vie des grands centres emporte l'adolescent dans un tourbillon fiévreux. Il nous revient ensuite des hommes usés, des cœurs blasés, ou des malheureux qui, après avoir gaspillé leur vie, inconsciemment, sans but fixe, aspirent à ces choses exquisés qu'ils dédaignèrent au départ : le clocher du village, les senteurs de foins coupés, le jardinet ensoleillé et les longues excursions dans la campagne où l'on ne trouve que des visages amis qui sourient, de rudes et loyales mains que l'on serre ! Après avoir travaillé pendant trente ans, usé leur cœur, leur âme et leur santé, à toutes les luttes, l'employé et le soldat arrivent exténués au repos serein du foyer ; heureux s'ils n'ont pas exhalé leur dernier souffle avant de s'y asseoir ! — Tu vis

auprès des tiens, as-tu ajouté, et tu as choisi la meilleure part ; va, ne quitte jamais ta mère ! »

Ce que tu m'as dit ce soir-là est arrivé à l'heure des grandes résolutions et je le considère comme un avertissement providentiel. Ces paroles, je ne les oublierai pas, et je t'en remercierai toujours ! Quand les premiers élans de ta douleur filiale seront calmés, quand le polytechnicien, méthodique et froid, aura fait taire le cœur du fils, tu pourras me conseiller de suivre, coûte que coûte, une de ces carrières où l'on sacrifie souvent toutes ses affections, — quand on n'y laisse pas sa dignité d'homme libre : — je ne t'écouterai pas ! Je te rappellerai les souvenirs de jeunesse que tu évoquais devant moi, sur ce pittoresque *Défilé* qui surplombe la vallée et que la civilisation nous a gâté en y faisant passer un chemin de fer. Je te rappellerai les longues promenades faites en famille avec ton père, ta mère, ton oncle, ta tante et ta cousine — le plus noble cœur que j'aie jamais rencontré ; — ce contentement absolu, ces minutes de bonheur parfait que tu savourais à dix-huit

ans, pendant nos sereines soirées d'automne, en contemplant là-bas, à l'horizon de la vallée, les montagnes de ton pays. Et les parties de pêche avec l'oncle Émile, si grave lorsqu'il retirait des eaux du *Ver* un goujon frétilant aux reflets nacrés. Et nos joies de novices, lorsque, par hasard, dans l'eau profonde, une carpe s'accrochait à notre ligne ! — Ces souvenirs restent plus frais et plus vivaces que les souvenirs des bonheurs mondains que nous avons pu pêcher dans les rapides du Temps. Et le grand épagneul qui courait follement, avec nous, les papillons des prés ; et le carillon joyeux du vieux clocher, la voix des trois cloches aux timbres inégaux, qui tintaient toujours gaiement en ces temps-là et qui, hier, ont si lugubrement sonné le glas de la jeunesse envolée ! Oh ! pour une seule de ces journées de l'enfance insoucieuse, ne donnerais-tu pas les plus beaux, les plus glorieux jours de ta vie militaire !

J'en demande pardon à ta gracieuse compagne, Henriette, — à celle qui, pleine de grâce et pleine de cœur, est capable de te

faire oublier cette brusque rupture du seul anneau qui nous rattache au passé, — une mère ne se remplace point !

Nos mères ont vécu une vie de dévouement et d'abnégation ; elles nous laisseront, — c'est là leur récompense, — chrétiens et forts.

J'ai éprouvé un de ces attendrissements qui sont d'ineffables joies lorsque tu as dit : « Qui sait ? Ma mère est peut-être plus près de nous que jamais. Dans tous les cas, celles qui ont vécu comme nos mères sont plus heureuses là-haut que parmi nous... » Tu disais cela, simplement, dans ton bel uniforme de soldat. Merci, ami, pour ces paroles consolantes, échappées à ta douleur et dictées par ta foi. Ta mère, là-haut, a dû être bien contente !

A mesure qu'un chaînon se brisera à cette chaîne qui nous rattache au passé de nos mères, comme les soldats décimés sur un champ de bataille, nous serrons nos rangs. Tu l'es fait, par ici, des amis sûrs, et mon estime s'est accrue d'un sentiment tout fraternel depuis que j'ai si bien compris la dignité de ton immense douleur.

Et maintenant qu'un lien de plus te rattache à notre cher pays, où ta mère naquit, où elle a voulu dormir, oh ! reviens-y souvent pour prier sur sa tombe.

Il y a par ici, — tu le savais avant moi, puisque vous êtes mes aînés, — une orpheline digne de te comprendre ; ton père y trouvera un frère dans le malheur. Francastel ressemble maintenant à un sépulcre, encadré comme il est entre ses montagnes couvertes de neige, mais, à la saison prochaine, quand un souffle tiède passera sur la vallée, les fleurs et la verdure referont un nid du bourg gracieux, et cette neige, qui ne glace pas plus nos cœurs que nos terres fertiles, fondra : tout tarit ici-bas, même la source des larmes, et l'attendrissement finit par ressembler au sourire !

Tu nous reviendras avec celle qui t'aide à supporter la vie, et aussi sans doute à te la faire aimer, avec ton Henriette. Nous ne l'attristerons pas de nos regrets : les croyants ont des douleurs sereines, ce ne sont pas les morts à la terre dont le départ nous laisse inconsolés.

Nous irons nous promener sur le pont sus-

pendu, cette élégante toile d'araignée qui court entre quatre colonnes corinthiennes ; nous écouterons ensemble le murmure de la chaussée, où semblent concentrés toutes les voix, tous les échos des temps enfuis. Et, si tu le veux, le soir, à l'heure où la locomotive impertinente ne vient plus siffler nos illusions ou nos douleurs, nous reviendrons sur le *Défilé*, là-bas, vers le *Rocher qui pleure* — parce qu'il y a toujours un filet d'eau qui vient sourdre au cœur du granit le plus dur : à certaines heures, les cœurs les plus forts trouvent aussi des larmes !

Tu me parleras de ta vie de jeune homme quand j'étais enfant ; je te dirai mes rêves de jeune homme et comment je suis, peut-être, passé à côté du bonheur, ici, sur cette même promenade, qui me rappelle aussi de délicieux souvenirs.

Les années passent, rapides ; c'est à peine si un nouveau malheur vient nous indiquer qu'il faut changer de date, et cependant, en présence des douleurs des autres, qui de nous pourrait se dire réellement malheureux ?

Quoi qu'il arrive, Francastel sera toujours le nid aimé de nos souvenirs doux ou cruels ; nous aimons ses vieilles maisons aux pignons aigus ; le bruit de sa chaussée ; le tic-tac de ses usines et le ruisseau du *Ver*, sombre, frais, un peu mélancolique, où tout enfants nous pêchions nos bonheurs sous forme d'ablettes. C'était le bon temps alors, une ablette nous suffisait !

Nos mères y sont venues, elles y ont goûté avant nous les mêmes plaisirs champêtres ; nos éclats de rire d'écoliers n'ont été que les échos de leurs éclats de rire.

Il ne restera bientôt plus que des tombes à notre génération.

Heureux ceux qui s'en vont, la vie est dure à ceux qui restent ! Cette Patrie, pavée de dalles funèbres où dorment les bien-aimés, serait une triste chose, si nous ne comptions pas un peu sur la grande Patrie où revivront, pour l'Eternité bienheureuse, tous ceux qui se sont aimés !

—*—



AILES BRISÉES

A MON AMI EUGÈNE DELARD.

ELLE vole, effarée, avec de légers cris,
Pauvre oiseau prisonnier dont on a coupé l'aile ;
Et chacun, curieux, regarde l'hirondelle,
Voyageur inconnu que des enfants ont pris !

Dans ses yeux attristés, où l'azur se reflète,
Se lit la nostalgie et l'insondable ennui
De tout ce qui n'est plus, de ce qui s'est enfui :
Bonheurs d'un jour que l'on regrette !

On vient de la poser là, tout près de son nid ;
Ses compagnes, de loin, l'appellent ; affolée,
Elle essaie en tremblant son aile mutilée
Et retombe... Déjà l'espace la bannit !

La voilà maintenant forcée au terre à terre,
Elle qui naquit pour planer !
Un caprice d'enfant vient de la condamner
A mourir bien solitaire.

Et ce soir accourra, peut-être, le vautour
Au bec sanglant; avec un affreux cri de joie,
Il fouillera les flancs de cette jeune proie :
Il faut que chacun ait son tour !

Plus tard, gais chérubins, quand vous serez des hom-
Vous verrez si cela fait mal, (mes,
De couper froidement l'aile de l'Idéal
Qui seul nous soutenait, fragiles que nous sommes !...

Déjà vous la plaignez, mais vous ne pouvez pas
Lui redonner la vie en lui rendant l'espace ;
Ce cœur, qui palpitait sous vos doigts blancs, se glace :
L'oiseau de ses efforts est las !...

*
*
*

Ses compagnes, en vain, voulaient la secourir,
Mais elle, tristement, songeait : « A quoi bon vivre ?
Dans leur vol ondoyant, je ne puis plus les suivre :
Mieux vaut rester là pour mourir !... »

— ~~fin~~ —



LA CLASSE

—*—

A M. F.-P. FROMENTÈZE.

C'EST bien la classe avec ses vieux bancs d'autrefois,
Ses pupitres viciés à la place du coude,
Où, derrière un rempart de livres que l'on boude,
L'écolier paresseux peut causer à mi-voix.

« Silence ! » disiez-vous, et la troupe rebelle
Se taisait à la fois ; puis l'on n'entendait plus
Que les plumes courant, et tous ces bruits confus
Qui font, aux jours d'été, les heures solennelles.

Bientôt, tous s'oubliaient. Un moment d'abandon
Rendait la confiance à la classe, pareille
A ces ruches qu'un gai soleil d'avril éveille :
L'essaim entier soudain chuchote en faux-bourdon.

* * *

Oh ! comme nous aimions tous ces grands noms sonores
Qui peuplent, par delà les vastes mers d'azur,

L'espace où nous cherchions, d'un œil avide et sûr,
Les continents multicolores !

Combien de nous rêvaient, en suivant la leçon,
Sur le grand planisphère ornant chaque muraille,
Au bonheur qu'on aurait à dormir, quand on bâille,
Pour se réveiller... *Robinson !*

Age heureux ! où l'on aime à meubler sa mémoire
De ces noms de héros que légue le passé,
Sans songer qu'on peut voir, en un jour, effacé,
Ce rayonnement de l'histoire !

Age heureux !... Maintenant nous sommes séparés
Par les « convictions » de la sagesse humaine ;
Sur la pente, où l'orgueil trop souvent nous entraîne,
Combien se seront égarés !...

*
* *

Laissez-moi revenir à nos concerts intimes
Lorsque, les soirs d'été, vos deux filles et vous,
Près de l'harmonium, aux sons voilés et doux,
Ravissiez tous nos cœurs en extases sublimes.

Les « petits » poursuivaient, dans leurs jeux enfantins,
La mouche aux ailes d'or dans un rayon de flamme,
Et les plus grands chantaient, avec toute leur âme,
Les vieux chants du foyer ou des hymnes latins.

Puis, grossissant nos voix, nous scandions une marche
Où tous participaient, de la bouche ou du cœur,
Et, d'ici, je revois, au sein du jeune chœur,
Votre tête de patriarche ;

Votre tête émergeant de ce groupe vermeil,
Où l'on retrouvait tout : Dieu, Patrie et Famille,
--- Et qu'étoilait parfois un front de jeune fille
Aurolé par le soleil !

*
* *

Bercée, un jour d'été, par la tiède halenée
Des grands acacias qui frémissent le soir,
Jeune, frêle et timide, à la vie, à l'espoir,
Chez vous, ma poésie est née !..?

L'imprudente a voulu, depuis, franchir le seuil,
Le seuil des rêves d'or et des douces chimères,
Mais les plus belles fleurs sont, parfois, bien amères :
L'espace n'est pas sans écueil !..

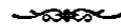
*
* *

C'est avec un regard tout mouillé de tendresse
Que j'ai tout retrouvé, placé comme autrefois ;
Dans la classe sonore un écho de nos voix...
--- Jeune, j'ai revécu ma première jeunesse !





A UN VIEUX CHATEAU



MON cœur en ces vieux murs s'éveillait à la vie,
Mais dix ans ont passé
Sur les songes aimés de mon âme ravie,
Et les rêves d'enfant, à la fin, m'ont lassé !

Je n'ai su rien garder de l'aube souriante
Qui m'enveloppait, hier ;
Je mets la note triste à tout ce que je chante :
--- Car mon cœur est trop faible ou mon esprit trop fier !

Douces émotions des extases muettes
Qui me berciez jadis,
Pourquoi m'avez-vous fui, quand, vous seules, nous
Avec des visions, de riants paradis? (faites

Que ne peut-on toujours rester à cette aurore
Aux lointains vaporeux,
Où tout semble, au réveil, dire : « Chante, aime, adore,
Le monde est aux heureux !... »

*
* *

Après dix ans, je viens, ô donjon impassible,
--- Du temps et des assauts des orages, vainqueur ---
M'humilier à tes pieds par un aveu pénible :
« Ce qui change le plus, ici-bas, c'est le cœur ! »





FATE

—*—

A ***.

JE l'avais entouré de tant de douces choses
Et si bien abrité sous des bercèaux de fleurs,
Où bourdonnait l'essaim de mes chansons écloses,
Que mon rêve narguait tous les destins railleurs.

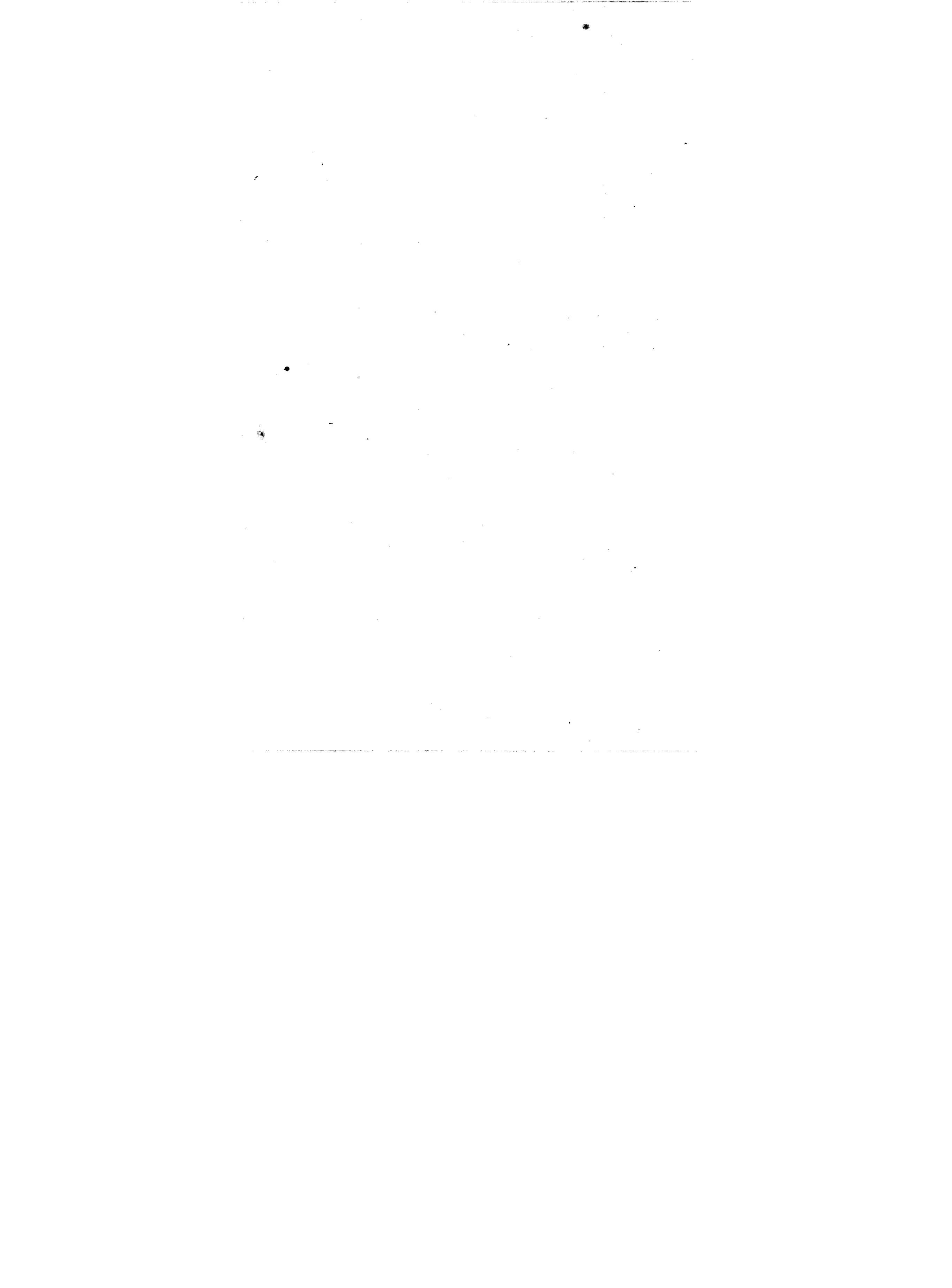
Lorsque je vous parlais de nos horizons roses,
Près d'un mourant bien cher vous versiez tous vos
(pleurs...
Pardonnez-moi, Seigneur, vous qui semez les causes :
Rien ici-bas n'est sûr que les grandes douleurs !

L'avenir, je le sais, est en votre puissance,
Vous pouvez dispenser ou bonheur ou souffrance ;
Mais les cœurs forts, unis, sont sûrs du lendemain :

Ces épreuves, mon Dieu, ne sont point éternelles ;
Vous souriez un jour aux âmes fraternelles
Qui marchent hardiment dans le même chemin !



École Buissonnière





GIMEL

A MM. É. & R. F.

Le Carmel. --- Première impression et premier désenchantement. --- Dissertation sur les *rameaux*. --- Le « livre » et l'idylle interrompue, seconde et troisième déception. --- Le pont de l'abîme. --- L'âme de la ruine. --- Un anachorète et un saint. --- La filature. --- Les jumeaux de Gimel. --- Le phare de salut.

C'ÉTAIT le jour de « Pâques fleuries » ; lassé du bruit de notre ville ouvrière, nous avons résolu d'aller chercher au loin le grand air et cette bonne odeur de buis, de violettes et de jacinthes qui emplit les petites églises de village.

C'est à une douzaine de kilomètres est-nord-est de Tulle, dans une Thébàide qui a eu ses saints et ses anachorètes, que nous sommes allé nous retremper, en compagnie de gais camarades qui ont encore le bonheur de vivre de la vie d'étudiant auprès d'un digne prêtre que nous ne nommerons pas ici.

Au soleil levant, nous entendions la messe dans la chapelle du Carmel de Tulle. Rien ne prépare mieux à goûter les charmes du grand air des montagnes que de contempler, au fond du chœur, la sombre grille qui voile les recluses. Rien ne fait mieux aimer la nature que cette foi robuste qui illumine tout, qui fait une jouissance de l'abnégation même et qui, au moment de la communion, éclaire le sombre guichet où elles vont recevoir le Maître, — ce guichet qui semble au croyant une merveilleuse échappée de vue ouverte sur les splendeurs de l'Infini !

* *

Devisant de souvenirs de collège, nous parcourûmes lestement, à travers bois de pins et

bruyères, la petite étape qui nous séparait du but de notre excursion. J'avais consulté mon *Joanne* qui indique une suite de cascades tombant d'une hauteur de quatre cents pieds au total. La principale chute aurait une élévation de quarante-trois mètres et atteindrait, quand les eaux sont abondantes, une largeur de cinq.

Nous avouons que nous fûmes un peu désenchanté en arrivant au pont d'une seule arche à cheval sur le torrent ; la cascade, vue de profil, nous parut gracieuse, mais nullement terrible. Cela ne nous a pas empêché de passer une bonne demi-heure, assis sur le parapet du pont, et contemplant cette écume blanche d'où jaillissait, presque jusqu'à nous, une gerbe de perles irisées par les rayons obliques du soleil.

Ce petit coin de terre abrupte avait un air de fête ; à droite, sur le rocher qui domine, toute blanche, la Madone du hameau, — œuvre d'un artiste tulliste, — semblait contempler avec complaisance la pauvre vallée. Quelques enfants joyeux ; des laboureurs endiman-

chés, des vieillards et des femmes, passaient avec leurs rameaux.

Le rameau des enfants est toujours égayé de rubans multicolores ; il pend toujours quelque friandise à celui du plus pauvre. L'homme fait n'a qu'une branche de laurier ou de buis à la verdure robuste. Est-ce un symbole de la vie ?

D'un côté, la foi confiante et naïve de l'enfance ; de l'autre, les luttes des croyances du foyer avec les innovations du siècle.

Le rameau peut se dépouiller de ses rubans et de ses fleurs, mais il reste toujours vert dans les mains chrétiennes.

*
* *

Le village de Gimel a ses maisons éparses sur la montagne ; elles semblent se rallier autour de quelques pans de murs éboulés, derniers vestiges de la puissance des seigneurs du lieu, chargés de protéger et de défendre. Il ne reste plus aujourd'hui d'autre égide aux maisons aux toits de chaume que la modeste église, tandis que plus bas, au fond de la val-

lée, la filature, vaste et toute neuve, se dresse comme une menace.

Il n'y a que deux ou trois toits d'ardoises à Gimel : le presbytère, la maison d'école, croyons-nous, et... l'*Hôtel de l'Usine*, où il n'est jamais passé sans doute un étameur auvergnat, tant les fourchettes, en fer battu, en sont rouillées.

On se sert, par ici, de serviettes allemandes, grandes comme des mouchoirs de poche ; c'est un luxe que les touristes ne paient que deux francs, avec un dîner composé de cinq ou six plats auxquels je serais fort embarrassé de trouver un nom de baptême.

Sur la place du village nous admirâmes une belle croix du XIII^e siècle, svelte et finement ciselée ; elle est entourée d'une guirlande sculptée, de pampres et de raisins ; le tout est bruni, moussu, comme il convient à un vieux monument.

— Combien y a-t-il de temps que cette croix existe ? dis-je à un paysan.

— Quinze ans, monsieur.

Je le fis répéter. J'espérais avoir mal com-

pris. Quinze ans seulement, ma belle croix, que je croyais avoir été fouillée par le ciseau d'un artiste du moyen-âge !

Ce fut ma première déception.

Un commencement de civilisation ayant pénétré à Gimel, il y a, de plus, un bureau de tabac où l'on a été fort surpris de nous voir demander un paquet de cinquante centimes. En insistant beaucoup, nous avons obtenu pour deux sous de *caporal*, en poudre comme du tabac à priser. Le touriste remarquera, comme nous, sur l'enseigne du débit, une annonce-réclame ainsi conçue :

PROMENADE A GIMEL

PAR

L'ABBÉ J.-B. POULBRIÈRE

Ouvrage orné de six planches

Prix : 0,75 centimes

On flairé immédiatement une bonne fortune et l'on rêve déjà d'emporter six points de vue divers de ces sites ravissants : soixante-quinze centimes, ce n'est pas cher, l'auteur est modeste et l'éditeur généreux !

On entre au bureau et l'on demande « la brochure de M. l'abbé, » tremblant déjà qu'elle ne soit épuisée. Un vieux bonhomme vous regarde tout ébaubi, il cherche un moment de l'œil et s'écrie : — *Ah ! lou libre !*

Et, sur un rayon poussiéreux, il va dénicher une brochure à la couverture imprimée en deux couleurs... qu'il faut longtemps brosser. Puis il compte d'un air reconnaissant, étonné, presque narquois, les quinze sous que vous alignez sur le comptoir.

Je feuillette fiévreusement la brochure et j'y trouve : un plan terrier de l'ancienne église de Braguse ; — les croquis de quatre bas-reliefs ; — des objets d'âges divers trouvés dans le département de la Corrèze.

Vrai, — et ceci n'est pas une critique, — on se croirait volé si l'on n'avait pour se consoler, les belles pages descriptives et anecdotiques du début. Il n'y a donc pas de photographes à vingt lieues à la ronde, pour enrichir cette savante notice de quelques-unes des vues merveilleuses que l'on retrouve à chaque pas !

Ce fut ma seconde déception.

Munis du « livre » nous allons rendre visite à la « Fille des Montagnes » — la *Montane* — qui tombe de cascade en cascade au fond de la vallée de l'*Inferno*, — comme tombent, hélas ! tant de filles des champs au fond d'une autre vallée, à la fois infernale et séduisante !

Nous dégringolons tous quatre, de rochers en rochers, assourdis par le bruit du torrent, jusqu'au pied de la première cascade qui écume entre deux masses granitiques qui semblent se rejoindre au sommet.

On se grise de cette fine poussière diamantée qui vous réjaillit au visage, on aspire voluptueusement cette fraîcheur humide et parfumée par les bruyères d'alentour ; je ne sais quel vertige ou quelle ivresse s'emparent de nous en présence de ce feu d'artifice de perles, qui jaillissent et retombent par milliards dans un tourbillon de mousse blanche.

*
*
*

Il est un fond de mélancolie aux plus beaux tableaux de la nature. C'est le cadavre

d'un pauvre agneau, pris et broyé dans l'anfractuosité du roc, qui est venu gêner mon idylle. Il était là, la tête pendante, à moitié rongé par l'eau impitoyable qui ruisselle sur lui, l'enveloppant d'un globe chatoyant de cristal.

Pauvre bête confiante, morte à la suite d'un faux pas, brisée et suspendue aux arêtes du gouffre, avant d'avoir pu aller se désaltérer aux sources vives !

Ce fut ma troisième déception.

* * *

' Nous avons descendu le ravin pour voir la seconde chute, la *Redole*, qui roule en effet sur une table de pierre. Nous avons passé le torrent sur un pont naturel formé par le tronc d'un châtaignier.

Nous franchîmes, un à un, ce pont primitif : l'arbre à moitié pourri tremblait sous nous, se balançant au souffle de la cascade ; le torrent grondait, se brisant aux arêtes aiguës des pierres noires sous l'écume.

Encore une ivresse, l'ivresse du danger, qui nous faisait arrêter longuement « à cheval » au milieu du pont, bravant le vertige, — c'est ainsi que l'on fait trop souvent en traversant la vie.

Je laisse à M. Poulbrière le soin de décrire magistralement ces sites tourmentés. Je n'essaierai pas encore — peut-être le ferai-je plus tard — de gâter cette nature vierge en y encadrant un roman, comme l'a fait, croyons-nous, M. Alfred Assolant, qui vint naguère y chercher l'inspiration. Il me semble encore que les passions humaines gâtent la belle nature ; il ne faut pas déflorer ces tableaux vierges en y faisant mouvoir des personnages de notre siècle et de notre taille.

Le ravin est étroit et sombre, la pente des montagnes qui l'enserrent est tantôt à pic, tantôt à plus de 45°. Pour le traverser, comme nous l'avons fait, deux ou trois fois, à deux ou trois endroits différents, il faut braver un inextricable fouillis de ronces et d'épines. On est

heureux lorsque, de distance en distance, on peut modérer son élan en s'appuyant au tronc grêle d'un jeune châtaignier.

La troisième chute, celle de la *Gouttatière*, s'épanouit en queue de comète, étranglée entre deux masses brunies et à pic. Par cette gouttière étroite, la Montane tombe dans un abîme insondable : c'est de beaucoup, à notre avis, la plus imposante.

De la quatrième cascade, celle du *Gourg*, vous saisissez à la fois les méandres du capricieux torrent et les trois autres étages de sa merveilleuse chute : la Montane, avant de devenir ruisseau paisible, franchit quatre gigantesques degrés d'albâtre mouvant et enlace des paysages d'une beauté grandiose dans leur cadre restreint.

C'est la réduction d'une nature pyrénéenne.

*
* *

Voici la chapelle ruinée, bâtie sur un sombre promontoire couronné de bruyères pâles et de mousses épaisses ; la chapelle de Bra-

guse dont le clocher porte en sautoir une large écharpe de lierre.

Elle est harmonieusement liée à la montagne et assort, avec sa majesté de ruine, l'imposante roche grise, verte par places, qui lui sert de piédestal.

C'est un cadavre de pierre qui n'a plus d'âme et, par ce beau jour de Pâques fleuries, nous nous plaisons à évoquer, dans les sentes des collines rocheuses, toute une légion de fidèles accourant aux gais carillons d'autrefois. Mais les ronces ferment le sentier, le promontoire s'est éboulé sous l'effort du temps et les cloches du clocher sans voix dorment au fond d'un gouffre — dit la légende.

Je me trompe, il y a toujours à nos pieds la grande voix du torrent, fascinateur et mortel ; en haut, l'azur sans limite et serein, des chants d'oiseaux qui passent sans toucher la terre, un rossignol qui croit encore au printemps et qui essaie d'une roulade dans un buisson d'églantiers bourgeonnant à peine au milieu des débris du clocher. Si l'on se sent confiant et calme, au milieu de cette nature

désolée, comme sous l'égide d'un Être tout-puissant, mystérieux et bon : c'est que la chapelle est toujours habitée et que Dieu regarde sans doute de là-haut, avec complaisance, l'endroit où il fut adoré.

C'est l'ancien oratoire de saint Dumine, un soldat qui devint un Bienheureux. Dumine, quoique fils d'un père païen, avait écouté les leçons du Christ ; sa famille était riche et, quand son père fut mort, il se consacra à sa mère. Mais quand vint l'heure des grandes luttes dans le royaume de Clovis, il crut devoir se dévouer — comme tous les nobles cœurs — à son pays, à ses concitoyens. — L'amour de la patrie est de tous les amours le seul qui ne soit point égoïste. Ce fut son malheur, mais aussi peut-être la cause de son salut. Prisonnière des Wisigoths, la mère du soldat fut massacrée.

Dumine brisa alors l'épée qui lui coûtait si cher ; il alla à Rome, puis à Jérusalem, et revint se fixer sur la plus haute montagne qui domine, vers le nord, le cours de la Gi-

melle : une montagne qui va bien pour prier et pour se souvenir.

Toutes les légendes des grands repentirs ou des grands regrets se ressemblent ; Dumine construisit ici son premier oratoire, qu'une église a remplacé plus tard, et l'on est venu prier, pendant douze siècles, où pleura le guerrier.

Lisez la brochure de M. Poulbrière si vous voulez avoir de longs et intéressants détails historiques sur Saint-Etienne de Braguse. Nous ne nous y sommes pas arrêtés hier pour faire de l'histoire, moins encore de l'archéologie, nous y sommes venus raviver ces impressions de jeunesse auxquelles nous tendons à devenir insensibles, au contact de tant de rugueuses choses.

Nous y avons trouvé ce que nous y cherchions : quelques heures de paix et l'espoir d'un bonheur sans mélange, qui vient d'ailleurs, et que chacun de nous attend, ce qui lui aide à supporter la vie.

J'ai retrouvé, au joyeux appel de mes camarades, les joies de ma quinzième année ; toutes

mes juvéniles ardeurs, tout un regain d'espérances, pendant qu'ils chantaient, au retour, les classiques marches du collège :

C'est ce que je voulais !

*
* *

Non loin de la quatrième cascade, au milieu d'un cirque de collines, la filature dont nous avons parlé plus haut est carrément assise sur ses larges bases, dans la tenue correcte d'un monument industriel.

Malgré ses vastes proportions, — cinquante mètres sur trente, — vue de loin, elle n'a rien d'imposant et semble une bonne bâtisse bourgeoise perdue au milieu de la nature sauvage qui l'environne. Il faut pénétrer dans ses vastes salles, ajourées de treize fenêtres dans la longueur et de six seulement dans la largeur, pour se rendre compte de la quantité d'ouvriers qu'elle pourra contenir.

Les fenêtres, de deux mètres de largeur sur trois de hauteur, sont fermées par un carreau,

d'une seule pièce, en verre dépoli, de plus d'un centimètre d'épaisseur.

Tout cela est encore silencieux et vide ; les machines gisent à terre démontées, attendant de pouvoir emplir du bruit de leurs trépidations la vaste usine.

Au total, quatre-vingt-dix ouvertures — de deux mètres sur trois — sur les diverses façades de cette filature de deux étages. Et ce n'est que la première ! Quand le succès sera venu, et il est certain, M. Pouyer-Quertier en fera construire une autre, et dans vingt ans, peut-être, le bourg de Gimel deviendra une ville ouvrière de cinq ou six mille âmes (?).

Sont-ce bien des âmes qui animent les corps qui se meuvent dans ces grandes machines industrielles, aux sifflements de la vapeur haletante, dans l'air corrompu et comprimé des ateliers ?

Gimel, que l'œuvre du généreux industriel va enrichir, en sera-t-il plus heureux ?

Oui, à la condition que l'ouvrier n'oublie pas, là comme ailleurs, que l'homme n'est pas une bête de somme destinée à produire quand

elle est au travail, à jouir quand elle est au râtelier ; si les ouvriers savent comprendre, en sortant de l'usine, les grands enseignements que l'on peut lire dans cette belle page de la nature primitive ; si l'église reste intimement unie à la filature par le chemin des rochers — comme le travail l'est à la prière !

M. Pouyer-Quertier est un esprit trop élevé, une âme trop généreuse pour ne pas comprendre ces choses, il ne nous gâtera pas la vallée de la Fille des hauteurs ; il veut seulement apporter un peu de bien-être, d'aisance relative, dans ce pays sauvage, donner une occupation aux mères et aux enfants du village.

La fabrique, cette invention humaine, ne détrônera jamais complètement l'église, — le seul endroit où l'on puisse trouver, aux heures de loisir, les vraies consolations et le repos divin.

*
* *

Au retour, nous avons visité le berceau des seigneurs de Gimel : le château du bourg

dont il ne reste debout que quelques pans de murailles ; nous avons croqué au vol une pierre enchâssée dans une construction moderne, et le brave homme qui surveille, avec un soin jaloux, le jardinet qu'il cultive sur les ruines de la forteresse, nous a donné l'explication des rapports de l'écusson des seigneurs de Gimel, qui était *burelé d'argent et d'azur de dix pièces, à la bande de gueules*.

L'écusson de la pierre enchâssée est maintenu en diagonale par deux figures jumelles, aux longs pieds, couvertes d'écaillés qui ont la prétention de figurer une armure. Le cicerone, faisant un moment trêve à ses préoccupations horticoles, nous a dit que ces deux personnages représentaient en effet *deux frères jumeaux* qui vivaient, il y a bien longtemps, bien longtemps.

Et nous, qui ne sommes pas savant, mais un peu rêveur, nous avons cru trouver, dans ces mystérieux jumeaux, l'étymologie toute simple de Gimel.

Ajoutons, d'après M. Poulbrière, où vous trouverez les détails historiques qui manquent

à ces impressions de touriste, que Saint-Étienne de Braguse — l'église croulante du promontoire — porta le titre de basilique, et que, en l'honneur de saint Dumine, Gimel fut longtemps archiprêtre, faisant partie du diocèse de Limoges avec ses *trente-cinq* paroisses.

Maintenant que l'église de Braguse est abandonnée, que le promontoire s'est éboulé sur le village des derniers siècles, les trésors de la *basilique* — châsses et reliquaires — ont été transportés à Gimel ; mais les seigneurs du lieu dorment toujours, dans la modeste église qui surplombe l'une des cascades, le dernier sommeil, qu'ils dédaignèrent de dormir dans la cathédrale de Tulle, où ils avaient un caveau.

Depuis que nous savons cela, le murmure du torrent — grossi de toutes les voix du passé — nous semble plus mélancolique, et c'est avec un recueillement intime et ému que nous sommes sortis du village, envoyant un dernier regard à la Madone blanche qui sourit là-haut, calme et sereine, sur la roche grise, rayonnant comme un phare de salut

au-dessus de la nuit qui commence, et dominant, de son piédestal séculaire, les mugissements du torrent et les ruines amoncelées.

Tulle, 1880.

FIN DE LA PREMIÈRE SÉRIE





TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
Lettre à M. Charles Buet,	I
Lettre à M. Francis Maratuech,	V
<i>Au Quercy,</i>	r
FANTAISIES HISTORIQUES,	3
Orgueil, veillée de Noël,	5
<i>Choses de mon pays,</i>	28
Comment Bessières devint maréchal de France,	31
<i>Protestation des Cadurciens,</i>	58

LÉGENDES,	61
La dernière Sorcière,	63
<i>Le Rocher des Fiancés,</i>	96
La Légende du Pré-Maudit,	102
<i>Craintes,</i>	141
SOUVENIRS DRAMATIQUES,	143
<i>A celle qui viendra,</i>	145
Herbaff, le vieux chasseur,	147
Le Loup,	164
Le Cerisier,	183
La Bannière verte	198
<i>Monsieur, Madame & Bébé,</i>	211
DANS LES PRÉS,	215
Les Rogations,	217
<i>Le Chant du Midi,</i>	228
Chanson de Mai,	232
<i>Moissons,</i>	237
De la Saint-Jean,	238
<i>Dans les Prés,</i>	249
Las Despanouillados,	253

TABLE DES MATIÈRES. 307

PAGES INTIMES,	261
<i>La première Montre,</i>	263
Pages intimes,	265
<i>Ailes brisées,</i>	275
<i>La Classe,</i>	277
<i>A un vieux Château,</i>	281
<i>Fate,</i>	282
ECOLE BUISSONNIÈRE,	283
Gimel,	285

